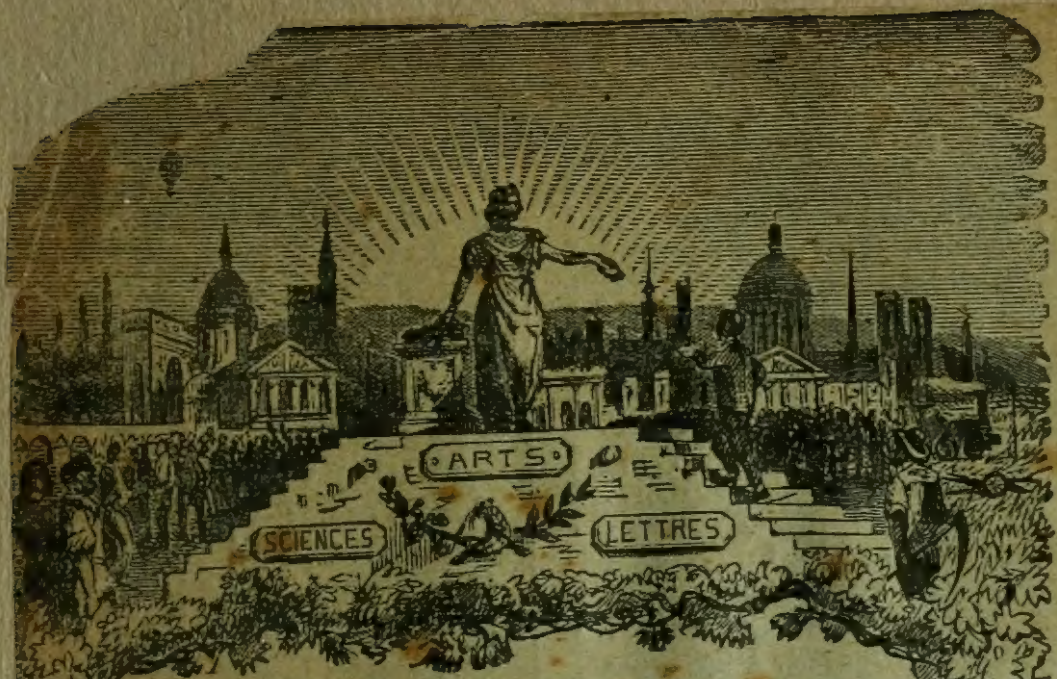

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PIGAULT-LEBRUN

L'Enfant du Carnaval

TOME I

PARIS
Librairie de la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
L. PFLUGER, Éditeur
Passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu
PRÈS LE PALAIS-ROYAL

Volume broché, 25 c. Franco partout, 35 c.
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Et dans les Gares de Chemins de Fer

PQ
2382
.P2
E52
1903
v.1
SMRS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PIGAULT-LEBRUN

L'ENFANT DU CARNAVAL

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)

Près le Palais-Royal

1903

Tous droits réservés.

L'ENFANT DU CARNAVAL

AUX CITOYENS DE CALAIS

Je suis né dans vos murs, et si l'on se choisissait une patrie, je n'en choisirais pas d'autre. Liés presque tous par le sang ou l'amitié, étrangers aux vices d'une grande ville et ne connaissant que l'émulation des vertus, vous avez servi la chose publique sans trahir l'honneur, sans outrager la nature. Calais est du très petit nombre des villes que n'ont point ensanglantées l'ambition, l'intérêt et les haines personnelles.

Je remplis un devoir bien doux en vous offrant l'hommage d'un opuscule nouveau que vous accueillerez peut-être avec votre indulgence ordinaire. Si je me suis un peu égayé sur des ridicules, qui sont l'unique patrimoine des auteurs, je n'en respecte pas moins la mémoire de certains hommes que j'ai connus dans mon enfance. On peut avoir été de la confrérie du Saint-Sacrement et de celle des Frères-Gigot (1), et

(1) La société des Frères-Gigot se composait de tous les gourmands de Calais. Pour être admis, il fallait faire ses preuves, et manger, seul, un gigot de six livres. Tous les membres de cette confrérie sont morts d'indigestion

la vigne du Seigneur; mais il se fût éternellement reproché d'avoir remué le bout du doigt pour procréer son semblable : aussi vécut-il vierge, à ce qu'assurent les hommes de Calais, qui n'en savent rien; mais quelques douairières, consœurs du Saint-Sacrement, baissent les yeux quand on parle devant elles de la virginité de M. Bridault, ce qui rend la leur un peu équivoque aux yeux de certaines gens qui ne manquent pas de voir le mal où il est, de le supposer où il n'est pas, de se mêler de tout, hors de leurs affaires.

Mademoiselle Suzon, le dimanche gras de l'an mil sept cent soixante-quatre, dit à M. Bridault, qui souffrait comme un damné ou un martyr, la jambe douillettement étendue sur un oreiller d'édredon, et qui, de peur de jurer, chantait, en grinçant les dents, une complainte du cantique de Marseille, ouvrage excellent pour l'édification des fidèles, où l'esprit n'a point de part, et où l'intention fait tout, mademoiselle Suzon dit donc à M. Bridault :

— Dans deux jours, monsieur Bridault, nous entrons dans un saint temps d'abstinence, qui vous guérira de la goutte, si, par un excès de mortification, vous voulez substituer la tisane au vin de Bordeaux. Cependant je suis d'avis que le carême ne commence chez vous, comme ailleurs, que le mercredi des cendres, et je vous conseille d'envoyer prier le père Jean-François, qui a presque autant d'esprit que vous, à venir faire ici les jours gras. Si quelque douleur un peu vive vous contraint à chanter, le père Jean-François, qui chante à merveille, quoique un peu du nez, selon l'usage de son ordre, entonnera avec vous la complainte de Judith. celles de Joseph, du mauvais riche.

et de sainte Geneviève de Brabant. Je mêlerai ma voix aux vôtres, et ce concert mystique sera sans doute très agréable aux voisins et au ciel. A la fin de chaque complainte on prendra un doigt de vin, accompagné d'un beignet que je fais au mieux, dont le père Jean-François se farcit l'estomac avec délices, et dont il se graisse séraphiquement la barbe et les moustaches.

— Fais, mon enfant, fais, répondit M. Bridault en tournant sur Suzon un œil bleu, qui avait perdu de sa vivacité, mais qui n'était pas encore dépourvu d'expression.

Aussitôt Suzon dépêche à la capucinière un polisson de dix ans, qui faisait chez M. Bridault les fonctions de commissionnaire et de marmiton, et qui mettait bas, en entrant dans la cuisine, la casaque rouge et la calotte d'enfant de chœur, dont le curé de Calais l'avait décoré à la prière de son patron, à qui l'église prodiguait ses plus précieuses faveurs.

Le père Jean-François reçut l'invitation avec cordialité et modestie. Il sourit au marmiton, lui donna de ses deux doigts sur la joue, et lui dit qu'il se rendrait chez M. Bridault dès qu'il serait débarrassé de deux dévotes qui l'attendaient au confessionnal.

Le père Jean-François était un capucin indigne dans toute l'étendue du mot. Ignorant comme son saint fondateur, crasseux comme lui, gourmand comme tous les capucins du monde chrétien réunis, égoïste et insouciant comme eux, du reste assez honnête pour un moine.

A midi précis, Sa Révérence sonne à la porte de M. Bridault. Mademoiselle Suzon l'introduit; les deux hommes de Dieu s'em-

brassent affectueusement, parlent un moment du relâchement de la foi, des plaisanteries irréligieuses de quelques jeunes gens de Calais qui prétendent avoir de l'esprit, on ne sait pourquoi; de l'indulgence criminelle des pères et mères, qui leur permettent de lire des livres dictés par le démon, et qu'on devrait brûler jusqu'au dernier, comme les ouvrages de Voltaire, de Jean-Jacques et de leurs disciples; et pendant cet entretien, très utile sans doute au progrès de la raison humaine et à la splendeur de l'Etat, mademoiselle Suzon servait un potage succulent, qui fut relevé par une excellente pièce de bœuf, que M. Détailleur, fameux boucher de Calais, et confrère de Saint-Roch, avait réservé pour la bouche de M. Bridault. Ladite pièce de bœuf fut flanquée d'un plat de petits pâtés de la façon de M. Darquère, et de deux andouilles grillées, préparées par M. Bouvigny, pâtissier et charcutier, tel qu'on n'en trouve pas de semblable à vingt lieues à la ronde.

La conversation tomba pendant que ces messieurs fétoyèrent le premier service, et qu'ils se montèrent l'imagination à l'aide de quelques flacons d'un vin vieux que M. Bridault réservait pour les grandes occasions. Mais, tandis que Suzon enlevait ces plats à demi dévorés, le père Jean-François qui se piquait d'être plaisant quand il avait bu, s'égaya sur le compte des dames de Calais, qui vont, à la vérité au sermon, mais qui le soir mettent des mouches, et fréquentent le spectacle pour le seul plaisir de pécher, car la salle est vilaine, mal éclairée, les acteurs détestables, et les pièces qu'ils jouent antichrétiennes et assez mauvaises pour la plupart.

— Allons, allons, reprit M. Bridault, moins

de fiel, père Jean-François. Si nos dames vont au spectacle, elles sont sédentaires dans leurs ménages, économes, très attachées à leurs maris...

— Ah! interrompit le père Jean-François, je vois bien que vous ne les confessez point.

Le révérend allait sans doute, et le plus innocemment du monde, révéler les secrets de la confession, lorsque Suzon parut portant une poularde grasse à lard, élève de madame Guche, fermière très experte dans l'art d'engraisser la volaille. Une salade de passe-pierre et une pyramide de beignets fermèrent la bouche au bon père, ou plutôt la lui firent ouvrir de manière qu'il ne fut plus question du prochain, et qu'il ne s'occupa que de lui.

Vers la fin du repas, M. Bridault, que, très heureusement pour moi, la goutte ne tourmentait pas, s'endormit insensiblement en écoutant les contes bleus de son convive, qui, voyant cela, prit le parti de se taire et de boire tout seul.

L'estomac du père Jean-François, quoique d'une énorme capacité, s'emplit à la fin, et s'emplit de manière que Sa Révérence s'aperçut que les voies urinaires seraient insuffisantes. Un hoquet annonça les suites connues de l'intempérance. Il sortit précipitamment de la salle où M. Bridault ronflait comme quatre, et au lieu de prendre la porte de la cour, il enfila, très heureusement pour moi, celle de la cuisine.

Le marmiton-musicien, après avoir dîné légèrement, avait quitté le tablier, avait repris sa jaquette et sa calotte rouges, et était allé aider M. le curé à mâchonner ses vêpres. Mademoiselle Suzon finissait de se restaurer, et était passablement enluminée. Elle vit le révérend dans un état qui lui fit

compassion : les yeux lui roulaient dans la tête, ses joues étaient pourpres, ses jambes chancelaient; il allait enfin écraser le pavé de toute la pesanteur de son corps, lorsque mademoiselle Suzon lui tendit une main secourable, et lui fit reprendre l'équilibre. Le bon père voulut marmoner deux mots d'excuses et de civilités; mais à peine eut-il desserré les dents que la nature, contrainte jusqu'alors, se soulagea d'une manière effrayante. L'éruption fut terrible, et très heureusement pour moi, le superflu du dîner du père Jean-François inonda un double fichu de mousseline, qui enveloppait mademoiselle Suzon depuis le menton jusqu'à la ceinture. La partie liquide pénétra bientôt à travers le fichu. Mademoiselle Suzon cria comme un possédé qu'on exorcise, et très heureusement pour moi, M. Bridault ne s'éveilla point.

Le père Jean-François, qu'une aussi copieuse évacuation avait remis dans son état naturel, se saisit d'un torchon, et se mit à torchonner le fichu de mademoiselle Suzon, qui de son côté frottait de toutes ses forces. L'épingle se détache, le fichu s'entr'ouvre, et le bon père trouve encore à frotter.

— Vous me salissez, vous me faites mal, lui criait Suzon; ce torchon est d'un dur...

Le père Jean-François tire de sa manche un mouchoir des Indes, le lui passe sur le cou; puis plus bas, plus bas encore. Sa main s'arrête involontairement sur des formes qui lui étaient inconnues, et qui étaient encore d'un embonpoint supportable. La grâce suffisante ne suffit plus, la grâce agissante agissait comme tous les diables; Suzon, de son côté, qui n'avait jamais senti la main d'un homme errante sur ses charmes, et qui avait copieusement

dîné, se trouva toute en feu; le révérend la poussa. Suzon, qui n'avait pas prévu l'attaque, ne songea pas à la défense; et le dimanche gras de l'an de grâce mil sept cent soixante-quatre, je fus fait sur la table de cuisine de M. Bridault, précisément comme les enfants se font par tous les habitants de Calais et de la banlieue, à la gêne de la situation près, à laquelle se résignent aisément les dévots, qui savent bien que nous ne sommes pas dans ce monde pour y avoir toutes nos aises.

Après l'acte de ma fabrication, mon père et ma mère restèrent confus l'un vis-à-vis de l'autre, se regardèrent enfin du coin de l'œil, tombèrent à genoux de concert, dirent ensemble leur *Confiteor*, psalmodièrent le *Miserere*, se donnèrent le baiser de paix en se relevant, et dirent avec un soupir :

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mais le démon de la chair nous a surpris, et nous sommes innocents du fait.

II

COLÈRE DE M. BRIDAULT. — MA NAISSANCE

Une douleur aiguë réveilla M. Bridault, qui jeta un cri perçant, et sonna à casser sa sonnette. Le père Jean-François et mademoiselle Suzon rentrent subitement, et se mettent en devoir de soulager le malade.

— Suzon, ma fille, que signifie cette indécence? dit M. Bridault; où est donc votre fichu?

La pauvre fille rougit, balbutie et sort pour l'aller prendre.

— En voici bien d'une autre! continua M. Bridault; qu'avez-vous au derrière?

C'étaient les débris de l'andouille, et un plat

d'épinards, destiné pour le souper de monsieur, qui, par malheur, s'étaient trouvés sur la table de la cuisine, et qui, plus malheureusement encore, s'étaient attachés et étendus sur la jupe blanche de la pauvre Suzon, qui, n'ayant pas l'habitude de pécher, avait négligé toutes les précautions d'usage.

— Répondez donc, reprend avec force M. Bridault; qu'est-ce que cela veut dire?

Suzon pâlit, chancelle, et tombe sans connaissance sur une chaise. Le père Jean-François était resté debout devant M. Bridault, les yeux baissés, les lèvres décolorées, dans l'attitude d'un criminel qui attend son arrêt.

— Corbleu! s'écria M. Bridault, qui, bien que dévot, s'échauffait quelquefois, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Voyez, père Jean-François, voyez le devant de votre robe.

C'étaient encore les traîtres d'épinards qui avaient coulé partout. L'infortuné capucin, qui s'exprimait difficilement quand il avait la tête à lui, ne put trouver un mot dans cette circonstance épineuse; il ne pensa pas même à chercher de ces mensonges si simples et si utiles en pareil cas, et il ne répondit à M. Bridault qu'en se jetant à ses pieds, et en les lui serrant de toutes ses forces.

— Aïe! aïe! aïe! cria M. Bridault d'une voix de Stentor; que le diable emporte tous les capucins du monde! Celui-ci vient de forniquer avec ma servante, et, sans pitié pour mon état, il me serre la jambe de manière à faire remonter ma goutte jusque dans mon estomac. Aïe! aïe! aïe!...

Suzon, à ces cris redoublés, sort de sa léthargie, voit son malheureux complice

aux genoux de M. Bridault, s'y précipite avec lui, et se jette sur une autre jambe, qu'elle presse dans ses bras, et qu'elle arrose de ses larmes. Les douleurs de M. Bridault se multiplient et deviennent insupportables. Il tempête, il jure, il blasphème; les clameurs des deux coupables, serrant toujours plus fort, et implorant sa miséricorde, se mêlent à ses cris. La rage s'empare enfin de M. Bridault; il saisit une béquille qui se trouva près de son grand fauteuil, et frappant alternativement et sans relâche sur la moelle épinière de Suzon et du père Jean-François, il les obligea à lâcher prise, et à s'aller réfugier à l'autre bout de la salle.

Ici la scène change. Les douleurs de M. Bridault s'apaisent peu à peu et il réfléchit avec confusion à la colère qui s'est emparée de lui. Le père Jean-François et mademoiselle Suzon, humiliés et repentants, lui inspirèrent un sentiment de commisération; il sentit se ranimer la charité chrétienne, et il leur tint ce discours :

— Si la loi nouvelle proscrit sévèrement la fornication, on ne peut se dissimuler qu'elle n'ait été tolérée et même permise par la loi ancienne. Abraham ne forniqua-t-il point avec Agar, Ruth avec Booz, Judith avec Holopherne et Salomon avec toutes les catins de la Judée? Si notre mère, la sainte Eglise, a jugé à propos d'interdire la fornication aux fidèles, qui n'en forniquent pas moins, elle a eu sans doute des raisons que nous ne connaissons point, et qu'il ne nous convient pas de vouloir pénétrer. Forniquons le moins possible, et soumettons-nous, enfants respectueux, aux lois de cette bonne mère, qui exige beaucoup, sans doute, de notre faiblesse, mais qui nous

pardonne tout, moyennant des pénitences mentales ou pécuniaires, selon l'exigence du cas. Mes enfants, je vois, à votre air contrit et embarrassé, que vous n'êtes pas coutumiers du fait; d'ailleurs vous n'avez souillé le lit de personne, et le ciel vous pardonnera bien plus facilement qu'aux vieillards qui convoitèrent Suzanne, qui était mariée, et qui, au lieu de faire la renchérie, n'avait qu'à les mettre au pied du mur pour s'en débarrasser. Il vous pardonnera bien plus aisément qu'au roi David, qui, de sa pleine puissance, cocufia le bon homme Urie, qui ne s'en plaignit point, et qui ne fut pas cause si l'Eternel mit son bonnet de travers, et fit crever de la peste une foule d'honnêtes gens, qui n'étaient pas responsables des sottises du monarque israélite. Cependant comme le repentir pur et simple ne suffit pas toujours pour désarmer la justice divine, nous y joindrons une réparation proportionnée à l'offense. Nous sommes tous trois également coupables : vous, d'être tombés dans la luxure, moi, de m'être laissé surprendre par la colère, péchés mortels qui tuent infailliblement l'âme sans rien déranger à la santé du corps. Employons donc, tous trois, des moyens expiatoires, et Dieu lui-même nous les a indiqués. Il a voulu que les épinards passassent de la casserole au derrière de Suzon; ainsi on ne les servira point sur ma table, et on ne soupera pas aujourd'hui. On se contentera d'un biscuit trempé dans un verre de vin de Bordeaux, et le père Jean-François se retirera dans son couvent, où il priera saint François d'Assise de me pardonner les coups de béquille dont je lui ai meurtri l'omoplate, et Notre-Dame de Bon-Secours, de ne pas permettre que sa faute

nit des suites déshonorantes pour lui et embarrassantes pour Suzon.

Par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours, mademoiselle Suzon fut attaquée, quelques jours après, de nausées fréquentes, d'un dégoût continuel, et, par-ci, par-là, de quelques envies de vomir, pour lesquelles M. Vital, apothicaire érudit, se mêlant comme tant d'autres d'exercer la médecine, jugea à propos de lui faire prendre cinq à six grains d'émétique, qui la secouèrent vigoureusement, sans me faire quitter mon poste; tant la grâce agissante avait agi avec efficacité. Les nausées, le dégoût et les envies de vomir allant toujours leur train, M. Vital doubla, tripla la dose, et émétisa tant et tant, que la pauvre Suzon, fatiguée, tourmentée, déchirée, fut obligée de se mettre au lit, envoya par delà les monts l'émétiseur et l'émétique, et se rétablit insensiblement, par la seule vertu du cordon de Saint-François, aux nausées, au dégoût et aux envies de vomir près, qui ne la quittaient plus un instant.

M. Bridault, très grand casuiste, mais très neuf dans le cas dont il s'agit, ne concevait rien à cette maladie, qui l'inquiétait, l'affligeait, et le privait des bons offfices de Suzon; et, quoiqu'il se fût bien promis de ne jamais prononcer son nom en présence du père Jean-François, par ménagement pour son extrême délicatesse, il ne put s'empêcher de débonder son cœur, dans un de ces moments d'épanchement où la sensibilité l'emporte sur toute autre considération.

Le père Jean-François, en confessant les fillettes de Calais, qui ne sont pas toutes des vestales, s'était mis au courant de certaines peccadilles et des inconvénients qui en ré-

sultent. Aux premiers mots de nausées, de dégoût et d'envies de vomir, il s'écria :

— Je suis perdu, et saint François, avec toute sa puissance, ne me sauvera pas. Suzon est grosse! elle est grosse! des œuvres d'un capucin! Suzon accouchera, le voisinage clabaudera, le père gardien le saura, m'enfermera, m'étrillera, me stigmatisera, et cætera, et cætera... Monsieur Bridault, comment me tirer de là?

— Si Suzon est grosse, répliqua M. Bridault, Suzon accouchera sans doute; mais qui diantre s'imaginera que Suzon se soit laissé faire un petit capucin? Si le bon Dieu, pour m'innocenter, ne fait naître l'enfant avec la barbe au menton et la couronne de cheveux sur le chef, tout Calais me désignera, me bernera, me vilipendera; et que ferai-je à tout cela?... Buvons un coup, père Jean-François.

... Je pense, reprit M. Bridault après un moment de silence qu'il a souvent plu à Dieu d'éprouver le juste même par de grandes tribulations; témoin le saint homme Job, qui ne fit jamais d'enfants qu'à sa femme, et qui n'en mourut pas moins sur un fumier, d'une maladie qui ressemblait assez à la sœur aînée de la petite vérole. Mais Dieu laisse au pécheur comme au juste la patience et la résignation, qui font supporter des adversités passagères, et qui les font tourner au profit de l'âme. Vous avez fait un enfant, père François; ce qui est fait est fait; priez et résignez-vous. Cet enfant a résisté à l'émétique de M. Vital; la Providence, dans ses décrets éternels, le destine sans doute à des choses étonnantes. Soignons donc Suzon pendant sa grossesse, et quand son fruit paraîtra sur cette terre de calamités, prodiguons-lui nos secours

spirituels et temporels; le ciel fera le reste.

Mais comme il faut surtout éviter le scandale, qui fait pécher le faible et qui donne à rire au méchant, et qu'il est écrit : *Aidez-vous, et Dieu vous aidera*, usons d'une ruse pieuse que saint Antoine, mon patron, me suggère en ce moment, laquelle mettra à couvert votre réputation, la mienne et celle de cette pauvre Suzon. A quelques lieues d'ici est la chapelle de Saint-Gandouffle, célèbre par les pèlerinages des goutteux du Calaisis. Je monterai dans mon cabriolet, je placerai Suzon à mon côté, et j'irai à Saint-Gandouffle; de Saint-Gandoufffe, j'irai faire une neuvaine à Notre-Dame de Boulogne, ce qui me donnera le prétexte d'aller voir mon ami le curé de Samer dont la cure n'est pas éloignée de cette ville; et comme mon ami le curé de Samer est un homme craignant Dieu, charitable et discret, je lui conterai la piteuse aventure de ma servante, et moyennant quelques aumônes aux pauvres de la paroisse, il lui permettra de rendre chez lui en gros ce qu'elle a pris ici en détail.

— Très bon, très pieux et très adroit monsieur Bridault, s'écria le père Jean-François, béni soit à jamais le grand saint Antoine qui vous a soufflé cette pensée salutaire pour nous tous ! Grâces vous soient rendues pour votre charité vraiment chrétienne et le zèle ardent qui vous porte à secourir le pécheur ! Vous êtes vraiment mon ami, mon protecteur, mon bon ange... Buvons un coup, monsieur Bridault.

Dès le lendemain de cet entretien, mademoiselle Suzon fut chargée de dire à Branlant de se tenir prêt pour le voyage de Saint-Gandouffle. Branlant était un charretier, bedeau de la paroisse de Calais, qui

avait le privilège exclusif d'atteler une rosse dont il était propriétaire, à toutes les carrioles des béates et des confrères du Saint-Sacrement de la ville, et qui les traînait au petit pas où leurs affaires, leurs plaisirs ou leur dévotion les appelaient.

Branlant donc arrive, au jour et à l'heure indiqués, à la porte de M. Bridault, en faisant claquer son fouet, le seul que le charretier-bedeau eût jamais fait claquer de sa vie.

Aussitôt mademoiselle Suzon ouvre les deux battants de la grande porte, et Branlant met sa bête à une voiture d'osier, doublée de camelot gris, qui était remisée sous un bûcher, et qui servait de retraite à deux dindons qu'on se proposait de manger les lundi et mardi gras derniers, et qui devaient le sursis dont ils jouissaient à l'accident du père Jean-François et de mademoiselle Suzon.

Pendant que Branlant nettoie l'extérieur de la carriole, qu'il expulse les araignées qui s'étaient emparées de l'intérieur, et qu'il graisse les roues, mademoiselle Suzon descend, un petit panier à la main, garni de flacons de la liqueur de madame Anfoux, d'un cervelas de M. Bouvigny, d'un pain d'épice d'Angleterre, et portant sous un bras les bottes fourrées de monsieur, et le petit office de la Vierge sous l'autre.

On monte en voiture. Branlant enfourche sa jument, un pied sur chaque brancard, attitude usitée parmi les voituriers du pays, laquelle monte leurs genoux à hauteur de leur menton, et leur postérieur au niveau du nez des voiturés. Heureusement, M. Branlant n'était pas d'un naturel venteux.

L'équipage sort de la porte cochère. M. Bridault et mademoiselle Suzon font

leur signe de croix, selon l'usage des gens pieux de Calais, qui, au moyen de cette précaution, ont souvent voyagé sans accident jusqu'à Coulogne ou Saint-Tricat, quoiqu'il y ait au moins une lieue et demie de la ville à ces deux villages.

A peine eut-on perdu de vue le clocher de Calais, que Branlant qui n'était pas un bedeau honoraire, mais qui possédait son lutrin, se mit à pousser un *Pange lingua* d'une manière tout à fait agréable, et M. Bridault et mademoiselle Suzon, qui n'avaient rien de mieux à faire, chantèrent à l'unisson. Au *Pange lingua* succéda le *Stabat mater;* au *Stabat mater*, le *Salve regina*, et comme on ne peut pas toujours chanter M. Bridault s'endormit de son côté, mademoiselle Suzon du sien, et l'infatigable Branlant commençait les litanies des saints, les mains croisées sur la poitrine, et les yeux fixés vers le ciel, lorsque Branlant, son cheval, la voiture et tout ce qui était dedans, roulèrent au fond d'un fossé, que Branlant n'avait pu éviter, par la raison, infiniment simple, que celui qui tourne ses regards vers le ciel, ne voit plus ce qui se passe à ses pieds.

Mademoiselle Suzon, que M. Bridault accablait du poids de son corps, criait et se débattait comme un diable au fond d'un bénitier. A force de se débattre, elle dégage une jambe, puis l'autre, et se sentant la tête prise entre les cuisses de son bon maître, elle veut sortir à reculons; ses jupons s'accrochent à l'ardillon d'une boucle, qui tenait à une courroie qui attachait les rideaux de la carriole. Suzon pousse, avance les cuisses et toutes les dépendances des pays bas. Les jupons restent en arrière et trois dragons, qui passaient par hasard,

eurent le loisir et la méchanceté de faire de très longues et de très mauvaises plaisanteries sur des fesses qui, pour la première fois, étaient éclairées des rayons du soleil. Branlant qui s'était retiré de dessous sa rosse, les tança avec l'aigreur d'un sous-homme d'église, accourut mettre son chapeau sur la nudité de mademoiselle Suzon, et, s'aidant de l'autre main, il tira de la carriole la totalité du corps, qui tira après lui l'avant-train de M. Bridault, accroché par la tête de Suzon, laquelle faisait d'horribles grimaces, occasionnées par certaines exhalaisons que la peur et l'incommodité de la position avaient fait échapper du corps onctueux de M. Bridault.

Les dragons, qui sont d'assez bons diables quand on ne leur échauffe pas la bile, remirent sur pied nos voyageurs, aidèrent à Branlant à relever la carriole, et pour prix de leurs services, ils reçurent, de la main de mademoiselle Suzon, un petit verre de liqueur de madame Anfoux et une tranche de pain d'épice d'Angleterre. Ils furent si sensibles à ce procédé, qu'ils juchèrent dans la voiture M. Bridault et sa gouvernante, grimpèrent Branlant sur son cheval, et prirent congé d'eux aussi civilement que le peuvent des dragons.

A la prière de mademoiselle Suzon, Branlant ne chanta plus, et on arriva sans autre accident à Saint-Gandouffle, d'où on poussa jusqu'à Notre-Dame de Boulogne, et de là à Samer, où les choses s'arrangeant comme M. Bridault l'avait prévu, mademoiselle Suzon, malgré les incommodités de sa grossesse, accoucha heureusement d'un garçon bien conditionné, qui s'empresse, dès l'instant de sa naissance, de présenter ses très très humbles respects au lecteur bénévole

qui veut bien perdre son temps à lire ces aventures.

III

MA PREMIÈRE ÉDUCATION

Ainsi que les femmes légitimement mariées, et qui deviennent mères légitimes, non pas dans l'intention de remplir les devoirs de la maternité, mais seulement pour leurs menus plaisirs, ne manquent jamais d'envoyer leurs enfants en nourrice, pour peu qu'elles aient d'égards pour leur gorge et de complaisance pour leurs amants; ainsi mademoiselle Suzon, qui était devenue mère incognito, et par un de ces hasards dont tant de pauvres filles ont été et seront encore victimes, se décida facilement et par égard, non pour sa gorge, mais pour sa gloire, à éloigner d'elle le petit capucin, qu'elle aimait de tout son cœur, mais qu'elle ne pouvait allaiter sans se perdre dans l'esprit de tous les fidèles du Calaisis.

Le curé de Samer, qui pensait à tout, et qui d'ailleurs était connaisseur, avait distingué, au marché, une paysanne, dont les tetons volumineux étaient à peine arrêtés par de fortes épingles et par les triples cordons de ses jupons. Il l'aborde, l'interroge, et la villageoise, à travers maintes révérences, conte à M. le curé qu'elle est venue à Samer acheter de la poterie pour son ménage; qu'elle est mariée à Sangatte, village superbe près de Calais, composé de trente à quarante chaumières, bâties tant bien que mal, dans un canton où la nature ne produit pas un arbre, mais où le vent du nord, qui souffle les trois quarts de l'année, fait continuellement pleuvoir un sable de mer, qui, joint aux cailloux dont le sol est couvert,

rend la terre à peu près stérile; elle ajoute que son mari, le plus honnête homme du monde, s'enivre exactement tous les dimanches, la bat tous les jours et lui fait un enfant tous les ans, ce qui l'engage à lui passer bien des petites choses; enfin qu'elle est accouchée depuis trois mois, et qu'elle serait bien aise de trouver un nourrisson, qu'elle aimerait très certainement autant que les siens, et dont elle aurait les mêmes soins, pour lesquels elle ne demanderait rien, si les temps n'étaient pas aussi durs.

M. le curé répond à ce verbiage qu'une pauvre veuve vient d'accoucher d'un posthume, que les nécessiteux se multiplient, et qu'on ne peut pas payer bien cher; mais que, si elle remplit ses obligations, un digne membre de la confrérie du Saint-Sacrement de Calais se chargera des gratifications, et que l'accessoire vaudra au moins le principal.

La bonne femme proteste, les larmes aux yeux, de sa charité et de son affection pour le petit malheureux à qui le ciel avait ôté son père, et le curé la conduit, elle, son âne et sa poterie, au presbytère. On coupe en quatre une vieille couverture de jument poulinière, qui avait vieilli au service du pasteur, et voilà des langes; on rassemble six torchons passablement blanchis, et voilà des couches; on trouve un vieux sac de toile, on l'emplit de paille d'avoine, et voilà un lit; on met le tout dans un des paniers de l'âne, on m'attache par-dessus ma layette avec une des sangles de la jument; la poterie de terre, placée de l'autre côté, fait le contrepoids; la nourrice monte à califourchon, entre les deux paniers, après avoir reçu du curé vingt-quatre sous de denier à Dieu, douze francs d'avance pour deux mois, et un louis d'or que M. Bridault,

qui faisait de bonnes œuvres sans ostentation, lui glissa furtivement dans la main, pour éviter les remontrances parcimonieuses du bon curé. Ma mère d'adoption, enchantée de ces manières, part gaiement, traverse le village, s'arrête au cabaret du lieu, s'y corrobore l'estomac d'un doigt de riquiqui, fouette sa monture, et voilà l'enfant du carnaval sur la route de Sangatte.

Trois années s'écoulèrent, je ne me rappelle pas comment, parce que mon âme immortelle, émanée directement de la divinité, et qui pensait sans doute, avant d'être confinée entre la vessie et le boyau rectum de mademoiselle Suzon, se trouva tellement obstruée par mes organes terrestres et informes, qu'elle ne pouvait concevoir aucune des idées nettes et lumineuses qui l'ont depuis si magnifiquement distinguée. Un grand philosophe de mes amis a voulu me faire croire, il y a quelques jours, que la faculté de penser, comme celle de voir, dépend du développement de nos organes; que ces organes, à mesure qu'ils parviennent au degré de perfection qui leur est propre, sont affectés par tout ce qui a quelque analogie avec eux; que ces premières affections des fibres du cerveau produisent nos premières idées; que ces idées premières, fortement gravées dans une cervelle neuve encore, et susceptible de toutes sortes d'impressions, sont ce qu'on appelle proprement la mémoire; que la mémoire nous aide à comparer les idées qui se classent successivement dans notre tête; que l'habitude de comparer ces idées, d'adopter et de suivre celles qui paraissent convenables à notre conservation et à notre bien-être, et de rejeter celles qui paraissent leur être contraires, est ce qui constitue notre

jugement, qui est plus ou moins parfait, selon que nos organes sont plus ou moins vivement frappés des objets extérieurs, et qu'ils en sont frappés avec plus ou moins de justesse. Il s'ensuivrait du raisonnement de ce grand homme, que nous pensons comme nous respirons, comme nous mangeons, comme nous digérons, par des moyens simples, naturels et matériels, ce qui est évidemment contraire à la raison, à la révélation et à l'opinion des hommes de tous les siècles et de tous les lieux, qui ne se trompent jamais, lors même qu'ils raisonnent de choses dont ils n'ont nulle espèce de notion. Aussi suis-je fortement persuadé que j'ai une âme immortelle, quoique l'immortalité et la construction de mon individu ne me paraissent pas très compatibles; quoique je ne conçoive pas comment un être étranger à la matière, qui n'a ni étendue, ni consistance, ni couleur, qui est inaccessible aux sens comme à la raison, peut agir sur la matière, ou être soumis aux impulsions de la matière; quoique je ne devine pas pourquoi j'ai mal à la tête quand j'ai longtemps et fortement pensé; pourquoi je pense difficilement quand j'ai mal digéré; pourquoi je pense moins encore quand j'ai une indigestion; pourquoi un fou pense tout de travers quoique son corps soit en parfaite santé; pourquoi enfin l'âme du père Jean-François n'est qu'une bête, lorsque celle de Voltaire est sublime, quoiqu'il soit évident que l'une et l'autre sont une émanation de la divinité. Mais où serait le mérite de croire ce qui serait démontré, comme on démontre que deux et deux font quatre? Il est bien plus beau et plus méritoire de convenir, sans discussion, que deux et deux font cinq.

Mais laissons là ce galimatias métaphysique, et revenons à mon corps, qui vaut bien la peine qu'on s'occupe de lui, à ce que m'ont dit certaines dames, qui font autant de cas du physique que du moral.

Me voilà donc à l'âge de trois ans, courant tout nu sur les bords de la mer; ramassant tantôt les cailloux, tantôt des coquillages, que j'apportais au milieu d'une cour fangeuse, dans laquelle je me roulais avec cinq ou six frères et sœurs de lait, sept à huit petits cochons, qui me paraissaient très jolis, et autant de canards, dont le chant affectait fort agréablement mon oreille, qui fut dans tous les temps très sensible aux charmes de l'harmonie. A déjeuner, un chicon de pain de seigle, dont on s'était bien gardé d'extraire le son; à midi, une gamelle de bois remplie d'une soupe à manger à la main, sur laquelle nous nous jetions à l'envi, moi, mes frères de lait, les cochons, les canards, et qui était expédiée en un clin d'œil; à souper, deux ou trois pommes de terre cuites sous la cendre, et assaisonnées d'un grain de sel; tel était l'ordinaire de la journée, à la fin de laquelle on s'allait coucher pêle-mêle, sur un tas de paille, que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu renouveler, et où l'on dormait d'un profond sommeil pendant que les puces soupaient à leur tour.

Mais le dimanche matin ma nourrice décorait mon berceau de tous ses ustensiles, me débarbouillait de la tête aux pieds, me passait la chemise du dimanche précédent, me mettait mon beau fourreau, mes bas de coton blanc et mes souliers neufs, qui, étant devenus trop courts et trop étroits, me faisaient faire des grimaces de possédé. On décrassait mon fauteuil avec de la cendre,

on m'asseyait à l'endroit le plus propre de la hutte, on me mettait à la main un morceau de pain blanc, légèrement frotté d'un beurre frais et ragoûtant, et on me défendait de remuer et de pleurer à peine d'avoir le fouet. Comme on me fustigeait assez régulièrement, et que cette cérémonie ne me plaisait pas du tout, je me soumettais aveuglément aux volontés de ma nourrice, qui ne voulait tout cela que parce que mademoiselle Suzon partait exactement de Calais tous les dimanches après la messe de six heures, et arrivait à Sangatte à neuf, le mouchoir blanc sur la tête, noué négligemment sous le menton, et le petit panier au bras, dans lequel était une bouteille de vin et une douzaine de biscuits destinés à mon usage de la semaine.

Mademoiselle Suzon était enchantée de l'appétit avec lequel je dévorais mon morceau de pain blanc et de mon extrême propreté, et surtout de ce que je ne pleurais jamais, ce qui était une preuve incontestable que je me plaisais beaucoup à Sangatte. Elle m'embrassait maternellement, me faisait réciter mes prières qu'on me fourrait dans la tête à coups d'étrivières, se louait de ma mémoire, de mon esprit, de ma gentillesse, des soins particuliers qu'on avait de moi, promettait d'en rendre compte à M. Bridault, qui me faisait élever par charité, mais qui s'intéressait beaucoup à mon sort, commérait une demi-heure avec ma nourrice, trouvait ses enfants très jolis leur distribuait quelques gros sous, faisait semblant de les embrasser et retournait à Calais tremper la soupe de M. Bridault.

A peine mademoiselle Suzon avait-elle les talons tournés qu'on me déshabillait de la tête aux pieds, et qu'on serrait ma dé-

froque dans un grand coffre de bois jusqu'au dimanche suivant. Mon père nourricier buvait ma bouteille de vin tout d'un trait, mes frères de lait se partageaient mes biscuits, et je retournais gambader au milieu des cochons et des canards, mes camarades et mes amis.

J'approchais de ma sixième année, et je commençais à avoir quelque idée confuse de la propriété. Je trouvais mauvais, à part moi, qu'on bût mon vin et qu'on mangeât mes biscuits, et un beau dimanche j'en escamotai un à l'un de mes frères de lait pour voir enfin quel goût a un biscuit. Je le trouvai excellent, et j'en escamotai un second Mon frère, qui aimait les biscuits autant que moi, se plaignit à son père, qui me donna un violent coup de pied dans le cul; je rendis un coup de poing à celui qui m'avait procuré cette gratification; il me riposta avec un bâton, je le pris par les cheveux; les autres se jetèrent sur moi et me renversèrent; j'en empoignai un par l'oreille, j'en égratignai un autre à la jambe, j'en mordis un troisième à la fesse, et j'allais me débarrasser de tous mes assaillants, lorsque le père nourricier termina le combat à grands coups de fouet, dont les deux tiers tombaient de préférence sur moi. Les faits vérifiés et constatés, je fus déclaré coupable, attaché avec un trait à une pièce de bois verticalement plantée au milieu de la chaumière pour empêcher le grenier de descendre au rez-de-chaussée.

Comme le mal ne reste jamais impuni, à ce qu'on dit et à ce que je crois, mademoiselle Suzon, qui, en entrant, avait décrotté ses souliers de maroquin rouge avec son petit couteau à manche de nacre de perles et qui l'avait oublié sur le bord de ma cou-

chette, retourna bientôt sur ses pas pour chercher son petit couteau, dont elle faisait le plus grand cas, parce qu'il venait de la main de M. Bridault, et qu'il n'avait pas coupé leur amitié, comme le lui avaient pronostiqué quelques esprits forts du pays.

Qu'on se figure sa surprise et son indignation quand elle me trouva nu, attaché à un poteau, le corps rouge encore des coups de fouet qu'on m'avait administrés ! Son cœur se gonfla, des larmes lui roulèrent dans les yeux; mais la colère succédant bientôt à la sensibilité, elle apostropha, dans des termes très durs, ma nourrice et son mari. Ceux-ci balbutièrent gauchement d'assez plates excuses, me chargèrent des fautes que je n'avais commises qu'à mon corps défendant, lui montrèrent un de leurs marmots se frottant encore la fesse où j'avais mordu, et essayèrent de lui persuader que la petite correction que j'avais reçue était indispensable pour le moment, et me serait profitable pour l'avenir. Mademoiselle Suzon balançait entre mes larmes, qui faisaient leur effet, et la confiance qu'elle avait toujours eue en ma nourrice, lorsqu'à mon tour, suffoquant de colère, je lui racontai en sanglotant, et au risque de ce qui pourrait m'en arriver, les faits tels qu'ils s'étaient passés depuis que j'avais l'âge de connaissance.

Quand elle sut que j'étais nu toute la semaine, fouaillé tous les jours, que je ne buvais pas mon vin, que je ne mangeais pas mes biscuits, mademoiselle Suzon ne mit plus de borne à sa fureur. Telle une lionne, dont le lionceau a reçu dans le flanc le trait mortel du chasseur inhumain, rugit et fait retentir les rochers d'alentour; telle Suzon, criant à tue-tête, faisait trem-

bler les carreaux de papier huilé, à travers lesquels le jour pénétrait dans la maison.

Le nourricier et sa femme grillaient de me donner un démenti; mais le vin était avalé, les biscuits grignotés, et il n'était pas probable qu'en aussi peu de temps j'eusse fait un aussi copieux déjeuner.

— Voilà votre mois, dit enfin mademoiselle Suzon en jetant avec dignité un écu de six livres sur une table boiteuse et vermoulue. Qu'on fasse le paquet de ce pauvre enfant, je l'emmène avec moi. Nouvel embarras pour la femme et le mari. Ma nourrice, très propre pour une femme de Sangatte, s'était fait des fichus de mes fourreaux, un jupon piqué de mes langes, et des chauffoirs de mes couches. Il fallut avouer que ma garde-robe se bornait à mon accoutrement du dimanche qu'on me remit sur le corps, et mademoiselle Suzon, me prenant par la main, sortit en menaçant ma nourrice de la vengeance de M. Bridault, qui venait d'être nommé marguillier de sa paroisse, et à qui cette place éminente donnait une autorité sans bornes dans toute l'étendue du Calaisis.

Me voilà donc sur le chemin de Calais, regardant tout, admirant tout, ne pensant déjà plus ni à ma nourrice, ni à son mari, ni à son fouet, et faisant des châteaux en Espagne, comme en font les enfants de cet âge, et parfois des enfants bien plus vieux.

Nous arrivons à la ville, que je trouvai immense, magnifique, et prodigieusement peuplée, parce qu'elle est un peu plus grande, un peu mieux bâtie, et qu'elle contient un peu plus d'habitants que Sangatte, le seul endroit de l'univers auquel on puisse la comparer sans désavantage.

La maison de M. Bridault me parut un

palais. Je mis mes souliers dans ma poche en entrant dans sa salle à manger, et je me collai contre la porte, mon petit bonnet à la main, pendant que mademoiselle Suzon racontait avec véhémence les mauvais traitements que j'avais essuyés, et le parti ferme et vigoureux qu'elle avait pris en conséquence. M. Bridault, qui était toujours de l'avis de mademoiselle Suzon, approuva sa conduite, et l'envoya avertir de mon arrivée le révérend père Jean-François, qui parut un moment après, haletant et tout en eau. Il s'assit pour se mettre à ma hauteur et me regarder à son aise, me tourna, me retourna entre ses jambes, me pressa affectueusement contre son gros ventre, me barbouilla le visage des larmes paternelles qui roulaient de ses yeux sur sa barbe huileuse; après quoi on m'envoya à la cuisine, et M. Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suzon, assemblés en comité général et secret, délibérèrent sur mon sort.

IV

MON ENTRÉE AUX CAPUCINS. — CE QUI S'Y FAIT. — CE QUI S'Y PASSE

Il fut décidé par le *trium-feminat-virat* qu'un enfant de six ans peut se passer de sa nourrice, et qu'ainsi je ne retournerais pas chez la mienne. Il fut reconnu qu'un enfant de six ans, lorsqu'il est bien constitué, est en état de tourner la broche et d'apprendre à servir la messe, et qu'ainsi je serais alternativement de service à la cuisine de M. Bridault et à l'église des capucins. On présuma qu'un enfant de six ans

peut commencer à lire à ses moments perdus, et qu'ainsi je serais remis ès-mains de M. Gondré, maître écrivain-juré, qui avait fait l'éducation de M. Bridault et de bien d'autres savants, et qui écrivait encore assez lisiblement, quoique la main lui tremblât un peu, et que ses doigts, rongés d'engelures, fussent enfermés chacun dans un petit sac de peau. Il fut arrêté, en outre, que des mains de M. Gondré, je passerais en celles des pères minimes, qui tiennent à Calais un collège fameux, dont les écoliers de seconde sont en état d'entrer en quatrième chez les oratoriens de Boulogne, dont les écoliers de quatrième sont quelquefois reçus en sixième dans les collèges de l'université de Paris; qu'au reste, j'en saurais toujours assez pour être moine.

Mademoiselle Suzon me présenta donc à M. Gondré, qui, par considération pour M. Bridault, se mit en quatre pour m'apprendre ma croix de par Dieu, et qui suait sang et eau pour me faire tenir proprement ma plume, que j'empoignais comme un manche à balai. Mademoiselle Suzon, de son côté, me répétait sans cesse les répons de la messe, dont je ne retenais pas un mot, parce que je n'y trouvais rien d'amusant; mais en revanche, je savais à la lettre les histoires de sorciers et de revenants qu'elle me contait pour m'endormir, et je retenais, par-ci par-là, quelques couplets de cantiques qu'on me cornait toute la journée aux oreilles, et dont quelquefois je régalais M. Bridault au dessert, lorsqu'il était de bonne humeur et moi aussi.

Cependant j'avais vécu à Sangatte indépendant, libre de toute espèce de contrainte, maître absolu de mon temps, et assez satisfait de mon sort, aux étrivières près. Le

nouveau genre de vie que je menais me paraissait très gênant et très extraordinaire. Je ne concevais pas pourquoi il fallait me taire chez M. Gondré, lorsque j'avais envie de parler; pourquoi, lorsque je voulais courir, il fallait rester assis, le nez collé sur un livre où je ne connaissais rien, et auquel je ne concevais pas qu'il fût utile de connaître quelque chose. Je ne concevais pas davantage pourquoi mademoiselle Suzon se tuait pour me fourrer dans la tête des mots barbares, qu'elle n'entendait pas ni moi non plus, et dont l'intelligence ne me semblait pas aussi nécessaire qu'elle voulait me le persuader. Mais je concevais à merveille l'utilité d'un tournebroche, et je tournais assez exactement, pour peu qu'on me permît de tremper mon pain dans la lèchefrite.

Après deux ou trois ans de peines et de soins, je me trouvai en état de servir assez joliment une messe; mais je ne savais pas lire du tout, et je me promettais bien de n'en jamais savoir davantage. M. Bridault observait quelquefois au père Jean-François que je ne paraissais pas précoce. Celui-ci le rassurait en lui disant qu'il s'était développé très tard, et mademoiselle Suzon ne manquait jamais d'ajouter que M. Gondré était très content de mon assiduité et de mes efforts, quoiqu'il n'eût pas dit le moindre mot de tout cela. Au surplus, on convenait que j'avais une figure heureuse, un air ouvert et décidé, des manières caressantes et une grande docilité.

Je grandissais à vue d'œil. J'étais vigoureux pour mon âge, et mademoiselle Suzon ne me conduisait plus chez M. Gondré. J'allais et je revenais seul, ce qui me plaisait infiniment, parce que je prenais le chemin

le plus long, que je faisais ma petite partie en allant à l'école, et que quelquefois je n'y allais pas du tout.

Oh! si nous réfléchissions combien est étroit l'intervalle qui sépare le vice de la vertu; si l'on pensait combien il est difficile de rétrograder quand on a fait le premier pas dans la voie de la perdition; si l'on était bien persuadé que des premières actions de notre vie dépend souvent le sort de notre vie entière, avec quel soin on veillerait sur soi-même, avec quelle ardeur on réprimerait ses penchants, avec quel discernement on choisirait ses amis! Une liaison dangereuse suffit seule pour corrompre un cœur dans lequel germe déjà la semence de la sagesse. Ainsi me parlait M. Bridault, quand il savait que j'avais fait l'école buissonnière.

En effet, je n'avais pas choisi mes amis parmi les enfants les mieux élevés de la ville. Je m'étais lié avec sept ou huit polissons, paresseux, joueurs, et gourmands comme moi, et, en moins de six mois, je me fis une réputation étonnante. Je cachais les lunettes de M. Gondré, je lui escamotais sa férule, je volais des petits pâtés à M. Darquère, et quand je servais la messe du père Jean-François, je sonnais à l'évangile, je changeais le missel de côté à l'élévation, je buvais le vin de la burette, et je la remplissais d'eau, je mettais les cierges dans ma poche, et j'allais les vendre pour jouer à la fossette. Tous ces crimes demeurèrent quelque temps inconnus à M. Bridault, par la sollicitude vraiment paternelle du père Jean-François et de mademoiselle Suzon, qui tremblaient de me voir encourir sa disgrâce. Mais, à la fin, j'osai m'attaquer à M. Bridault lui-même. Je mangeai ses confitures, je brouillai son café, je déchirai

une Vie des saints, je cassai la patte à son chat, je mis le feu à ses draps en bassinant son lit, et, pendant qu'il faisait sa méridienne, je l'accrochai par sa perruque au dossier de son fauteuil. Tant de forfaits ne pouvaient rester impunis, et M. Bridault se détermina à prendre un parti violent. Les prières du père Jean-François et de mademoiselle Suzon l'apaisèrent à la fin. On me traîna à ses genoux, on lui fit croire que je lui avais demandé pardon; M. Bridault me pardonna avec sa bonté ordinaire, ne pensa plus à rien, et je méditai de nouvelles fredaines.

Le soir, je tendais dans la rue une corde à deux pouces du pavé, et j'avais le plaisir de voir culbuter les passants; je frappais à toutes les portes, et je fus pris sur le fait par M. Joutel, confrère de M. Bridault et du Saint-Sacrement, qui me tira les oreilles jusque sur les épaules; en réparation de quoi je jugeai à propos de casser toutes ses vitres avec des cailloux que je portais dans mes poches en cas d'événement.

Sur la plainte de M. Joutel, M. Bridault, le père Jean-François et mademoiselle Suzon s'assemblèrent extraordinairement.

Le patron qui était excédé de mes sottises, ouvrit la séance par un discours pathétique, qu'il conclut en déclarant qu'il allait me mettre à l'hôpital. Le cœur maternel de mademoiselle Suzon se souleva au seul nom d'hôpital, et le père Jean-François représenta avec douceur à M. Bridault que la société que j'y fréquenterais lui paraissait peu propre à m'éclairer l'esprit et à me former le cœur; qu'à la vérité il ne pouvait pas garder plus longtemps chez lui un diable incarné qui se moquait de tout; mais que Dieu voulait la conversion et non la

mort du pécheur, et qu'il le priait d'observer que saint Augustin s'était enfoncé bien plus avant que moi dans la sentine du vice, et qu'il n'était pas impossible qu'ainsi que ce flambeau de l'Eglise, je revinsse un jour à résipiscence, qu'il ne fallait pas m'en ôter les moyens en m'enfermant parmi des imbéciles et des fripons; qu'il était prudent et plus court de prier le père gardien de me recevoir dans la communauté, où je n'aurais sous les yeux que de bons exemples, où je n'entendrais que des discours pieux et où je n'aurais plus de commerce avec les camarades qui m'avaient perverti.

M. Bridault, qui n'avait rien à refuser au père Jean-François ni à mademoiselle Suzon, adressa un petit mot au père gardien, accompagna sa requête d'un gigot de mouton et d'un panier de vingt-cinq bouteilles de vin vieux, et, trois jours après, au moment où on s'allait mettre à table, je vis entrer le frère Joseph portant une besace assez bien garnie qu'il déposa sur le parquet. Il en sortit une vêste, une culotte et une paire de bas, qu'il m'avait taillées dans une vieille robe du père Jean-François. Il me saisit sans me dire un mot, me déshabille en un tour de main, m'affuble de son grotesque et dégoûtant costume, et, tirant enfin du fond de sa besace une calotte de la même étoffe: « Qu'on lui coupe les cheveux! » cria-t-il d'une voix de tonnerre qui me fit trembler de la tête aux pieds. Mademoiselle Suzon avança lentement, l'œil humide, une main sur la chaîne de ses ciseaux, et l'autre étendue vers M. Bridault, comme pour implorer sa pitié. A la vue des ciseaux, je jetai un cri perçant. Le frère Joseph tira de dessous son manteau un nerf de bœuf dont il m'appliqua sur les épaules cinq ou six coups qui me

calmèrent à l'instant, et M. Bridault fit signe de commencer l'opération. Qu'on se figure les plus beaux cheveux du monde tombant par boucles sur des épaules blanches comme l'albâtre; une mère condamnée à dépouiller son fils d'un ornement qui faisait valoir la figure la plus piquante; M. Bridault, assis dans son grand fauteuil, son bonnet de velours noir enfoncé jusque sur les oreilles, affectant une insensibilité qu'il n'avait pas, et la figure sale, froide et bête du frère Joseph, et on aura une idée du tableau.

A genoux devant mademoiselle Suzon, la tête penchée sur son giron, je sentais les ciseaux, s'approcher de ma chevelure et s'en éloigner aussitôt. Sa main tremblante semblait se refuser au cruel ministère qu'on en exigeait... Enfin une boucle tombe, et les ciseaux tombent avec elle. Les larmes de Suzon inondent mon visage, je me sens pressé dans ses bras, et comblé des plus tendres caresses. Hélas! ce sont les dernières que j'ai reçues de cette bonne mère, et maintenant que le silence des passions me permet de jeter un coup d'œil sur le passé, je ne puis me rappeler son amour, ses soins, son dévouement absolu, sans donner des larmes à sa mémoire.

Le frère Joseph, impatient et toujours maître de lui, ramasse les ciseaux, et bientôt il ne me reste plus un cheveu sur la tête. Il me la couvre de sa maudite calotte et, me prenant par le bras, il me conduit à son couvent, après m'avoir fait traverser les principales rues de Calais, et m'avoir inhumainement exposé aux huées de mes camarades et de tous ceux qui avaient souffert de mes espièglerie. L'impitoyable frère me fait traverser le cloître, me traîne à une

cellule écartée, ouvre une porte épaisse et noire qui roulait à peine sur des gonds que la rouille avait à demi rongés et la referme sur moi avec un bruit épouvantable.

A peine me trouvai-je seul, que je comparai la vie douce et commode dont je jouissais chez M. Bridault au sort affreux qui m'était réservé. Je me reprochai amèrement mes fautes. Le repentir, la crainte, l'espérance m'agitaient tour à tour. Un accablement profond succéda à ces différents mouvements; une douleur sourde et concentrée s'empara de tout mon être; je me sentais défaillir, et c'en était fait de l'enfant du carnaval si une source abondante de larmes n'eût soulagé mon cœur, qui était prêt à se briser.

A dix ans, on se console de tout, on se fait à tout, et, après m'être essuyé les yeux, avoir fait sept à huit fois le tour de la cellule, m'étant bien assuré de l'impossibilité de m'évader, je commençai gaiement un inventaire de mon mobilier. Une croisée étroite et bien barrée, à huit pieds de terre; trois planches de sapin fixées à dix-huit pouces du sol, et qui paraissaient destinées à me tenir lieu de lit; d'énormes toiles d'araignée au plafond; quatre murs barbouillés de charbon, représentant et multipliant, à mon œil fatigué, des têtes et des os de mort en sautoir; des larmes et autres brimborions du même genre qui indiquaient assez que l'appartement avait été habité avant moi par quelqu'un d'une imagination aussi riante que celle du docteur Young, que tout le monde veut avoir, que personne ne lit, et dont l'ouvrage n'a d'autre propriété que de tourner tout à fait un cerveau faible et déjà frappé; une table de pierre, une escabelle de bois, un prie-Dieu, un rosaire, un pot

d'eau et un pain bis, tel était l'ensemble de mes propriétés. J'avalai la moitié du pain par désœuvrement, je bus un coup là-dessus, je me couchai sur mes planches, et je m'endormis tranquillement, sans m'occuper du lendemain.

Le sommeil me rafraîchit le sang, et le jour commençait à éclairer de biais les murailles rembrunies de mon hôtel, lorsque je me réveillai. Je m'assis sur mon cul, mes deux jambes dans mes mains, mon menton appuyé sur mes genoux, et je me mis à penser à ma détention et aux moyens de l'abréger. Je sentais bien que je ne pouvais rien espérer de l'inflexibilité du frère Joseph, et je résolus de le tromper. Geôlier exact et silencieux, il m'apportait le matin mon ordinaire de la journée, c'est-à-dire un pain frais et de l'eau claire, m'examinait un moment, et sortait sans me dire un mot. Le troisième jour, il s'assit sur mon lit, me fixa, se leva, se rassit encore, et enfin me demanda ce que je pensais de la manière dont on traitait les petits libertins qui n'ont ni foi ni loi, qui manquent de respect à leurs bienfaiteurs, et qui cassent les vitres des confrères du Saint-Sacrement. Je répondis d'un air de componction que j'avais mérité d'être puni; que je trouvais mon châtiment trop doux; que je m'y soumettais avec résignation, et que j'en attendais la fin de mon repentir, de l'indulgence de M. Bridault, et surtout de la miséricorde du ciel. Le père Jean-François, qui probablement écoutait à la porte, entra en ce moment, et m'apprit que le père gardien, touché de ma soumission, lui avait permis d'adoucir mon sort. En conséquence, il me mena dans un réduit un peu moins triste que celui que j'habitais, et qui touchait à la cellule du

frère Joseph ; il m'y parla avec charité et onction, me consola, me rassura, et me conduisit au réfectoire, où M. Bridault était venu déjeuner à côté du gardien, et me regardait en dessous, en tournant et retournant une portion de lentilles qui rentrèrent intactes dans la chaudière qui servait de casserole à la communauté.

Après le dîner, le frère Joseph, qu'on avait nommé en chapitre mon cerbère ou mon mentor, me fit descendre au jardin, où il me parla en ces termes :

— Petit Jean-Farine, vous avez la langue dorée; mais vous ne m'en imposerez pas : je ne juge point par des paroles, mais par des faits. Vous vous lèverez tous les jours à minuit, et vous sonnerez les matines; vous y assisterez avec recueillement, et vous irez vous recoucher jusqu'à cinq heures que vous sonnerez l'*Angelus* et la première messe. Vous servirez cette messe, et toutes celles qu'il plaira à nos bons pères de célébrer jusqu'à huit heures; à huit heures vous déjeunerez selon vos mérites; à neuf heures vous sonnerez la grand'-messe, et vous la chanterez du mieux que vous pourrez, jusqu'à ce que je vous aie appris à la chanter proprement. A onze heures vous dinerez en communauté; à midi vous sonnerez une seconde fois l'*Angelus*, qu'on ne peut trop sonner et qu'on ne saurait trop dire, après quoi vous balayerez le chœur, le sanctuaire, la nef, les chapelles latérales et le parvis. A une heure vous prendrez l'*Imitation de Jésus-Christ*, et le *Guide du pécheur*, et vous tâcherez d'apprendre à lire, ce que je ne me charge pas de vous enseigner, et pour cause. A trois heures, vous sonnerez les vêpres, et vous les psalmodierez avec nous; à quatre heures

vous ferez un tour de jardin en récitant dévotement votre chapelet; à cinq heures vous souperez; à six heures vous sonnerez l'*Angelus* pour la troisième et dernière fois; à six heures et demie vous descendrez à la cuisine, où vous m'aiderez à laver la vaisselle, et à mettre en ordre dans le garde-manger les provisions que la Providence nous aura envoyées par le canal des bienfaiteurs de la maison; puis vous irez vous mettre au lit, où il vous sera permis de vous reposer après vous être livré à ces pieux exercices. S'il vous arrive d'en négliger aucun, ou si vous approchez de cinquante pas de la porte du cloître, je me propose de vous distribuer sur les épaules nues cinquante coups de nerf de bœuf, dont je vous ai montré un échantillon dans la salle à manger de M. Bridault, et, en cas de récidive, on doublera la dose, et on vous remettra pour six semaines dans la sainte retraite dont le père Jean-François vous a tiré ce matin.

A ces mots, il me laissa et fut vaquer à ses affaires.

Je ne crois pas que Satan en personne ait jamais imaginé des moyens plus sûrs pour damner un chrétien. Le genre de vie auquel on me soumettait était un supplice intolérable, dont je ne prévoyais pas la fin, et mille fois le jour je me donnais à tous les diables. Au bout d'un mois de ce régime infernal, ma patience s'aigrit considérablement : je négligeai la pratique des exercices pieux qui m'étaient prescrits, et le frère Joseph, esclave de sa parole, me remettait dans la voie du salut à grands coups de nerf de bœuf. Je jurai de me venger d'une manière éclatante; et un soir qu'il me régalait à son ordinaire dans un coin de la

cuisine, et qu'il me faisait sauter tantôt sur les fourneaux et tantôt sous la table, je me jetai sur une terrine pleine d'un potage brûlant, j'en coiffai Sa Révérence, et, pendant qu'elle se dépêtrait de la terrine et qu'elle s'essuyait la figure et la barbe en beuglant comme un veau, je grimpai jusqu'au grenier, et je me réfugiai sur le toit.

J'y étais à peine, que le redoutable frère Joseph parut à la lucarne, une broche à la main, et se mit en devoir de me poursuivre. Je tins ferme et je me défendis courageusement avec les tuiles que j'arrachais de la couverture. Ma contenance décidée en imposa un moment au frère; mais, honteux d'être tenu en échec par un enfant de mon âge, il s'avança d'un air déterminé en parant avec sa broche les tuiles que j'envoyais siffler autour de ses oreilles. La peur me saisit à mon tour. Je me sauve de toit en toit, ayant toujours sur mes talons l'opiniâtre frère et sa broche, il était prêt à me saisir, et j'étais sans ressource, lorsque je m'avisai de me laisser couler de la couverture par terre, au hasard de me rompre le cou. Je tombai à califourchon sur un avant-toit qui couvrait la cloche du réfectoire; je la sonnai à volée. En un instant toute la capucinière fut rassemblée au jardin, et je déclarai au père Jean-François, à haute et intelligible voix, que, s'il ne s'engageait par l'âme de son patron à m'ôter des griffes de son enragé frère Joseph, qui était au haut du toit, la bouche béante et la broche à la main, j'allais me casser la tête sur le pavé. On me promit ce que je voulus, on m'aida à descendre ; et le père Jean-François, voyant que la rigueur n'était bonne qu'à me mettre le diable au corps, essaya les voies de la douceur qui

lui auraient peut-être réussi, si la soif de la vengeance, qui ne me quittait plus, n'avait occasionné un petit événement qui me fit sortir de la maison pour n'y rentrer de ma vie.

Le frère Joseph était un vigoureux compère qui gueusait avec grâce, qui était connu de la ville et des faubourgs, qui était bien reçu des maris, mieux traité de leurs femmes, et qui apportait au couvent jusqu'au bois d'une maison, quand il ne pouvait plus y trouver autre chose. J'avais quelquefois remarqué dans le bas de son prie-Dieu des bouteilles de liqueur, et quelques petits écus qu'on ne lui avait pas donnés pour lui, et dont il s'était adjugé la propriété. J'avais remarqué en outre une certaine Marie-Jacques, revendeuse de poisson, âgée d'environ quarante ans, la peau tannée, le sourcil épais, l'œil bordé d'écarlate, le nez épaté barbouillé de tabac, des tetons à mettre dans ses poches, des fesses comme des timbales, et des jambes comme des poteaux; Marie-Jacques enfin, qui était construite de manière à faire reculer le grenadier le plus intrépide de la garnison, pouvait être un morceau très sortable pour un frère capucin.

Comme je ne sortais pas de la maison, je ne perdais rien de ce qui s'y passait. J'avais plusieurs fois aperçu Marie-Jacques rôdant autour des cloîtres à la nuit tombante, le frère Joseph allant à sa rencontre, lui parlant avec action, ne se dérangeant ni pour moi ni pour personne; et personne, hors moi, ne soupçonnant Marie-Jacques, qui, n'ayant pas figure humaine, ne devait pas inspirer de soupçons. Un certain soir, que je rêvais aux moyens de pouvoir faire au père gardien une dénonciation établie sur des preuves palpables, il me sembla enten-

dre quelque bruit dans le corridor. J'entr'ouvris doucement ma porte et je crus entrevoir dans l'obscurité quelque chose qui se glissait dans la cellule du frère Joseph, qui se referma aussitôt. Je m'approchai sur la pointe du pied, j'écoutai attentivement et je demeurai convaincu. Je descends, je ferme la porte du cloître, celle du jardin, je prends la crécelle du jeudi saint, je galope de dortoir en dortoir en jouant de ma crécelle et en criant de toutes mes forces : « Marie-Jacques est couchée avec le frère Joseph. » Celui-ci ne perd pas la tête, il passe Marie-Jacques dans sa robe, lui enfonce son capuchon sur les yeux, lui tourne le nez à la muraille, fait un paquet de sa chemise et de ses jupons, le prend sous son bras, enfile le corridor, me trouve en son chemin, me jette à dix pas d'un coup de poing sur l'oreille, descend l'escalier, trouve les portes fermées, se jette dans la cave, et se cache derrière un cuvier qui servait à laver le linge d'église, et qu'on avait dressé contre le mur. Le père gardien, le père vicaire et tous les pères possibles, sortent à la fois de leurs cellules, croient le feu à la maison, et ce n'est qu'avec des peines infinies que je parviens à me faire écouter et à raconter ce que j'ai vu et entendu. Le père gardien allume sa lanterne sourde, entre chez le frère Joseph et le voit couché sur son grabat.

— Elle s'est enfuie toute nue, répétais-je au père gardien. Elle a passé près de moi, à telles enseignes qu'elle m'a renversé d'un soufflet. J'ai fermé toutes les portes, et elle ne peut-être que dans la cave.

Le père gardien et le père vicaire y descendent, regardent, furètent partout; et au moment où ils approchent du cuvier, le

frère Joseph le renverse sur eux, les charge d'un demi-cent de fagots, remonte armé d'un gourdin, frappe à droite et à gauche, nous disperse tous, rentre dans son taudis, fait lever Marie-Jacques, lui ôte sa souquenille, l'attache sous les aisselles avec son cordon, la descend dans le jardin, jette son paquet après elle, lui souhaite le bonsoir, et lui dit de se sauver par-dessus les murs en s'accrochant aux espaliers. Un vieux chien courant, commensal de la maison, flaire Marie-Jacques de cent pas, et fait entendre sa voix rauque en la chassant sur trois pattes. Elle s'échappe à travers un carré de choux, trébuche, culbute, se relève, recommence à courir. Le chien la poursuit sans relâche, en aboyant plus fort, il allait la happer par la fesse, lorsqu'elle fait un dernier effort, saute à un abricotier, et parvient à enfourcher la muraille. Le factionnaire de l'hôpital, qui se trouve en face, écoute, regarde, ne sait que penser de la masse informe qu'il aperçoit, crie qui vive d'une voix mal assurée, et Marie-Jacques, pour toute réponse, lui saute sur les épaules, le renverse et se tapit dans sa guérite; le soldat croit que le diable lui est tombé sur le dos; il se relève et s'enfuit au corps de garde. Une patrouille arrivait par l'autre bout de la rue; elle entend ce tintamarre; elle avance au pas de charge et la baïonnette en avant; Marie-Jacques se remet à courir, rencontre une seconde patrouille, enfile une autre rue, et va se jeter au milieu d'une troupe de bourgeois qui sortaient d'une noce, et qui avaient la tête échauffée, la vue trouble, et qui, à l'aspect de ce monstre femelle, que sa nudité rendait plus affreux, s'imaginent avoir un revenant à leurs trousses, et se dispersent

dans les rues de Calais en criant à la garde. Marie-Jacques court toujours, effraye tout ce qui se rencontre sur son passage, et, à force de courir, elle se trouve vis-à-vis de l'égout, dont la grille était ouverte, et dans lequel elle s'enfonce jusqu'à la ceinture, tenant son paquet sur sa tête. En un moment tous les postes sont sur pied, les patrouilles se multiplient; les habitants qui étaient couchés se mettent à leurs croisées, ceux qui étaient dans les rues cherchent à se réfugier chez eux, tout le monde crie à la fois, et personne ne s'entend. Le porte-clefs de la ville s'éveille en sursaut, et croit que les Anglais sont maîtres de la place. Il court, en chemise, au premier corps de garde, fait battre la générale, et va éveiller M. le commandant. La garnison sort de ses casernes, le sac au dos, et vient se ranger en bataille sur la place. M. le commandant arrive, l'épée à la main, se met à la tête d'un régiment suisse, parcourt toute la ville, ne rencontre pas d'ennemis, et envoie le porte-clefs au cachot. Le calme renaît, et on parvient enfin à s'entendre. M. le commandant apprend que la ville a été en combustion par un diable qui sortait de chez les capucins; il marche droit au couvent, et se fait ouvrir les portes. Il trouve cinq à six pères retranchés dans leurs cellules, bassinant avec de l'eau de vulnéraire les contusions que le gourdin du frère Joseph leur avait faites, et transis de peur des hurlements qu'ils entendaient, et qui partaient ils ne savaient d'où. Le commandant fait allumer des flambeaux, visite toute la maison; et à peine a-t-il le pied dans la cave, que ces hurlements extraordinaires redoublent avec fureur, et semblent sortir de dessous un tas de fagots. On dérange les fagots, et on

découvre un cuvier; on lève le cuvier et on aperçoit le père gardien et le père vicaire à demi suffoqués et ne concevant rien à tout ce qui s'était passé. Comme j'étais l'unique cause de tout ce tintamarre, et que je n'avais pu convaincre le frère Joseph, j'étais sans espoir dans la miséricorde des hommes, et je pris sur-le-champ mon parti. Je me coulai à travers les soldats qui emplissaient la maison, je gagnai la rue, et je me glissai dans la cour de M. Dessein qui est ouverte, jour et nuit, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre.

V

NOUVELLE MANIÈRE DE VOYAGER A PEU DE FRAIS

Mon premier soin en entrant chez M. Dessein fut de me soustraire aux recherches et à la vengeance des révérends pères capucins, que je croyais très occupés de mon individu, et qui ne s'occupaient que du tort irréparable qu'une scène aussi extraordinaire pouvait faire à la maison. Je ne connaissais pas celle où je m'étais réfugié. Je voyais des lumières à toutes les croisées, et je jugeai qu'il n'était pas prudent de m'avancer davantage. Je regardai autour de moi; j'aperçus une grande, belle et bonne berline, j'y entrai provisoirement, je tins conseil avec moi-même, non sur le passé, dont je ne m'inquiétais guère, mais sur l'avenir, qui ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect bien riant. Ma méditation était souvent interrompue par les gens de M. Dessein qui entraient, sortaient, chantaient, juraient, s'appelaient, se répondaient;

et mon imagination frappée croyait à chaque instant distinguer la voix effrayante de l'inexorable frère Joseph. La girouette que le vent agitait, une feuille qui voltigeait en rasant le sol, le mouvement que je communiquais moi-même à la voiture, tout me faisait tressaillir, et je me roulais comme une pelote dans le fond de la berline. Je me relevais avec précaution, je me rassurais un peu, j'essayais de penser à l'état de mes affaires : ce maudit frère Joseph brouillait toutes mes idées, et son nom terminait toutes mes phrases.

Cependant ces sensations pénibles se dissipaient insensiblement, lorsque le jour qui commençait à poindre m'inspira des craintes nouvelles, plus pressantes et mieux fondées. J'allais être infailliblement reconnu et livré au frère Joseph. Si je me hasardais à sortir, le premier bourgeois de Calais dont je serais rencontré ne manquerait pas de m'arrêter et de se faire un malin plaisir de me réintégrer ès mains du frère Joseph. Ce damné frère Joseph me poursuivait, me tourmentait, m'obsédait sans relâche ; je ne pensais, je n'entendais, je ne voyais que lui. Pendant que j'étais dans ces angoisses, j'entends distinctement ouvrir une porte ; on s'avance dans la cour, et on marche droit à ma voiture. Je rassemble toutes mes forces, et, par un mouvement aussi prompt que la pensée, je dérange le coussin du fond, je lève le dessus du coffre, et je me blottis dedans. On ouvre la portière, on monte dans la berline, on tourne, on retourne, on arrange, on descend, on remonte, on redescend encore. Un tremblement universel m'avait saisi, mon cœur battait avec violence, une sueur froide coulait de toutes les parties de mon corps. Je retiens mon

haleine, je prête une oreille attentive, et je crois reconnaître les pas des chevaux et le bruit sourd des bottes fortes, qui font résonner le pavé. Deux êtres quelconques se placent directement sur moi, la portière se referme, la voiture part avec la rapidité de l'éclair, et voilà l'enfant du carnaval qui court la poste sans savoir comment, qui est effrayé sans savoir par qui, et qui va sans savoir où.

J'étais ployé en quatre, il m'était impossible de changer de position; des crampes horribles m'arrachaient quelquefois des cris que le bruit des roues étouffait; mais je m'éloignais du couvent des capucins, et c'en était assez pour moi. Ma tête portait sur une de ces clefs de fer qui servent à démonter les roues, et à chaque cahot elle faisait un soubresaut qui était suivi d'un coup violent. Comme les chemins des environs de Calais sont parfaitement entretenus, les cahots se succédèrent bientôt sans interruption, et ma tête n'avait plus qu'un mouvement périodique qui ressemblait assez à celui du marteau d'une horloge. L'air s'épaississait insensiblement dans mon trou; au bout d'un quart d'heure il en restait si peu que je ne respirais plus qu'avec des peines incroyables. Je pouvais calculer com bien il s'ecoulerait encore de minutes jusqu'à mon entière suffocation; mais je m'éloignais du couvent des capucins; je me serais laissé écorcher vif plutôt que d'y retourner, et je me résignai.

Une secousse terrible, qui manqua de renverser la voiture, dérangea un peu l'ensemble de mon corps; et ma main gauche, qui était passée sous ma cuisse droite, rencontra une extrémité de la très dure et malfaisante clef, dont je voulus au moins me

dépêtrer la tête. Je reconnus que l'autre extrémité était arrêtée dans une fente, qui se prolongeaitentre deux planches sur toute la largeur de la voiture. Je tirai; la clef résista. Je tirai plus fort; elle s'engagea davantage. Je me désolai, je me dépitai, j'allais abandonner la clef et livrer ma tête et tout mon corps au caprice de la fortune, lorsque je m'aperçus que cette clef, dirigée d'un certain côté, faisait l'effet d'un levier et qu'elle soulevait une des planches. Cette découverte ranima l'espoir qui s'éteignait au fond de mon cœur et multiplia mes forces. Je redoublai d'efforts; j'en fis d'étonnants pour mon âge; je sentais avec un plaisir indicible la planche qui se détachait à chaque secousse; je parvins à la saisir avec ma main droite, et je la retournai entièrement, mon estomac collé au couvercle du coffre, et mon corps soutenu par ma tête et mes genoux fortement appuyés contre les panneaux de droite et de gauche. Je commençai à avoir de l'air : c'était beaucoup sans doute, mais cela ne suffisait point; ma position était intolérable. Je me reposai un moment, je repris un peu mes sens, et je me remis au travail avec une nouvelle ardeur. Je poussais, je retirais la planche, je l'agitais en tous les sens. Un des bouts sortit enfin du coffre; je le jetai sur la grande route, j'envoyai la clef après elle, je passai mes jambes dans l'ouverture, et je me trouvai commodément assis, respirant à discrétion, dispensé de la crampe, et décidé à rouler tant que cela conviendrait au propriétaire de la voiture.

Celui-là est malheureusement né qui, dès le berceau, est environné d'êtres qui s'intéressent à lui, qui ne s'occupent que de lui, qui se ploient à ses goûts, qui préviennent ses désirs, et qui s'estiment heureux de pou-

voir les satisfaire : il devient nécessairement dur, arrogant et ingrat. L'homme isolé, sans asile, sans ressources, se pénètre du sentiment de sa faiblesse et de sa dépendance, du besoin qu'il a de ses semblables et de la nécessité de leur être utile pour en obtenir des secours. Les vérités les plus simples sont ordinairement le fruit d'une longue expérience; mon état présent m'eclaira en un instant sur mes torts passés et sur ma conduite à venir. J'avais été impertinent et froid avec mes premiers bienfaiteurs; je m'étais accoutumé à considérer leur affection et leurs soins comme une dette qu'ils avaient contractée envers moi, et je ne pensais pas à m'acquitter envers eux. Je ne tenais plus à personne, personne ne s'intéressait à moi : qu'allais-je faire? qu'allais-je devenir? que ne devrais-je pas à l'âme bienfaisante qui serait touchée de ma misère, et qui daignerait l'adoucir? Par quelle reconnaissance, quel attachement, quel zèle ne payerais-je pas des bontés auxquelles je n'avais pas le droit de prétendre, et qui ne m'en seraient que plus chères? Je ne me disais pas tout cela si clairement ni si correctement; mais tel était le fond de mes idées.

Je n'étais séparé de mes compagnons de voyage que par un coussin de velours d'Utrecht et une planche d'un demi-pouce; mais la fortune, la naissance et peut-être la considération publique avaient mis entre nous un intervalle qu'il me serait impossible de franchir. Cette pensée n'était pas consolante : cependant je grillais de voir ceux qui étaient au-dessus de ma tête. Je me proposais de lire, dans leurs yeux, les qualités de leur cœur et d'implorer leur assistance, pour peu qu'ils fussent porteurs d'une de ces figures franches et ouvertes qui plaisent

au premier coup d'œil et qui inspirent la confiance. Je leur conterai mes aventures, disais-je en moi-même; elles les amuseront. Mes regrets sincères les toucheront; ma jeunesse, ma jolie petite mine leur plairont, et ils me secourront. Mais non, reprenais-je l'instant d'après. La misère d'un inconnu n'inspire qu'une compassion froide et passagère; ceux qui logent au-dessus de moi croiront faire assez en me donnant quelque monnaie d'un air dédaigneux qui m'humiliera; puis ils me tourneront le dos en me priant de vouloir bien continuer mon voyage à pied.

Pendant ce soliloque, la voiture s'arrêta pour la sixième ou septième fois, et je rentrai mes jambes, comme je n'avais pas manqué de le faire aux postes précédentes. La portière s'ouvre; on descend de voiture. On demande, en assez mauvais français, si on trouvera de quoi dîner. « Oui, milord, et comme un prince », répond je ne sais qui d'un ton mielleux et obligeant. Diable! fis-je, à part moi, je suis avec un milord, et un milord qui va dîner comme un prince! j'ai assez mal soupé hier, je n'ai pas déjeuné aujourd'hui, et je ne dînerais pas! cela serait dur. Mais pour dîner, il faut de l'argent; pour se procurer de l'argent, il faut travailler ou avoir travaillé, ou tenir des économies de ses parents le privilège de tout exiger des autres et de ne rien faire pour eux. Mais je ne connais ni mon père ni ma mère; je ne sais s'ils sont morts ou vivants, riches ou gueux; je n'ai jamais travaillé et je ne sais rien faire, et cependant il faut que je dîne et je m'en rapporte à mon estomac. Voyons donc s'il me sera impossible de profiter du superflu de la table du milord, comme j'ai profité du superflu de sa voiture.

Je lève avec ma tête le couvercle et le coussin; je regarde, et je vois tous les gens de l'auberge très sérieusement occupés autour de cinq ou six fourneaux et remuant des casseroles, d'où s'exhalait une odeur qui doublait mon appétit. Je descends, j'entre effrontément et je demande d'un ton de laquais, c'est-à-dire d'un ton très impudent et très haut, à quel numéro on a logé le milord. « Au numéro 3 », me répond M. le chef sans tourner seulement la tête, de peur que sa sauce ne tournât. Je prends une serviette qui se trouve sous ma main, je la place sur mon bras, à peu près comme mademoiselle Suzon la portait derrière M. Bridault, aux jours de gala; je monte l'escalier en deux sauts, j'ouvre la porte du numéro 3 et je me plante derrière milord, droit comme un pieu, et ferme comme un roc. Une petite fille, à peu près de mon âge, était assise vis-à-vis de lui; elle m'aperçoit et part d'un éclat de rire. Milord se retourne, me regarde gravement, achève une tranche de *roast-beef*, et me dit :

— Paitit gâçon, mounte-moi le plum-pudding et dis à madame le taverne d'apprêter a bowol of punch.

Je pars, je vole et j'exécute les ordres de milord. L'hôtesse me rit au nez à son tour, me charge d'un ragoût qui m'était inconnu, mais que je jugeai excellent; et, pendant que je remontais, elle disait à ses gens :

— Il faut avouer que ces Anglais ont des fantaisies bien bizarres. A-t-on jamais accoutré un jockey de cette manière?

Milord goûte le *plumpudding*, y revient, y retourne encore; et la petite miss, qui ne mangeait plus ne cessait de me regarder et riait de tout son cœur.

— Finissez, miss, lui disait milord sans

perdre un coup de dent. Vous rire comme un Française. Le rire excessif, il annonce le frivolité, une faible entendement, et c'est le marque sûr d'un cerveau vide et évaporé. Un penseur, un philosophe, un Anglais, ne jamais rire.

Et miss n'en riait que plus fort.

Je ne savais à quoi attribuer cet accès de gaieté; j'éprouvais un mouvement d'inquiétude et d'impatience, lorsqu'une glace me mit dans la confidence. C'étaient ma tête tondue, ma chienne de calotte, et mon accoutrement original qui faisaient rire à mes dépens, et dont je finis par rire moi-même. Milord, qui ne riait jamais et qui était avare de ses paroles, me fit signe de desservir; et, pendant que je descendais, il dit à sa fille :

— Cette madame le taverne n'avoir pas the common senser. Degrader ce paitit gâçon, en habillant lui comme un moine ! c'est ridiculous.

— Voilà votre punch, me dit l'hôtesse quand j'entrai dans la cuisine. Vous dînez, sans doute, mon petit ami ?

— Et copieusement, madame, lui répondis-je.

— Servez votre maître, reprit-elle, et je vous traiterai en ami.

Je ne me le fais pas dire deux fois : je mets le *bowl* devant milord et je vais m'asseoir à table d'hôte. Je bois et je mange comme quelqu'un qui ne sait pas s'il trouvera à souper; et pendant que l'hôtesse a les talons tournés, je saute dans la voiture et je rentre dans mon coffre. J'ignorais sur quelle route j'étais, dans quelle ville je me trouvais, si milord en partirait après avoir vidé son *bowl*, s'il y passerait la journée, le lendemain; mais j'avais dîné, j'étais bien aise d'éviter les explications. J'avais passé

une très mauvaise nuit, j'avais besoin de repos et je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, le soleil était allé éclairer les antipodes, ou nous avions fait un demi-tour sur nous-mêmes, selon que le lecteur sera cartésien ou tichobrahéien. La voiture allait grand train, malgré la loi de la gravitation, et je me sentais frais, gaillard et dispos. Je m'aperçus que nos idées dépendent en effet de notre digestion, et mon imagination du soir était couleur de rose, comparée à mon imagination du matin. Les frayeurs qui m'avaient offusqué le cerveau étaient évanouies; milord me paraissait un assez bon diable, à quelques singularités près, et je résolus de pousser l'aventure à sa fin.

On arrête à la porte d'une ville; le postillon appelle le portier, tempête, jure, fait claquer son fouet de manière à réveiller un sourd, et le portier n'arrivait pas.

— *Goddam*, dit enfin milord, cette portier d'Amiens, il me joue toujours cette tour.

— Diable! dis-je en moi-même me voici à Amiens, dont les habitants se laissent prendre avec des noix et doivent être faits comme des écureuils, à ce qu'assure M. Bridault : nous allons voir cela.

Le portier ouvre enfin.

— Voilà une guinée, mon hami, lui dit milord d'un ton tragi-comique; mais happrenez qu'on ne fait pas attendre un gentilhomme anglais.

Le portier se confond en excuses, en compliments; il ne prévoyait pas qu'il dût passer un Anglais; il ne se serait pas couché s'il eût attendu un Anglais, etc., etc., etc.; et pendant que ce bavard se remet au lit, nous arrivons à l'auberge. Je sors lestement par mon trou, j'ouvre la portière, je pré-

sente la main à milord qui me fixe à la lumière de plusieurs flambeaux et dit :

— Ah ! ah !

— Oh ! oh ! continua sa fille.

— Hi ! hi ! firent les gens de la maison.

Je ne me déconcerte point ; je prends le sac de nuit d'une main, un flambeau de l'autre et je marche en avant en criant :

— Place, place à milord ; le plus bel appartement à milord ; un excellent souper à milord, et qu'on serve à la minute ; milord n'est pas fait pour attendre comme un Français.

— Ah ! ah ! répétait milord en me suivant.

— Le drôle de petit corps ! reprenait sa fille en riant.

Et la valetaille de l'hôtel fermait la marche en riant plus haut qu'elle de ma tournure séraphique. Milord s'arrête au milieu des degrés, se tourne vers eux et leur dit gravement :

— Pourquoi vous mocquez ce paitit gâçon ? qu'importe qu'un habit il soit fait d'une façon ou d'un autre ? cette le homme qu'il faut voir, et non son couverture. L'entourage il n'est quelque chose que quand l'individu il n'est rien. Qu'on me cherche un fripier tailleur et qu'on se taise !

— Ah ! ah ! dis-je tout bas à mon tour, voilà qui s'annonce bien.

Nous entrons dans une chambre assez propre. Je demande à milord s'il veut se mettre à son aise, et, sans attendre sa réponse, je tire du sac de nuit son bonnet de coton blanc, son manteau de lit d'indienne piqué, ses pantoufles de maroquin vert et sa boîte à tabac. J'enlève sa perruque noire coupée, je le débarrasse de son habit marron, de sa veste écarlate galonnée en or, et je l'affuble de son accoutrement du soir ; je lui présente un fauteuil dans lequel il s'en-

fonce sans me dire autre chose que son ah! ah! qu'il répète à chaque tour que je fais dans la chambre en me regardant d'un air admiratif. Il me présente ses pieds, qu'il ne pouvait déchausser lui-même, parce que son ventre décrivait une demi-courbe qui commençait à la clavicule et qui se terminait sur ses genoux. Je relève délicatement deux ou trois pelotes de graisse qui retombaient agréablement sur sa boucle, et ses pieds passent de ses souliers dans ses pantoufles.

— C'est fort bien, me dit enfin milord. Apprenez-moi maintenant pourquoi je trouve vous pâtout et quel diable vous porte d'un endroit à un autre.

C'est où je l'attendais : je lui contai mon histoire, et je n'en oubliai pas une circonstance. Milord s'était expliqué sur le rire et les rieurs, et de temps en temps, il se mordait les lèvres pour ne rien perdre de son grand sérieux ; mais ses efforts furent vains et la nature l'emporta sur la morgue. Les muscles de son visage commencèrent à jouer, son ventre sautait de son menton sur ses cuisses et de ses cuisses à son menton ; ses deux mains, appuyées sur les bras de son fauteuil, soutenaient à peine son corps qu'agitaient des mouvements convulsifs ; une toux violente le saisit, il devint violet en un instant ; et sa fille, en riant de plus belle, se hâta de lui ôter sa cravate, pendant que je lui frappais sur le dos.

Le ventre de milord reprenait son assiette ordinaire, les muscles de son visage reprenaient leur immobilité et son sang commençait à circuler librement, lorsqu'un homme entra portant un gros paquet dans lequel étaient des habits de toutes les tailles et de toutes les façons.

— Habillez ce paitit gâçon, monsieur le maître, lui dit milord.

Et il se tourna vers la cheminée, alluma sa pipe et ne se mêla plus de ce qui se passait derrière lui.

Je visite exactement tout ce que renfermait la serpillière et je m'arrête modestement à une veste bleu-de-ciel, galonnée en argent sur toutes les tailles, un petit gilet couleur de rose et une culotte de casimir serin; je trouve dans le fond du paquet une demi-douzaine de mouchoirs de percale et je les destine à remplacer ma calotte et à me tenir lieu de cravate. Je passe dans une chambre voisine, et je rentre cinq minutes après équipé de manière à faire honneur à la générosité du milord.

— Ah ! qu'il est bien, mon papa, s'écrie la petite miss; voyez donc quelle jolie figure !

Milord sonne sans me regarder, et l'hôtesse entre.

— Madame, lui dit-il, payez M. le maître et faites mounter tous vos gens.

A l'instant l'appartement s'emplit de marmitons, de garçons servants, de garçons d'écurie et de ces filles qui prient les voyageurs de ne pas les oublier, parce qu'elles leur ont couvert un lit et découvert autre chose.

— Apprenez, leur dit milord, que ce paitit gâçon il est à moi, et qu'on ne mocque pas quelqu'un qui appartient à un gentilhomme anglais.

Je sautai de joie, milord s'en aperçut du coin de l'œil, n'en parut pas fâché et fit un signe de la main, d'après lequel chacun se retira sans rire et sans souffler le mot.

Je commençai aussitôt à remplir mes fonctions. Je mis le couvert, je montai le souper et je servis milord avec intelligence

et exactitude. Il ne faisait que tordre et avaler et son assiette disparaissait en un clin d'œil. Il aimait à boire, et son verre n'était pas plus tôt vide que je l'avais rempli. Il avait demandé du *punch* à dîner; de mon autorité privée je lui en montai un *bowl* au dessert, et je l'accompagnai d'une gazette anglaise que j'avais trouvée sur le comptoir de l'hôtesse. Ce dernier trait l'enchanta, et il me marqua sa satisfaction par un signe de tête. Je descendis à la cuisine, où on me servit à mon tour, avec des marques de considération qui me flattèrent infiniment; et lorsque je me sentis en état d'attendre le déjeuner, on me conduisit à un bon lit, dans lequel je m'étendis avec délices en bénissant ma destinée.

VI

J'ARRIVE A PARIS

On ne passe pas d'un état désespéré à une condition supportable sans éprouver des sensations inconnues, séduisantes, chimériques peut-être, mais auxquelles l'imagination se livre avec complaisance, et qu'elle embellit des traits de la vérité. Le bonheur n'est plus un être de raison; on le voit, on le touche, on s'en pénètre; et si l'on se rappelle la crise qui a précédé ces moments d'ivresse, c'est pour sentir plus parfaitement sa félicité présente. Un amant désespéré de l'infidélité d'une maîtresse adorée, et qui tient la preuve certaine de sa constance; l'ambitieux aux joues cavées, au teint hâve, qui reçoit un brevet qu'on disait envoyé à quelqu'un qui le méritait mieux que lui; un avare qui croit son tré-

sor perdu avec sa maison que dévore un incendie, et qui s'échappe à travers les flammes, sa cassette sous le bras; le marin qui surmonte la violence des vagues qui viennent d'engloutir son vaisseau, et qui brave, du rivage, leur impuissance et leur fureur; l'innocent justifié au pied de l'échafaud: ceux-là auront une idée nette et précise de ce qui se passait en moi. Ma chambre, mon lit, mes habits, milord, sa fille, leur voiture, le présent, l'avenir, tout se peignait en beau dans mon œil satisfait : un monde nouveau venait d'éclore pour moi. Je me laissais aller au charme qui m'entraînait; je me sentais bercé par la main du plaisir. Cependant je ne dormis point; je ne pensais point à dormir; je faisais mieux, je jouissais, et cette nuit fut la plus douce que j'aie passée de ma vie.

Cinq heures venaient de sonner et le plus profond silence régnait encore dans l'hôtel. Milord n'est pas fait pour attendre, me dis-je aussitôt; milord n'attendra pas. Je me lève, je prends mes habits, pièce à pièce, je les regarde, je les étends sur mon lit, sur des chaises; je les regarde encore, je les touche, je leur souris, je leur parle. Quelle richesse! quelle élégance! disais-je en m'habillant, et tout cela est à moi! je me considérais dans une glace et je remarquais avec satisfaction que ma figure ne faisait point de tort à mon ajustement. Miss a raison, m'écriai-je en finissant ma toilette, je suis vraiment joli garçon.

Je descendis à la porte de milord, j'écoutai et je n'entendis rien. Restons ici, me dis-je alors, soyons immobile, et que milord, en ouvrant les yeux, jouisse de ses bienfaits et de ma reconnaissance. Un moment après, j'entends tousser, on crache, on se mou-

che, on sonne, et la porte s'ouvre aussitôt.

— Je suis contente, me dit milord. Demandez les chevaux et faites mounter le thé.

Tout dormait encore dans l'hôtel. Je vais, je viens, j'appelle, et, pendant que les gens de la maison bâillent en se frottant les yeux, j'allume un grand feu, je le charge d'un trépied et d'une casserole pleine d'eau, et je cours à la poste. Une voiture attendait; les chevaux allaient être mis.

— C'est pour milord, criai-je de cinquante pas, vite des chevaux à milord.

Et, au nom de milord, le postillon part au grand trot, me suit et laisse là ses voyageurs qui ne concevaient pas qu'on préférât un Anglais à des gens comme il faut, et qui payent leur guide à dix sous par poste. Je rentre dans la cuisine, je presse la fille, le thé est prêt, je le place devant milord; et j'ai soin de m'essuyer le visage, pour qu'il n'ignorât pas que j'avais couru. Miss paraît, me sourit d'un air plein de grâces; on prend le thé, on demande la carte, on paye et on descend.

Je n'avais guère que onze ans. Il n'y avait pas d'apparence que je pusse conduire un cheval et supporter la fatigue de la course; d'ailleurs je n'avais ni la culotte de peau de daim, ni le tapabord de velours noir, ni surtout les bottes à l'anglaise, et le jockey de milord ne pouvait monter à cheval sans le costume le plus exact; ainsi il fut décidé que j'irais d'Amiens à Paris dans l'intérieur de la voiture.

Milord occupait le fond de la berline, ses jambes étendues sur le coussin de devant; miss était à côté de lui et j'étais vis-à-vis d'elle. Nos yeux se rencontraient presque sans interruption. Les siens étaient beaux,

j'avais du plaisir à les voir; ses genoux touchaient les miens et j'y trouvais encore du plaisir; elle m'adressait quelques mots et sa voix flattait mon oreille; elle me parlait avec bonté et cela m'allait au cœur.

Milord voulait faire une Anglaise de sa fille, c'est-à-dire qu'il essayait de la persuader que le peuple anglais est le premier peuple de l'univers et que les autres ne sont que des barbares, tout au plus dignes de l'admirer et de le servir. Milord était silencieux par système et par habitude; mais il ne tarissait pas quand il trouvait l'occasion de médire de la France, et même de la calomnier. Il commença la conversation par une sortie violente contre les Français; et, pour que je ne perdisse rien de son immense érudition, il eut la complaisance de nous déchirer dans notre propre langue. Il parlait français comme un maître ès arts parle grec; sa fille, qui le parlait très bien, riait de ses balourdises, et le reprenait quelquefois. Milord s'ennuya d'être repris, se fâcha, prétendit avoir parlé et prononcé à merveille; miss prétendit le contraire, tira un livre de sa poche, chercha le mot qui était l'objet de la contestation, le trouva et me dit de juger. Je sentis pour la première fois qu'il peut être utile de savoir lire. Je rougis, je ne répondis rien; et je crus voir, dans un regard de miss, le regret qu'elle avait de m'avoir humilié.

Nous arrivâmes à Chantilly. Tout était plein dans l'auberge où nous descendîmes. Il ne fut pas possible de donner une chambre à milord, mais on lui dit qu'on allait servir un monsieur qui était seul, qui paraissait très honnête et qui serait sans doute flatté de dîner avec lui.

— Jé lé crois bien, parbleu! reprit milord. Paitit gâçon, faites mon compliment à cé monsieur, et dites à lui que milord Tillmouth et miss Juliette, sa fille, ils se proposent de dîner avec lui.

Le monsieur m'écouta d'un air très affable, n'eut pas l'air de s'apercevoir que le compliment pouvait être plus poli et me répondit qu'il serait enchanté de pouvoir faire quelque chose qui fût agréable à milord.

— Jé lé crois bien, parbleu! répéta mon Anglais lorsque je lui rapportai la réponse du monsieur.

Et il entra dans sa chambre.

Le Français s'avança quelques pas au-devant de lui, le salua respectueusement, présenta la main à sa fille et lui offrit un siège. Milord répondit à tout cela :

— Cette fort bien, ne vous dérange pas.

Miss ajouta :

— Nous sommes très flattés, monsieur, que le hasard nous procure le plaisir de vous connaître.

— C'est assez, c'est assez, interrompit milord. Dînons, car j'ai une grande appétite, et jé suis pressé de partir.

Miss rougit; le monsieur sourit; on servit et on se mit à table.

Ce monsieur était un homme de trente-cinq ans, qui avait cette noble aisance, cette politesse franche et gaie qui plaisent au premier abord. Aussi je m'aperçus qu'il plaisait à miss autant qu'il paraissait lui-même charmé de ses grâces enfantines et de la justesse de son esprit. Pour milord, plus le monsieur était aimable et plus il fronçait le sourcil.

La conversation s'engagea à la fin. Milord écrivait régulièrement tous les soirs

ce qu'il avait fait et dit dans la journée. Je trouvai, quelques années après, ce dialogue dans ses papiers, et le voici tel que je l'ai traduit :

— Milord paraît avoir de l'humeur?

— Cela se peut.

— Aurais - je le malheur d'en être la cause ?

— Non, pas individuellement.

— Auriez-vous la faiblesse de la plupart de vos compatriotes?...

— Mes compatriotes n'ont pas de faiblesse.

— Mais leur aversion pour tout ce qui est français...

— Est fondée sur l'expérience et la raison.

— Vous la partagez donc?

— Ne me pressez pas, je suis franc.

— Il est triste que des hommes faits pour s'estimer et se chérir soient éternellement dupes d'une prévention...

— Prévention, dites-vous! Récapitulons les ridicules, les défauts, les vices des Français, de leur gouvernement et de leur culte, et vous verrez...

— Qu'ainsi qu'en Angleterre, tout y est mêlé de bien et de mal.

— Vous osez comparer l'Angleterre!...

— Ne vous échauffez pas, milord. Voyons votre récapitulation.

— Le sol de la France est fertile et délicieux; mais qu'on y est loin encore du degré de perfection où les Anglais ont porté l'agriculture. Le laboureur, condamné aux corvées, écrasé par la taille, la gabelle et autres exactions qu'on appelle des impôts, déserte vos campagnes, ou tombe dans le découragement et le désespoir. Il voit périr d'inanition des enfants à qui il ne peutdonner que du sel pour toute nourriture. On

lui arrache jusqu'à son grabat pour satisfaire à la rapacité des préposés du prince: et si, dans les moments d'une fureur légitime, il ose venger sa déplorable famille, c'est pour lui seul qu'il existe des lois, c'est sur lui seul qu'elles sont exécutées; elles n'atteignent jamais la puissance ni la fortune. En Angleterre, on ne connaît pas de corvées; on ignore ces impôts avilissants qui ne pèsent que sur une classe de citoyens. Le voyageur paye les réparations des chemins; le noble contribue, comme le roturier, aux besoins de l'Etat; la loi est égale pour tous, veille au bien-être de tous et frappe également sur tous, sans acception de personnes, de rang ni de richesse. Le roi est son premier sujet : tout-puissant pour faire le bien, il ne peut attenter à la constitution, sans compromettre sa couronne et sa tête. Les deux Chambres sont les conservatrices des libertés du peuple; et de l'équilibre de ces pouvoirs, réunis mais distincts, résultent la sûreté et la durée de l'empire. En France, le prince est absolu, sa volonté fait la loi et ce sont ses agents qui l'exécutent. Le peuple rampe devant le dernier courtisan, qui, après avoir brigué à force de soumission et de bassesses, un regard protecteur du maître, va se venger sur ses vassaux des opprobres dont il s'est abreuvé à la Cour. Nous vivons tous dans nos terres, et le peuple nous pardonne une aisance qui n'est jamais oppressive, qui vivifie le commerce, qui anime l'industrie et répand partout l'abondance.

— Ce que vous venez de dire, milord, est très vrai à certains égards. Il est en France des abus cruels, que tôt ou tard on réformera sans doute, *mais avec réflexion et sagesse, sans précipitation et sans emportement.*

Alors, milord, vous aurez des reproches de moins à nous faire, et du loisir de plus pour vous apercevoir que le temps altère tout, change tout, que le peuple anglais vend aujourd'hui ses suffrages; que celui qui a payé son élection d'une partie de sa fortune se vend à son tour à un ministre ambitieux qui gouverne un monarque imbécile et qui déchire feuille à feuille la charte de vos privilèges.

Milord se mordit les lèvres, et continua ainsi :

— La religion influe plus qu'on ne pense sur le gouvernement. Un culte qui ne parle que de crimes et d'expiations, qui n'inspire que des terreurs, qui rétrécit l'entendement humain par des pratiques superstitieuses, ôte enfin à l'homme cette énergie qui le pénètre du sentiment de sa dignité, et qui le rend capable de grandes choses. Partout les catholiques romains sont esclaves, et ils doivent l'être; vous êtes catholiques et vous parlez de réformes! Abjurez d'abord cet assemblage étonnant d'absurdités et de contradictions. Cessez de reconnaître un Dieu des miséricordes et un Dieu des vengeances; d'être cruels et tolérants, selon que vos prêtres ont intérêt d'épargner le sang ou de le répandre. Songez que votre religion a dévasté tour à tour les quatre parties du monde. Les croisades, la destruction de l'espèce humaine en Amérique, la proscription des Maures, le massacre des Vaudois, la journée de la Saint-Barthélemy, les dragonnades des Cévennes, les bûchers de l'Inquisition; des Etats troublés, ravagés par des papes; des couronnes données, ôtées et rendues par eux; la chaire de Saint-Pierre elle-même déshonorée par l'inceste, le viol, la perfidie, l'avarice et le meurtre :

tels sont les abominables effets du catholicisme. Et vous êtes catholiques, et vous parlez de réformes !

— Milord, reprit en souriant le monsieur, le temps des orages est passé. La foudre n'est plus à craindre, quand le ciel est devenu serein. Ces excès de nos pères étaient les fruits de l'ignorance. Le fanatisme, le zèle aveugle ont disparu avec elle. La religion n'est plus que ce qu'elle doit être; un hochet pour le peuple, et rien pour l'homme éclairé. Mais dites-moi, à votre tour, milord, pourquoi, dans certain pays, on s'occupe encore d'affaires de religion? Pourquoi en Angleterre, par exemple, il est des sectes qui sont à peine tolérées? Pourquoi, le catholicisme y redoute-t-il sans cesse la malveillance, la haine publique et les injustices du gouvernement? Quoi! un peuple de philosophes est encore persécuteur! Que lui importe qu'on prie Dieu en latin ou en anglais, ou qu'on ne le prie pas du tout? Dès longtemps on ne devrait plus dire : Un tel est chrétien, juif ou mahométan. On devrait dire simplement : Un tel est honnête homme, ou un tel est un fripon, surtout en Angleterre, où la raison a fait des progrès étonnants.

Milord allait remercier obligeamment le monsieur, lorsqu'il ajouta :

— Oui, des progrès étonnants, qui ne vous empêchent pas d'être exagérés et injustes envers les Français, qui cependant ne diffèrent de vous que par des usages sensés ou ridicules, mais à peu près indifférents; le cœur humain est le même partout.

— Je ne suis pas du tout de cet avis, répliqua milord, et je suis très loin d'être satisfait des moyens faibles et captieux que

vous venez de m'opposer. Ils me confirment dans mon opinion. Passons maintenant à des objets moins sérieux, mais bien dignes de l'attention d'un observateur : examinons le caractère national.

— Ceci me touchera de plus près, et j'oserai répondre à milord.

— Osez, osez.

— Vous le permettez?

— Sans doute.

— Allons, milord, que pensez-vous du caractère national?

— Le Français est vain, léger, inconstant.

— L'Anglais est orgueilleux, pesant, et ne tient à ses habitudes que parce que son imagination indolente n'a pas la force de désirer et de jouir.

— Si le Français a quelques moments de jouissance, ils passent aussi rapidement que la sensation qui les a fait naître.

— Un moment de jouissance fait oublier des années de peines. Que je plains ceux à qui la nature a refusé le moyen de s'étourdir sur leurs maux!

— Le Français, inconsidéré, sacrifie tout aux convenances, jusqu'à la morale.

— L'Anglais, réfléchi, ne choisit le vice que par haine de la vertu.

— Le Français est esclave de la mode.

— Et l'Anglais de la prévention.

— Le Français répond en chantant, quand on lui parle raison.

— L'Anglais croit répondre, parle toujours et ne prouve rien.

— Le Français passe sa vie aux pieds de ses maîtresses.

— Ne doit-on rien à qui nous rend heureux.

— Mais ses maîtresses le trompent.

— Les Anglais ne le sont-ils jamais?

— L'Anglais trahi se brûle la cervelle.

— Le Français se console.

— Vos seigneurs, vos financiers, tout ce qui veut singer l'opulence et la grandeur entretient des filles et se ruine pour elles.

— Les lords et les marchands de Londres nourrissent des chevaux et des coqs, et se ruinent en paris. Je crois, toutes réflexions faites, qu'il vaut mieux se ruiner à la française : il reste au moins quelques souvenirs.

— Le Français se fait un jeu de dégrader les femmes qui l'avilissent à leur tour.

— Il y a partout des séducteurs et des femmes sans principes.

— L'adultère est plus fréquent en France qu'en Angleterre.

— Cela n'est pas prouvé, et ce n'est pas la peine de disputer sur le plus ou sur le moins.

— La dissipation dans laquelle vous élevez vos femmes les conduit à l'oubli de leurs devoirs.

— L'abandon auquel vous livrez les vôtres, la supériorité que vous affectez sur elles, leur rendent le devoir insupportable.

— Oui, nous sommes toujours maîtres de nous...

— Nous ne sommes pas si dupes.

— Et cependant les Anglaises sont, après les Asiatiques, les plus belles femmes de l'univers.

— Mais elles sont mélancoliques, sans usage du monde; elles ignorent cette gaieté décente qui fait le charme de la société. Les Françaises, avec des traits moins réguliers, sont plus jolies, plaisent davantage, et l'art de plaire est préférable à la beauté. Soyez de bonne foi, milord; que concluez-vous de tout ceci?

— Ma foi, pas grand'chose, je l'avoue; mais vous conviendrez au moins que nos soldats sont les plus braves de l'Europe, et nos généraux les meilleurs tacticiens.

— Cela se peut, milord. Cependant vous avez été subjugués par tous les peuples qui ont voulu vous conquérir. Les Romains, les Danois, les Saxons, les Normands vous ont successivement mis sous le joug. La France a été envahie et n'a jamais passé sous une domination étrangère.

Ici, un *goddam* vint mourir sur les lèvres de milord, qui continua ainsi :

— Vous ne nierez pas, je l'espère, que les Anglais ne l'emportent infiniment sur leurs voisins dans les arts utiles, dans les sciences abstraites et dans la haute littérature. Qui travaille l'acier comme nous ?

— Personne.

— Qui construit un vaisseau comme nous?

— Personne.

— Qui entend la manœuvre comme nous?

— Personne.

— Qui a égalé le divin Newton?

— Personne.

— Qui a fait des tragédies comme Shakespeare?

— Racine, qui réunit à plus de connaissance du cœur humain la sagesse du plan, la régularité de l'action et la richesse de la poésie.

— Racine était nourri de la lecture des anciens, et il s'est approprié leurs beautés. Shakespeare, né dans la lie du peuple, n'eut point de modèles, et son génie lui appartient tout entier.

— Mais Shakespeare est incohérent, inégal, souvent trivial et bas et l'un compense l'autre.

— Quelqu'un a-t-il fait la comédie comme Driden ?

— Molière est infiniment au-dessus de lui, et Regnard lui est quelquefois préférable.

— Avez-vous quelque chose à comparer au *Spectateur* ?

— Lisez les *Lettres juives*.

— Avez-vous un Fielding?

— Nous avons un Le Sage.

— Il n'a pas créé de caractères.

— Il a peint le monde et les hommes tels qu'ils sont.

— Qui opposeriez-vous à Junius? Quel publiciste osa parler aux rois avec cette noble hardiesse, dans un style qui n'appartient qu'à lui ?

— Ouvrez le *Contrat social*, et dites-moi quel est le plus profond, le plus concis, le plus véritablement éloquent de Junius ou de Jean-Jacques?

— Mais Jean-Jacques s'est borné à des données générales, et Junius a voulu réformer les abus de son pays.

— L'ouvrage passe avec les circonstances qui l'ont fait naître : les principes sont éternels. Laissez de côté la prévention nationale, et dites-moi, milord, où sont vos Fénelon, vos La Bruyère, vos La Fontaine? Où est votre *Encyclopédie?* Où est votre Buffon, qui déroba les secrets de la nature en fouillant jusque dans ses entrailles? Où est votre Voltaire, dont le vaste génie embrasse tout, et qui n'eut des ennemis que parce qu'il fut supérieur dans presque tous les genres? Où est votre Desault, qui guérit à Paris des maladies qu'on croit encore incurables à Londres? Avez-vous inventé l'art de fabriquer le papier, et de faire des horloges à roues? Avez-vous trouvé l'imprimerie, la boussole, l'électricité, l'inoculation? Vous avez profité, dans les derniers temps, des découvertes des Italiens, des

Allemands, des Chinois et des Turcs. Venise, Gênes, Bologne, Sienne, Pise, Florence et Padoue étaient déjà fameuses, que vos maisons étaient encore couvertes en chaume. On brûlait de la bougie à Milan, que vous vous éclairiez encore avec des morceaux de bois sec allumés. Vous ne mangiez de la viande que trois fois la semaine, on ne trouvait de vin que chez les apothicaires, et vos chemises étaient de serge. Votre sol aride et inculte était couvert de forêts, et vous ne saviez pas vous garantir du froid à l'aide de ces cheminées qui ornent aujourd'hui les maisons les moins recherchées. Vos familles s'assemblaient au milieu d'une salle enfumée, et s'asseyaient, sur des escabelles de bois, autour d'un foyer rond, dont la fumée s'évaporait à travers le plafond; enfin vous étiez encore des barbares, que le luxe, enfant des beaux-arts, était déjà introduit dans une partie de l'Italie. Votre atmosphère humide et froide vous refuse cette imagination créatrice qui donne l'immortalité. Vous êtes nés avec l'esprit de calcul et la patience qui perfectionnent : perfectionnez, mais rendez justice à vos maîtres.

Il ne vous reste plus, continua le monsieur, qu'à vanter votre ville de Londres, la seule dont vous puissiez parler. Je conviens que ses rues sont larges, bien pavées; que l'air y circule librement; que les trottoirs garantissent l'humble piéton de la rapidité des voitures; que la basilique de Saint-Paul est la première après Saint-Pierre de Rome et Sainte-Sophie de Constantinople; que la Tamise est la reine du monde; que les quatre parties de l'univers viennent déposer leurs tributs jusque sous des ponts dont la hardiesse est digne de la majesté du fleuve qui les porte; mais n'oubliez pas, milord,

que nous avons un Louvre, des Tuileries, des Champs-Elysées, cinq cents hôtels magnifiques, des bibliothèques, un jardin botanique, des peintres, des sculpteurs, et que vous n'avez rien de tout cela. Souvenez-vous qu'il n'est pas délicat de voyager dans un pays uniquement pour le dénigrer; que les Anglais ne méritent pas notre admiration exclusive; que les Français peuvent être comptés pour quelque chose; enfin, que le sage trouve partout des objets dignes de son attention, comme il trouve partout des choses qui le blessent, parce que les hommes de tous les lieux et de tous les temps ont des qualités et des travers, des vertus et des vices.

A ces mots, le monsieur se leva, salua milord et sortit.

— Goddam, goddam, goddam, répéta milord pendant un quart d'heure... Paitite drôle, me dit-il enfin, demande la carte et partons.

— Vous ne devez rien, milord, lui dit un garçon qui entrait pour desservir. Le marquis de Condorcet a payé votre dîner.

— Goddam, dit milord en se levant et frappant du pied, un inconnu, un étranger, un Français paye le dîner de milord Tilmouth!... Voilà dix guinées poû lé gâcon, et si cet impertinente marquis de Condorcet il repasse jamais ici, dites-lui bien que j'ai donné, en pourboire, quatre fois la valeur du dîner.

Nous partîmes enfin, et il ne cessa de gronder entre ses dents jusqu'à l'hôtel des Milords, passage des Petits-Pères, où nous arrivâmes à la nuit.

VII

UNE JOURNÉE DE PARIS

Le lendemain matin, milord me donna ses ordres pour toute l'année. Je devais me lever tous les jours à sept heures, entrer chez lui à huit, donner le coup d'époussette à son justaucorps, la couche d'huile chimique à ses escarpins, lui monter à déjeuner, le chausser, lui passer sa cravate, serrer la boucle de sa perruque, le mettre dans son remise, et m'aller promener jusqu'à quatre heures, que je rentrerais à l'hôtel pour lui servir à dîner, ou pour dîner moi-même, s'il lui plaisait de manger ailleurs. J'étais maître de mon temps et de mes actions jusqu'à dix heures du soir, que j'apprêterais ses pantoufles, son bonnet de coton; que je chargerais sa pipe, et que je mettrais les papiers anglais sur sa table de nuit; après quoi je l'attendrais en dormant sur son ottomane, ou en bayant aux corneilles, selon que je me sentirais disposé à veiller ou à dormir. Cette manière de répartir le temps me parut aussi agréable que celle du frère Joseph était excédante et ridicule, et je répondis à milord qu'il pouvait compter sur mon exactitude.

Il n'est pas de maître qui ne veuille savoir au moins le nom de son domestique, et on me demanda le mien. Je m'étais toujours appelé Jean, en commémoration du père Jean-François. Ce nom ne plut pas à milord : il y a des Jean partout, des Jean à la douzaine, des Jean de toutes les façons; Jean Sucre, Jean Farine, Jean avant le mariage pour peu qu'on épouse une brune éveillée; Jean après pour peu qu'elle ne

s'endorme pas; Jean que sa femme envoie à Charenton; Jean que sa femme fait fermier général; Jean que l'ami de la maison caresse; Jean qu'il rosse; Jean qui pleure d'être Jean; Jean qui s'en moque et qui fait bien, etc. Milord jugea à propos de me débaptiser, et miss Juliette prononça qu'à l'avenir je me nommerais Happy. Ce nom me parut un peu extraordinaire, et n'est pourtant que le Félix des Latins, à ce que j'ai su depuis.

Après ces arrangements préliminaires, milord se mit à son secrétaire pour instruire les lords d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande de son heureuse arrivée dans la capitale de l'empire français, et miss passa dans son cabinet de toilette, où je la suivis sur la pointe du pied. Elle s'assit devant son miroir, et se regarda avec complaisance, en chiffonnant un ruban dans ses cheveux : elle était femme, jeune et jolie. J'étais appuyé sur le dos de sa chaise; je la regardais aussi, et son œil noir, sa peau satinée, son bras arrondi, sa main blanchette, fixaient alternativement mon attention. Je n'étais pas entré pour cela, mais j'oubliai ce qui m'amenait dans ce cabinet; je regardais toujours et je ne bougeais pas. Miss me trouva enfin dans un coin de sa glace : elle me regarda à son tour. Je baissai les yeux, je rougis, sans savoir pourquoi. Je quittai le dos de la chaise; mais mon œil se reporta involontairement sur la glace ; miss me souriait. Je repris insensiblement ma première position, et je crois que je lui souris aussi. Elle se retourna enfin, et me demanda ce que je voulais.

— J'ai reçu les ordres de milord, lui répondis-je, je viens prendre les vôtres.

— Je n'ai point d'ordres à vous donner, me

dit-elle; mais il me semble que mon papa a distribué votre journée de manière à vous laisser plus de temps qu'il n'en faut pour s'ennuyer ou pour faire pis. A quoi passerez-vous vos loisirs?

— Si miss ne veut point me donner d'ordres, ajoutai-je, me refusera-t-elle des avis?

Elle se leva, prit un livre, me le mit dans les mains, me les serra, et me dit:

— Je sais lire, Happy.

Milord m'appela, me donna quelques billets à porter dans différents quartiers de Paris, monta en voiture avec sa fille, et ordonna de toucher chez l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique.

Je tournais dans mes mains les billets de milord, et je me disais: J'aurai le désagrément de me faire lire ces adresses: Ceux à qui je m'adresserai me prendront pour un sot, et il faut que j'en passe par là. J'ouvrais le livre de miss et je disais: Elle l'a lu; il me semble que j'aurais du plaisir à le lire à mon tour: il faut apprendre à lire

Je descendis à la cuisine, j'examinai tous les visages; je n'en trouvai aucun qui eût un air scientifique. C'étaient des marmitons crasseux et gras, des garçons brusques, étourdis, qui passaient leur vie à ouvrir et fermer des portes, à monter et descendre des plats. Le maître de l'hôtel était savant sans doute; mais ses grandes occupations ne lui permettraient pas d'être mon instituteur, et son air important m'ôtait l'envie de le lui proposer.

Un tonneau était planté dans la rue, contre une borne. Dans ce tonneau était assise une petite brune de seize à dix-sept ans. Ses cheveux étaient arrêtés par un bavolet qui retombait sur une oreille, son juste était

percé au coude, et cependant elle était jolie. La santé brillait sur son visage, la gaieté dans ses yeux, et elle chantait, un œil sur un livret accroché devant elle, et l'autre sur une semelle de drap vert qu'elle attachait à un bas de fil gris. Pourquoi une femme inspire-t-elle toujours plus de confiance qu'un homme ? pourquoi aime-t-on mieux lui devoir quelque chose ? pourquoi une vieille femme n'est-elle que respectable ? pourquoi s'éloigne-t-on d'une femme pour qui on ne sent que du respect ? pourquoi trouve-t-on ridicule les vieilles qu'on ne respecte pas ? etc., etc. Voilà des questions qu'on peut se faire à onze ans, et qui sont bientôt résolues à seize. Quoi qu'il en soit, j'abordai la petite ravaudeuse, mon chapeau à la main, je la saluai d'un air timide, et je lui dis que j'avais bonne envie d'apprendre. Elle me prit par la main en continuant sa chanson, me fit asseoir à côté d'elle, finit son couplet, ouvrit mon livre sur le bord de son tonneau, tira une grosse aiguille de son étui, et me donna une première leçon, après laquelle je partis pour la rue du Bac, où elle m'avait dit que s'adressait une des missives de milord.

A peine eus-je fait quatre pas, que je perdis beaucoup de l'admiration que j'avais conçue, sur parole, pour la ville de Paris. Les hommes étaient faits comme à Calais, les femmes mises à peu près de même ; les maisons étaient de pierre, les rues étroites et malpropres. Un coup de coude me faisait faire un demi-tour à droite ; un second me remettait où le premier m'avait pris. Le perruquier me blanchissait une manche ; le charbonnier me noircissait l'autre ; le porteur d'eau jetait dans mes souliers l'excédent de ses seaux ; le petit maître, qui cou-

rait ventre à terre dans son wisky, m'obligeait à me coller contre le mur et me couvrait de boue en passant; des femmes barbouillées de rouge comme des roues de carrosse, décolletées jusqu'à la ceinture, et troussées jusqu'au genou, me prenaient par le menton et me disaient des choses auxquelles je n'entendais rien. Je saluais tout le monde, ainsi que cela se pratique à Calais, et personne ne prenait garde à moi. On allait, on venait, on trottait, on courait, on se heurtait, on se rangeait et on se cassait la tête sur le front de celui qui s'était rangé en même temps; on se passait la main sur le visage, on se demandait excuse, et on se remettait à courir. Je ne concevais pas comment toute la France se trouvait à Paris; quelles affaires pressantes faisaient courir tout le monde à la fois; mais je jugeai que la première chose à apprendre, en arrivant dans cette ville, c'est l'art d'éviter les coureurs tant à pied qu'à cheval. Je n'avançais plus qu'avec précaution, par ménagement pour mon individu, par égard pour la veste galonnée de milord, et je disais tout bas : Oh! la sotte ville! oh! les sottes gens!

J'entrai dans le Palais-Royal, qu'il était permis à la canaille de tous les genres de traverser jusqu'à dix heures du matin. Je fus étourdi de la somptuosité du palais, de la fraîcheur du jardin, de la tournure, de l'élégance, des grâces des femmes qui commençaient à s'y rendre, de l'air agréable et facile des hommes qui les abordaient, et je me dis : « Paris n'est pas tout entier dans les rues, et je pourrais bien m'être trompé.» Je sors par la place du Château-d'Eau, j'enfile la rue de l'Echelle, et, sans m'en douter, je me trouve dans les Tuileries. A l'aspect du Louvre, d'un jardin immense, des

statues de marbre qui le décorent, je me sentis pénétré d'un sentiment de respect, et je convins que Paris vaut bien Calais. Je sortis par la grille du côté de l'eau, et je vis un des trottoirs du Pont-Royal chargé d'une foule de curieux qui paraissaient observer quelque phénomène hydraulique. Je m'approchai : c'était un chien noyé qui suivait le fil de l'eau, et qu'on attendait au passage. Je leur ris au nez. Un petit monsieur en habit de camelot et en perruque à bourse, un parasol sous le bras et un chien-lion sous l'autre, me dit que je n'étais qu'un provincial et un impertinent. Je lui répondis qu'il n'était qu'un Parisien et un sot, et j'entrai dans la rue du Bac. Un Auvergnat, lourd comme un cheval et vigoureux à l'avenant, gobait des mouches à la porte d'un hôtel en attendant le moment de porter une lettre ou une malle. Je lui demandai le numéro de la maison où j'avais affaire; il me l'indiqua; je remis mon paquet au suisse (car vous saurez que pour être digne de garder une porte à Paris, il faut être membre du souverain des treize cantons), et je le priai de me dire de quel côté je tournerais pour remettre à leur adresse trois autres paquets de la même importance. Il m'envoya à la Chaussée-d'Antin. Je repassai le Pont-Royal, d'où une vingtaine de femmes regardaient un jeune homme qui nageait sur le dos avec une grâce toute particulière, et je demandai mon chemin.

Après avoir marché un grand quart d'heure, je jugeai convenable de reprendre haleine. Je m'amusai à regarder les boutiques qui garnissent le rez-de-chaussée des rues de Paris. Quelques-unes m'étonnèrent par leur variété et leur richesse, et je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Ah! mon Dieu les belles boutiques!

— Qu'appelez-vous boutiques? me dit un marchand qui était sur sa porte; apprenez, mon ami, qu'il n'y a plus à Paris ni boutiques ni métiers. On a un *état*, et on tient un *magasin*.

En effet, je passai devant des *magasins* de parfumerie qui avaient quatre pieds en carré, et qui renfermaient trois ou quatre savonnettes, une livre ou deux de pommade, cinq à six paires de gants piqués. Je laissai derrière moi des *magasins* de modes, où quelques bonnets, à peu près passés, étaient accrochés aux vitraux pour la forme, et où on avait *emmagasiné* quelques filles, telles quelles, qui passaient, par *état*, du *magasin* dans l'arrière-boutique. Je vis des *magasins* de cordonnerie, et je m'aperçus que l'*état* du propriétaire était de raccommoder des savates; des *magasins* de librairie, contenant cinquante ou soixante bouquins, où on faisait son *état* de compléter des ouvrages dépareillés; enfin, je m'arrêtai devant un véritable *magasin*, où je crus voir les perles d'Orient, les diamants de Golconde et les mines du Potose. Tout y était éblouissant et recherché. Le nom du *magasinier*, en lettre d'un demi-pied, et formées de brillants de la grosseur du pouce, était entouré de rayons éclatants, et garnissait le fond du *magasin*. Un comptoir de bois d'acajou servait de niche à une *magasinière* immobile, dont le crâne était chargé d'aigrettes et d'étoiles, et dont les oreilles s'allongeaient sous le poids de ses girandoles. Hélas! presque tout ce que je voyais était faux; mais je ne m'en doutais pas, et je jouissais. J'étais cloué devant cet amas de richesses idéales; je me rassasiais du plaisir de les considérer, et je ne m'aperce-

vais pas qu'un homme, deux hommes, vingt, trente, quarante, cinquante hommes s'étaient successivement arrêtés autour de moi, la bouche béante, l'œil fixé au fond du *magasin*, et cherchant à découvrir l'objet de mon imperturbable attention. L'un d'eux, moins patient que les autres, me frappa enfin sur l'épaule, et me dit :

— Que remarquez-vous donc là?

— Je ne remarque rien; j'admire tout, lui répondis-je.

— Voyez, reprit-il, ce petit animal qui nous tient là le bec dans l'eau depuis une heure.

Et pan! il m'allonge un coup de pied dans le derrière, et je prends ma course pour esquiver le second. Le coup m'avait foulé un nerf et je boitais en courant. Quatre ou cinq Savoyards se mirent à courir en boitant; je trouvais mauvais qu'on me contrefît; j'en cognai deux ou trois, et je repartis comme un trait. Les Savoyards me suivirent en criant au voleur. Vingt ou trente personnes suivirent les Savoyards; une escouade d'invalides prit la piste en sautillant en mesure sur ses jambes de bois; les chiens du quartier aboyaient; les courtauds de boutique accouraient à leur porte; mon cortège grossissait à vue d'œil; J'allais toujours, mais on me serrait de près; enfin, j'allais être étrillé, sans être entendu, lorsqu'une femme qui pissait debout, et qui petait en pissant, arrêta mes badauds au coin du pavillon de Hanovre. ils se moquèrent d'elle; elle leur jeta de la boue au nez, et pendant qu'ils se torchaient le mufle, j'entrai dans la première allée de la Chaussée-d'Antin en m'écriant :

— Oh! la sotte ville! oh! les sottes gens!

Une petite femme, vieille comme Hérode,

sèche comme une latte, ridée comme un cornichon, et laide comme les sept péchés capitaux, sortit d'un trou pratiqué sous l'escalier, ou, si on l'aime mieux, de sa loge, et me demanda d'une voix tremblotante ce qui m'échauffait la bile. Je lui contai ma mésaventure; elle y prit beaucoup de part, remit elle-même ma lettre, qui était adressée à la maison attenante, me dit que les deux autres étaient pour la rue de Sèvres, me souhaita un bon voyage, me consola, m'embrassa, me cracha sa dernière dent au visage, et se renferma dans son trou.

Je me remis en route. Je marchai lentement, sans m'embarrasser de ce qui se passait autour de moi. Je me proposais bien de faire comme tant d'autres, qui ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, et des mains pour mettre dans leur gilet, ou dans le gousset de leur culotte; enfin, j'étais triste, humoriste, épigrammatiste, quand je découvris un dentiste, dont l'arlequin, vrai rapsodiste, et menteur comme un journaliste, haranguait à l'improviste, avec l'audace d'un puriste, des benêts que le ciel assiste.

Je ne pus résister à la tentation. J'avançai, j'écoutai, je bâillai, et je levai les épaules, tant j'étais bête encore, pendant que l'auditoire émerveillé riait aux éclats. Je tournai le dos aux tréteaux et aux saltimbanques, et je m'en fus. Bientôt je m'aperçus que je n'avais plus mon mouchoir. Je retournai, je tâchai de reconnaître les pavés sur lesquels j'avais marché, et je ne vis pas de mouchoir. Je pensais qu'il était tombé aux pieds de l'*incroyable* arlequin, et je poussai jusque-là. Je demandai si on n'avait pas vu mon mouchoir; on se moqua de moi et on m'apprit qu'il y a à Paris des gens dont l'état est de fouiller dans la poche

de leurs voisins. Je me résignai et je m'en fus tout droit à la rue de Sèvres, où j'arrivai sans accident. Là se terminaient mes messages, et il était temps, mes jambes ne me soutenaient qu'à peine. Je me demandai pourquoi on s'amusait à bâtir des villes grandes comme des provinces; je me répondis que je n'en savais rien, et je tâchai, clopin-clopant, de regagner l'hôtel des Milords. Deux hommes passèrent auprès de moi, à la parisienne, c'est-à-dire avec l'air très affairé, sans avoir rien à faire. L'un disait à l'autre :

— Il a déterré ce corps à Clamart.

L'autre ajoutait :

— C'est clair, et il n'a pas fait grâce du linceul.

Le premier reprenait :

— Ce sont nos chirurgiens qui se font un jeu de violer les sépultures, sous prétexte de guérir les vivants; comme si les vivants avaient quelque chose de commun avec les morts.

— Si du moins, poursuivait le second, on faisait tout cela dans le silence et l'obscurité de la nuit, il n'y aurait pas de scandale; mais traverser Paris en plein jour avec un cadavre sur l'épaule, c'est braver le public, la police et ses règlements... Et qui sait encore à qui a appartenu ce corps qu'on va hacher comme chair à pâté?

— Peut-être à l'âme de feu ton père, ou à celle de feu le mien.

Et tous deux s'écrièrent ensemble, comme par inspiration :

— Il faut le faire arrêter au prochain corps de garde.

Je regardai derrière moi, et je vis en effet un homme qui marchait tranquillement, portant un mort proprement enveloppé, dont

les extrémités allaient et venaient d'après le mouvement du porteur.

— Hélas ! dis-je en moi-même, voilà peut-être un malheureux qui sera, comme moi, le jouet des circonstances et des sots. On l'arrêtera, on l'emprisonnera, on lui fera peut-être pis, pour avoir voulu s'instruire et être utile. Je vais l'avertir ; je le dois, je le veux.

Je l'attendis, et je lui conseillai de prendre une autre route. Il marchait toujours, et ne me répondait pas. Je le tirai par l'habit, et je répétai mon avis. Il me regarda, et continua son chemin. Je le pris par le bras, je le conjurai de s'épargner de mauvaises affaires. Je le pressais dans les termes les plus pathétiques que je pus trouver ; il me regardait, me faisait des signes de tête et allait son train. Tout à coup nous fûmes entourés par des soldats du guet ; et un sergent, en frappant le pavé de sa hallebarde, nous arrêta de par le roi. Je dis à M. le sergent que je n'étais pas un maraudeur de cimetière, que j'appartenais à milord Tillmouth et que je ne connaissais pas l'homme avec lequel on m'arrêtait. M. le sergent répliqua que je le tenais par le bras, que cela indiquait complicité, et que nous irions tous deux au corps de garde, jusqu'à plus ample informé. Je n'étais pas le plus fort, et je marchai en disant du fond du cœur :

— Oh ! la sotte ville ! oh ! les sottes gens !

La porte du corps de garde était déjà obstruée par des amateurs, qui grillaient de voir un mort, et qui se bouchèrent le nez lorsque nous fûmes à vingt pas d'eux. Le sergent tira aussitôt son mouchoir ; ses soldats qui n'en avaient pas prirent la basque de leur habit : et le factionnaire reçut l'ordre de faire passer de l'autre côté de la rue, de

peur de la contagion; précaution qui ne servit qu'à piquer la curiosité et à augmenter le nombre des spectateurs.

L'homme au cadavre déposa son fardeau sur le lit de camp, s'assit à côté, et ne répondit pas aux interrogations de M. le sergent, qui m'interrogea à mon tour, et n'en apprit pas davantage. Il crut, vu l'urgence du cas, pouvoir déplacer M. le commissaire, et lui dépêcha M. le caporal, militaire d'un talent distingué pour enlever des filles et déménager leur appartement. M. le commissaire parut bientôt en robe et en rabat, suivi d'un clerc en habit noir et en cheveux longs; il se disposa à faire la levée du corps dans les règles et à verbaliser contre qui il appartiendrait. M. le clerc se frotta préalablement les tempes et le creux de la main avec de l'eau de Cologne faite à Paris, et vida magnifiquement son flacon sur le carreau du corps de garde : puis il prit la plume et minuta le protocole d'usage; après quoi M. le commissaire me demanda mon nom, ma profession et le lieu de mon domicile. Je satisfis à ces questions, qu'il réitéra au spoliateur de sépulture, qui ne sonna mot et se mit à rire.

— C'est bien le moment! lui dis-je en lui donnant un coup de coude. Voilà une affaire qui prend une jolie tournure...

— Lesquels, dicta le commissaire à son clerc, ont réfusé de répondre, et ont manqué à la justice en lui riant au nez.

A ces terribles mots, je tremblai d'aussi bon cœur que dans la cour de M. Dessein.

— Procédons maintenant à la vérification du cadavre, continua le commissaire : tambour, détachez ce linceul.

Le tambour obéit en faisant la grimace, et le commissaire stupéfait ne trouva qu'un mannequin qu'un peintre de l Académie en-

voyait à un confrère par un commisionnaire sourd et muet.

Les spectateurs se moquèrent du sergent, de la garde, du commissaire et de son clerc. Le commissaire se plaignit au sergent de ce qu'il avait compromis la dignité de sa charge; il lui reprocha de lui avoir fait apposer les scellés sur une malle d'argenterie, dans laquelle on ne trouva que des pavés; il lui enjoignit d'être plus clairvoyant, à peine d'être cassé; et, pendant que le sergent s'excusait et protestait de la pureté de ses intentions, je sortis du corps de garde au bruit des bravos et des battements de mains de la multitude, qui aime autant trouver un innocent qu'un coupable, mais à qui il faut des spectacles, de quelque genre que ce soit.

Il était à peu près six heures du soir, à ce que je vis en traversant le Pont-Neuf, qui n'est pas très neuf, mais qui sera le Pont-Neuf tant qu'il plaira au temps et à la Seine de le laisser debout. Je ne savais pas trop ce que milord penserait de mon absence, ni comment il recevrait mes excuses; je tremblais que miss ne me soupçonnât d'avoir fait des sottises, lorsque, au contraire, j'en avais éprouvées de tous les genres. L'affection de milord m'était chère; mais celle de miss me flattait davantage. J'étais déterminé à faire des miracles pour la conserver et je sentais que je ne me consolerais pas de l'avoir perdue.

J'appris, en rentrant à l'hôtel, que milord n'avait pas dîné chez lui, et je fus fort aise d'être dispensé de satisfaire sa curiosité aux dépens de mon amour-propre. Je mangeai un morceau sur le pouce, et j'attendis la voiture en faisant connaissance avec les gens de la maison. Milord arriva enfin. Je

courus à la portière. Miss sauta dans mes bras, milord s'appuya sur mon épaule, et donna la main à un compatriote à peu près aussi volumineux que lui.

On monta. Milord demanda un punch et des pipes. J'avançai une petite table; milord s'assit d'un côté, son ami de l'autre; et nos deux penseurs, séparés seulement par un flambeau, et se regardant gravement, la tête appuyée sur les deux coudes, se soufflèrent mutuellement de la fumée au nez, pendant une bonne demi-heure, aux intervalles près où ils puisèrent dans le bol de quoi fournir à leur abondante expectoration.

Miss s'était assise sur l'ottomane et avait l'air de travailler. J'avais l'air de ne penser à rien, et je m'approchai de l'ottomane. Je la sentis derrière moi. Je ne sais quoi me disait de m'asseoir; je ne sais quoi me le défendait; j'étais incertain, embarrassé. On me tira doucement, et je me laissai aller. On me demanda à demi-voix ce que j'avais vu de remarquable dans Paris. Je fus tenté de mentir; je sentis que je ne le pouvais pas : je racontai tout ce qui m'était arrivé, à l'exception de ma leçon de lecture, sur laquelle je glissai, je ne sais pas pourquoi A chacune de mes catastrophes, miss répétait : — Pauvre Happy! Et le plaisir d'être plaint de miss me fit oublier les désagréments de la journée.

VIII

L'INFLUENCE DU MÉDECIN

La société de milord se bornait à quelques Anglais assez maussades; plus un médecin français, âgé d'environ trente ans,

une figure pleine et agréable; une perruque symétriquement peignée et poudrée à blanc, un habit complet de pékin noir, faisaient ressortir la fraîcheur de son teint; des manchettes de point d'Angleterre tombaient sur sa main potelée, qui caressait un bec de corbin en or, et l'œil s'arrêtait avec complaisance sur un superbe solitaire qu'il portait au petit doigt. Il avait toutes les grâces que peut se permettre un médecin sans manquer aux bienséances de son état. Il était aimable, spirituel, enjoué; il savait l'anecdote du jour, parlait avec facilité, parlait de tout et guérissait quelquefois ses malades en les amusant. Il était couru de la Cour et de la ville; il était l'homme qu'il faut nécessairement appeler quand on sait vivre, et qu'on veut mourir décemment et dans les règles.

Il avait reçu un billet de milord, et il s'empressait de lui venir rendre ses devoirs. Il le félicita de son retour à Paris, se promit de le guérir de son antipathie nationale, essaya de le faire rire en lui parlant de l'histoire de trois ou quatre femmes que tout le monde connaît, et qui vont tomber dans l'oubli à force de célébrité. Il trouva miss grandie, embellie. Il baisa la main du petit ange, qui n'en fut pas très flattée ni moi non plus.

Après ces préliminaires charmants, il fit un peu le médecin. Il trouva milord prodigieusement engraissé, il lui répéta pour la dixième fois que l'air opaque de Londres lui était absolument contraire. Il lui rappela qu'il avait maigri régulièrement à chacun de ses voyages à Paris; que la raréfaction de l'air y raréfiait son cerveau; que ses fibres, ses nerfs, ses muscles, etc., y reprenaient leur élasticité; que l'excessif embon-

point visait directement à l'apoplexie; qu'il ne répondait plus de lui s'il retournait en Angleterre; que l'amour de son pays ne devait pas lui faire renoncer à l'amour de lui-même; que la patrie du sage est partout; qu'à la vérité les Français sont des fous, mais que leur folie est aimable, et qu'au pis-aller il vaut mieux vivre à Paris par raison qu'aller mourir à Londres par système.

Quel est le malade qui ose contester quelque chose à la Faculté? On rit de la médecine, on plaisante le médecin, on lui prodigue l'épigramme, le sarcasme; on fait l'esprit fort quand on a des témoins. Le médecin se venge dans le tête-à-tête; il tranche, il ordonne, il tue; le malade s'humilie, obéit et meurt. Milord écouta le docteur sans emportement, il se montra même docile et soumis; mais il éclata quand celui-ci lui proposa de vendre son bien, de placer ses fonds en France et de s'y fixer à jamais. Le docteur insista, milord se défendit. Il objecta le ridicule dont il se couvrirait aux yeux de ses compatriotes; il représenta que sa conduite serait en opposition avec ses principes, et qu'un sage ne compose jamais avec son intérêt personnel. Le docteur lui répliqua que son entêtement, qu'il qualifiait de sagesse, le conduirait à la fin déplorable de M. Edmond. Milord demanda ce que c'était que M. Edmond.

— C'est, répondit le docteur, un homme opulent, d'une probité sévère, de mœurs austères, d'un esprit éclairé, qui vient de mourir à l'Hôtel-Dieu uniquement pour avoir été trop sage.

— Cela ne se peut pas, reprit milord.

— Voici son histoire, continua le docteur.

VIII

LE DANGER D'ÊTRE TROP SAGE

Edmond avait vingt ans. Sa figure était de celles qui préviennent d'abord, sa taille était haute et dégagée; la meilleure éducation avait développé le plus heureux naturel, et il joignait à ses agréments personnels trente mille livres de rente. Edmond, par conséquent, était l'idole de sa petite société. Les mères qui avaient des fils le leur proposaient pour modèle; celles qui avaient des filles le leur souhaitaient pour mari; et les filles qui jugeaient un mari nécessaire à leur vertu regardaient Edmond du coin de l'œil. Tout cela était très naturel.

Edmond, jaloux de plaire à tout le monde, jouissait des éloges qu'on lui prodiguait, et s'efforçait d'en mériter de nouveaux. C'est en se rendant maître de soi, disait-il, c'est en subjuguant ses passions, que l'homme, devenu sage, peut se rendre essentiel. Oh! je vaincrai les miennes; et, si mes talents, ma fortune et mes amis me font espérer un état brillant, la fougue de la jeunesse ne sera point un obstacle à mon avancement.

Ainsi raisonnait Edmond. Il croyait nécessaire d'anéantir des penchants naturels, de surmonter une passion dont la première étincelle embrasait son âme. Son cœur, sans objet qui le déterminât, éprouvait le besoin d'aimer, besoin si doux et qu'il est si bon de satisfaire! Fatales passions dont le feu circule dans mes veines, vos efforts seront inutiles. Je vous vaincrai sans doute, disait le pauvre Edmond, car je le désire sincèrement, et j'y travaillerai de toutes mes forces.

La jeunesse est enthousiaste. Edmond,

satisfait de lui-même, jouissait des victoires qu'il allait remporter, et il se livrait au délire de son imagination. Il se montrait moins souvent; sa conversation devint plus sérieuse, il fut réservé auprès du sexe; il renonça à ces jeux innocents dont il était l'âme, et qui suffisaient à une société qui savait s'amuser encore sans jouer et sans médire. Edmond enfin, plus estimé peut-être, était trouvé moins aimable; et les jeunes filles, qui s'étaient tant plu avec lui, avouèrent avec un soupir qu'Edmond était un sage, et qu'un sage de vingt ans est un être insipide.

Edmond se voyait moins fêté, et il en avait du chagrin; mais il tâchait de se suffire à lui-même, et il ne concevait pas par quelle contradiction on prêche la sagesse et on fuit les sages.

Edmond parvint à cet âge où il ne suffit plus d'être aimable. La qualité de citoyen impose des devoirs; la considération s'accorde à qui les remplit. Edmond sentait tout cela, il brûlait d'être utile; mais il entrait dans son système de vivre sans ambition. Il voulait mériter la confiance publique; mais il croyait que la solliciter c'est s'avilir. Ses amis avaient du crédit, mais il fallait appuyer leurs démarches, implorer des protecteurs, employer la brigue, acheter le droit de rendre service à la patrie, obtenir enfin par des manœuvres sourdes le prix du mérite, qu'on arrache souvent à l'homme respectable pour le donner au caprice Edmond aurait rougi de s'abaisser à de pareils moyens. On lui représentait en vain que l'homme sensé se plie aux travers de son siècle. Il prétendait que le siècle devait se réformer comme il travaillait à se réformer lui-même. Qu'arriva-t-il? Edmond,

zélé pour le bien public, capable d'y contribuer par ses talents, vécut inutile et ignoré. Il attendit le moment de se faire connaître; ce moment ne vint pas, et il passa sa vie à chercher pourquoi il faut être inutile au monde quand on veut vivre sans ambition.

Edmond, sans état, était souvent oisif, et l'oisiveté amène l'ennui. Il n'était plus aimable; il n'avait jamais été prodigue; il lui restait à peine quelques liaisons. Il sentit que l'homme n'est pas né pour vivre seul, et que la femme est sa société naturelle. « Oh! disait-il, j'aurai une femme, car ma religion veut que je multiplie, et j'ai de grandes dispositions à l'accomplissement du précepte. »

Pour bien choisir, il faut voir. Edmond se rapprocha insensiblement du monde qu'il avait fui. Le désir de plaire lui rendit cette affabilité, cet air de gaieté qui lui étaient naturels; et, à mesure qu'il se livrait aux autres, les autres revenaient à lui. Bientôt il fut empressé, tendre même auprès des belles. Comme il était riche et beau, on se sentait disposé à l'aimer; et chacune de ces petites créatures, attribuant son retour à l'effet de ses charmes, lui savait gré de l'effort et était prête à l'adorer. Edmond n'avait qu'à jeter le mouchoir.

Il les aurait épousées toutes, tant il était généreux! Un peu de philosophie venait à l'appui de la commisération. Il venait d'éprouver que l'uniformité entraîne toujours l'ennui, et il n'est pas de diversité plus agréable que celle des femmes. Mais les mœurs se soulevaient contre cet affreux système, et Edmond aima mieux s'en tenir à une seule, et s'ennuyer toute sa vie avec elle que de renoncer au titre sublime de

sage. Il trouvait pourtant étrange qu'il fallût prodiguer les preuves du plus tendre amour à quelqu'un pour qui l'on n'en a plus; mais il se résignait en songeant que la sagesse le veut ainsi.

Edmond, ne pouvant avoir sept ou huit femmes, voulut au moins en avoir une bonne, c'est-à-dire en avoir une qui lui convînt. Il examina celles qui s'offraient à lui avec le flegme de la raison. Celle-ci est belle, disait-il, mais elle est altière; son mari serait son premier valet. Passons à une autre. La taille de celle-là est parfaite; sa gorge paraît formée par l'amour; ses mains éblouissent par leur blancheur; ses yeux noirs et languissants promettent un cœur tendre, mais elle est bête; la beauté passe promptement, il faut qu'il reste quelque chose à mon épouse. Les soirées sont longues l'hiver, les nuits de l'hymen sont froides; je parle peu, il me faut une compagne qui parle pour deux. Je trouverai cela aisément; mais je veux qu'elle parle bien, et cela n'est pas si commun. Poursuivons.

Cette enfant, trop simple encore pour lire dans son cœur et cacher ses sentiments, a du plaisir à me voir et me regarde sans cesse. Sans le vouloir, sans y penser même, elle est toujours près de moi; dans nos jeux, sa main est souvent dans la mienne. Elle est jolie à quinze ans, et pourra être belle à vingt-cinq. Elle a des talents, de l'ingénuité, et ses saillies annoncent un esprit qui n'a besoin que d'être cultivé. Tout cela est charmant; mais son caractère n'est pas décidé, et sais-je ce qu'il deviendra? Qui m'assurera que cette femme, qui m'adore aujourd'hui, ne sera pas demain mon fléau? D'ailleurs, elle aura vingt mille livres de

rente, et l'opulence corrompt les mœurs. Passons, passons.

Cette grande femme n'est pas jolie; mais sa figure est agréable. Elle n'est pas des mieux faites, et cependant elle a des grâces; elle a de l'esprit et ne s'en doute pas; elle est mise simplement, mais avec goût; elle est pauvre; oh! tant mieux, tant mieux! elle ne sera pas orgueilleuse; elle m'amusera sans me mépriser, parce que mon imagination est moins vive que la sienne. Un extérieur décent annonce, dit-on, une âme honnête : elle ne sera pas entourée d'une jeunesse brillante, qui jouirait de ma femme pendant que je m'ennuierais chez moi; elle me sera unie par le double lien de la reconnaissance et de l'amour. Alexandrine, vous aurez la préférence.

Alexandrine s'aperçut de son triomphe, et son amour-propre en jouit. Il est si doux d'humilier ses compagnes, de renoncer au triste et pénible rôle de vieille fille, de recevoir une existence de l'hymen, d'avoir un mari jeune, beau, bien fait, riche! Tous les sens y trouvent leur compte. Alexandrine saisissait toute l'étendue de ces avantages, et elle aimait déjà beaucoup l'être charmant à qui elle allait les devoir.

Cependant Alexandrine n'avait pas vécu pendant vingt-cinq ans sans s'apercevoir qu'elle avait un cœur, et de l'amour à la faiblesse le pas est si glissant! Un petit magistrat, espèce de bel esprit, bien empesé, bien lourd, avait plu, il y avait dix ans au moins, à la faveur de quelques plats madrigaux qu'Alexandrine trouvait charmants parce qu'ils faisaient son éloge. L'homme de robe avait fait quelque temps sa cour à une vieille tante pour approcher de la nièce. Au moyen de quelques tendres com-

plaisances envers la douairière, il avait acquis la familiarité de la jeune personne et à force de se répéter qu'ils s'aimaient, ils en étaient venus tout simplement à se le prouver.

Cet arrangement fut toujours caché, parce qu'un robin doit être discret et prudent, et on sait que les gens de robe remplissent exactement leurs devoirs. Alexandrine s'ennuyait quelquefois et de son amant, et de son air guindé, et de sa robe, et de ses madrigaux. Mais elle sacrifiait à l'habitude; et puis c'était une fille nonchalante, que l'idée d'une nouvelle intrigue effrayait. Elle vivait donc avec son petit robin, sans amour et sans haine, quand le sage Edmond lui offrit son cœur et sa main.

On sent bien que l'habitude ne tint pas contre des offres aussi brillantes. On voulut rompre avec le magistrat; celui-ci prétendit garder sa conquête : il y avait presque prescription. On s'échauffa mutuellement, et on finit par s'apercevoir qu'on n'était pas seuls. On convint d'un rendez-vous pour le soir, parce qu'une rupture de cette importance ne pouvait pas se faire sans explications.

Rien n'échauffe un amour presque éteint comme l'infidélité d'une maîtresse. Le robin arrive, à l'heure indiquée, plus tendre et plus pressant que jamais. Le désordre de ses sens ne lui permettait pas d'entendre Alexandrine. Elle jugea très sagement qu'il fallait les calmer pour le rendre attentif.

Edmond croyait qu'il faut aimer sa femme, et il se passionnait pour sa future. Il savait qu'il faut paraître empressé, et il résolut de passer l'après-souper avec sa belle. L'obscurité, le silence de la nature prêtent un charme aux discours des amants. Edmond

savait cela à merveille, quoiqu'il fût sage. Il frappe à la porte de sa maîtresse. D'abord mademoiselle est sortie : Edmond veut s'en assurer. On ajoute d'un air indécis que mademoiselle est occupée, qu'elle ne veut voir personne. Edmond croit que la défense ne peut le regarder. Il écarte doucement la suivante, et entre chez Alexandrine. Il ne trouve personne et marche vers une autre chambre. Un soupir se fait entendre; Edmond retourne sur ses pas, tire les rideaux du lit, et voit le magistrat travaillant de tout son cœur à pouvoir écouter ce que la belle aurait à lui dire.

Tout autre qu'un philosophe aurait fait un bruit affreux. Edmond s'en fut paisiblement chez lui, et ne comprenait pas pourquoi, dans une foule de femmes, il est impossible à un sage d'en trouver une qui lui convienne.

Edmond, méprisant le sexe, et croyant le haïr, rompit encore avec le monde, et la retraite l'excéda de nouveau.

— Que je suis à plaindre! se disait-il; je vois tous les hommes satisfaits, au moins quelquefois; moi seul, je suis toujours malheureux. Plus je deviens sage, et plus je suis à charge à moi-même. Ah! sans doute, je n'ai point fait encore assez de progrès dans l'étude de la sagesse. Les commencements sont rebutants en tout genre. La félicité doit être le prix de la perfection : il faut redoubler mes efforts pour devenir parfait.

Pendant ce monologue, un homme aborda notre sage. Il lui avait parlé trois fois au plus; il avait besoin de vingt mille francs, il lui donnait la préférence : que cela était flatteur pour M. Edmond! Je vais donc être bienfaisant, pensait-il, et ce jour ne sera

pas perdu pour la sagesse. La raison lui criait en vain : La bienfaisance est la plus belle vertu de l'humanité ; mais l'imprudence des hommes est extrême, et l'on demandera toujours à qui ne refuse jamais. Edmond rejette ce conseil, embrasse l'inconnu, et lui dit :

— Je vois que vous êtes vraiment mon ami : car vous avez recours à moi dans l'adversité. Je n'ai pas vingt mille francs, mais j'ai des contrats. Prenez celui-ci, engagez-le, et que j'aie une fois en ma vie contribué au bonheur d'un galant homme.

Son ami le laissa pénétré du plaisir d'avoir fait une bonne action, et ne concevant pas comment l'homme avide pouvait se le refuser.

Edmond, s'ennuyant un jour plus qu'à l'ordinaire, s'avisa d'aller demander à dîner à l'homme aux vingt mille francs. Il était sorti; mais notre philosophe fut reçu par une femme de dix-huit ans, qui joignait à une beauté parfaite tous les attraits des grâces. On l'accueillit comme quelqu'un à qui on a de grandes obligations. Sa figure, sa taille, son air n'échappèrent point à la petite personne, qui le mesura d'un coup d'œil, et le résultat de l'examen fut un surcroît de politesses.

Hortense était sage, mais elle était tendre. Son mari était vieux, laid, bizarre. Il était naturel qu'elle vît Edmond avec plaisir, et, de son côté, le philosophe trouvait son hôtesse charmante. La conversation s'anima. Une femme peut être spirituelle avec modestie, enjouée sans indécence : Edmond convenait de tout cela, et sa vertu n'était pas alarmée. Vers la fin du repas, il crut apercevoir dans les yeux d'Hortense l'expression de la tendresse, et il se sentit ému. La dame vit son trouble; il fit naître sa

confiance, et, sans s'interroger sur la nature de ses sentiments, elle se livrait au charme qui l'entraînait. Le même feu embrasait avec rapidité le cœur sensible d'Edmond et il se disait : « Pourquoi est-elle la femme de mon ami ? »

On quitte la table et Hortense se met sur sa chaise longue; c'est un de ces meubles qu'une femme qui entend ses intérêts a toujours à sa disposition. La coquetterie l'inventa et la coquette s'en sert à plus d'un usage. C'est de ce poste avantageux qu'Hortense attaquait le sage Edmond. Un bras arrondi soutenait négligemment sa tête et des regards de flamme allaient se fondre dans le cœur du philosophe. Deux globes arrondis par l'amour se laissaient voir en partie et laissaient soupçonner des charmes plus intéressants encore. Une jambe faite au tour et qu'on ne pensait plus à cacher, l'abandon de la volupté, tout contribuait à perdre Edmond, et la tête lui tourna tout à fait. Il tombe aux genoux d'Hortense; il se tait, mais elle entend. Le silence est le plus doux langage des cœurs qui sympathisent: ils jouissent dans le recueillement.

Le philosophe devint plus entreprenant, Hortense se montrait plus facile; elle ne combattait plus que pour mettre un prix à sa défaite. Déjà cet aimable couple épuisait ces tendres caresses, délicieux précurseurs du plaisir, plus doux peut-être que le plaisir même... Tout à coup, Edmond se souvient qu'il a fait vœu d'être sage. Frémir du danger où il est exposé, se dégager des bras d'Hortense et fuir est l'ouvrage d'une seconde. Hortense, restée seule, pleura, et cela devait être ainsi : il est si dur pour une femme qui pense d'oublier sa vertu et de l'oublier en pure perte.

Edmond, en s'en allant, s'applaudissait de sa victoire et ne concevait pas qu'on pût faire son ami cocu. Plein de désirs et d'amour, occupé de l'image séduisante d'Hortense, il marchait tristement, la tête baissée. On l'arrête, il se retourne. Une inconnue, dans sa première jeunesse, moins belle qu'Hortense, mais plus piquante, qu'une gaieté folâtre animait, qui semblait n'exister que pour le plaisir, attaqua le pauvre Edmond dans tous ses sens : il était déjà plus qu'à demi vaincu, il fut aisé d'achever sa défaite. La sagesse a ses bornes, et les forces du philosophe étaient à bout. Flore l'enchante, le persuade, l'entraine ; il est introduit dans le temple de l'amour.

La déesse du lieu en fit parfaitement les honneurs. Le scrupule une fois vaincu est bientôt méprisé. Edmond passa plusieurs heures dans l'ivresse du plaisir. Enfin il revint à lui, rougissant de sa faiblesse. Un instant avait ruiné sa vertu, confondu sa philosophie. Il sortit en gémissant de ce lieu de débauche et se demandait comment un sage qui a résisté à une femme adorable et décente cède aux séductions d'une catin.

Edmond fut reçu chez lui par un homme qui lui présenta humblement quelques papiers. Il est tout simple que l'homme aux vingt mille francs ne s'était pas borné à un premier emprunt. On se doute bien que d'autres amis, aussi solides, avaient souvent procuré à Edmond la satisfaction d'être bienfaisant. Il était trop délicat pour avoir pris des sûretés ; il avait affaire à des amis. D'ailleurs, aurait-il souffert que son nom fût cité au barreau pour des affaires d'intérêt? Il faisait profession du plus parfait désintéressement

Son amour pour l'étude ne lui avait pas permis d'administrer son bien; à peine connaissait-il sa fortune.

Cependant, ses bons amis avaient emprunté les deux tiers de ce bien. Une mauvaise administration, la friponnerie de ses domestiques, des marchands, des ouvriers, avaient absorbé l'autre tiers. Edmond ne se soutenait plus que par son crédit et ne s'en doutait pas. Le bruit de sa sagesse prodigieuse se répandit partout; tout le monde, excepté lui, savait qu'il était ruiné.

Comme on est convenu qu'il est inutile d'avoir des égards pour un homme ruiné, des gens qui avaient profité de ses dépouilles et à qui il était redevable de modiques sommes lui députèrent l'homme dont il est parlé ci-dessus. Cet homme était un huissier, et ses papiers des exploits.

Edmond reçut la nouvelle de sa ruine avec une résignation stoïque :

— Voilà, s'écria-t-il, le moment où je recueillerai le fruit de mes travaux : c'est dans l'adversité que brille particulièrement un sage.

L'huissier, qui n'entendait rien à ce galimatias, le supplia de lui compter huit mille sept cent soixante-quatre livres six sous trois deniers.

— Mon ami, lui dit Edmond, j'ai confié mon bien aux malheureux qui en ont eu besoin, et je ne ferais pas attendre mes créanciers après des sommes légitimement dues, s'il dépendait de moi de les payer.

— En vertu donc, reprit l'huissier, d'un petit mot de sentence, dont voilà la signification, vous voudrez bien me suivre.

Edmond fut étonné un moment; mais, la sagesse rentrant bientôt dans ses droits, il quitta, sans le plus léger serrement de

cœur, ses dieux domestiques, et il disait en suivant l'honnête huissier :

—Qu'il est beau de souffrir pour la vertu! mais qu'il est singulier que la vertu me conduise en prison!

Après avoir souffert huit jours de la meilleure grâce du monde, Edmond sentit que la liberté est le premier des biens, et il regretta de l'avoir perdue. Quelle faiblesse pour un sage! il la combattit vingt-quatre heures, et céda enfin malgré lui à l'évidence et à la nature.

Il se donna la peine de chercher les noms de ses bons amis qui lui devaient des sommes considérables : il s'abaissa à leur écrire, non pas en suppliant; il écrivit en homme qui redemande son bien, et qui croit assez à la probité pour être persuadé qu'on le lui rendra à sa première réquisition. Les plus honnêtes lui firent dire qu'ils y penseraient, d'autres qu'ils ne savaient de quoi il était question, et le plus grand nombre ne lui fit rien dire du tout.

Alors la vertu d'Edmond s'aigrit considérablement; il fit venir un procureur, et le mit au fait de ses affaires :

— Votre cause est excellente, lui dit le procureur; donnez-moi vos billets.

— Hélas! répondit Edmond, je n'en ai pas; mais il est sûr que j'ai prêté environ quatre cent mille francs à mes amis.

— Votre affaire est *imperdable*, reprit le procureur. Donnez-moi de l'argent, car les préliminaires d'un procès coûtent beaucoup.

— Eh! je n'ai plus rien, répliqua le malheureux Edmond.

— En ce cas, s'écria le procureur, votre cause ne vaut pas le diable.

Et il s'en fut.

Edmond ne se dissimula plus l'horreur de sa situation; et l'adversité lui parut d'autant plus dure qu'il y était peu accoutumé. Il faisait à ce sujet des réflexions très bonnes, mais très tardives, quand il ressentit les premières atteintes d'un mal dont jusqu'alors il n'avait connu que le nom. Il se souvint de Flore, et s'écria dans l'amertume de son âme :

— Ah! cet ami qui m'abandonne... cet ami si peu digne de ma délicatesse... si je l'avais fait cocu, je ne pleurerais du moins que ma liberté! O Providence, que tes voies sont cachées! Toutes les vertus me sont funestes, et la vérole est le prix de ma chasteté.

Cependant le mal faisait des progrès rapides, et on envoya à Edmond le chirurgien chargé de rendre la santé aux prisonniers. Celui-ci, ainsi que beaucoup de ses confrères, avait la méthode de leur prodiguer des remèdes qui ne coûtent rien, qui ne valent rien, et au moyen desquels le malade guérissait s'il pouvait.

Ainsi la vérole d'Edmond allait son train, en dépit du carabin, qui faisait semblant de vouloir l'extirper. Ses créanciers craignirent qu'on ne les obligeât à le traiter selon les lois de l'humanité, ce qui eût ajouté aux frais de détention. Ils relâchèrent leur prisonnier, qui ne concevait pas qu'il pût résulter un bien de la vérole.

Edmond avait trop d'amour-propre pour habiter une ville qui avait vu son opulence, sa sagesse, son désastre et sa vérole. Il se traîna à un bourg éloigné de quelques lieues et célèbre par son hôpital. Edmond ignorait qu'il y eût là un hôpital; mais celui-ci se présentait à propos et notre sage y entra.

Le chirurgien-major, voyant une maladie

compliquée, qui pouvait lui faire honneur, reçut le malade avec plaisir, lui donna tous ses soins, et le guérit radicalement. Il ne lui en coûta que cinq ou six dents.

Edmond sortit de l'hôpital très sain de corps et très malade d'esprit. Il ne prévoyait qu'une continuité d'infortunes, dont la perspective l'accablait. Il faisait des réflexions amères sur l'insuffisance de la sagesse, et il gémissait sur les maux qui dévorent notre malheureuse espèce.

Edmond était vêtu proprement, et c'est tout ce qui lui restait de sa splendeur passée. Il vendit son habit, qui ne lui donnait pas à dîner, et prit tristement le chemin de Paris. Arrivé dans cette ville, il se fit annoncer chez ses protecteurs. Mais il avait autrefois refusé leurs bons offices, et on l'avait oublié. Il était devenu pauvre, et il n'inspirait plus le moindre intérêt. On ne lui montra qu'une compassion froide et insultante, qui l'irrita tout à fait contre la sagesse. Il commença à maudire tout de bon la manie qu'il avait eue d'être sage.

La misère, le chagrin, l'inquiétude enflammèrent enfin le sang d'Edmond, et on le porta à l'Hôtel-Dieu avec une fièvre violente. On le coucha entre un goutteux et un hydropique. Le goutteux l'empêchait de dormir, l'hydropique l'infectait, et en deux jours il fut à toute extrémité. Une religieuse charitable, attentive au progrès du mal, jugea qu'il était temps d'appeler un confesseur. Celui qu'on donna à Edmond était, à ses préjugés près, un homme assez raisonnable.

Il écouta patiemment notre philosophe, qui fut long, diffus, et se répéta souvent, comme font les malheureux; enfin, il lui dit :

— L'homme raisonnable ne cherche pas à détruire ses passions, mais à les régler. Sans elles, il n'est point de bonheur. C'est un présent du ciel qui peut devenir funeste; mais l'homme sans passion serait réduit à la simple végétation, et méconnaîtrait le prix de son être. Mon ami, celui qui veut atteindre à la perfection se croit égal à Dieu, ce n'est qu'un fou. Elle n'est pas le partage de l'homme; et les excès, dans la vertu comme dans le vice, mènent à l'infortune. Consolez-vous cependant : Dieu juge les hommes selon leurs cœurs, et il vous récompensera. Vous allez entrer dans sa gloire, et une félicité sans bornes et sans fin attend votre âme immortelle.

— Hélas! dit Edmond, je veux bien croire à mon âme immortelle, je veux bien croire à la félicité des élus; mais je n'en ai pas de certitude physique, et je suis physiquement sûr que j'ai été inutile à mes concitoyens, que j'ai vécu sans femme, que mes amis m'ont ruiné, que j'ai été emprisonné, que j'ai eu la vérole, que tout le monde m'abandonne, et que je vais mourir à l'Hôtel-Dieu pour avoir été trop sage.

— Cet Edmond n'était qu'un sot, s'écria milord.

— Précisément, répondit le médecin.

— Et quels rapports trouvez-vous entre moi et cette ridicule personnedge?

— Deux chemins différents conduisent quelquefois au même but : Edmond est mort par amour pour la sagesse, vous mourrez par amour de l'Angleterre, et vous serez morts tous deux pour avoir tenu à vos opinions.

— Que diable voulez-vous donc que moi fasse? reprit milord.

— Rester avec nous, répliqua le docteur;

monter à cheval jusqu'à ce que vous puissiez courir à pied, fumer beaucoup, boire peu; trouver bon qu'on vous fasse rire; jouir de vous-même; vous amuser de tout et arriver le plus tard que vous pourrez au terme où vous rendrez à la nature la portion de matière qu'elle vous a prêtée.

Milord se tut, et se mit dès le lendemain au régime qui lui était prescrit, et son médecin ne désespéra pas d'en faire enfin un Français.

IX

JE NE SUIS PLUS UN ENFANT

Je menais une vie douce et tranquille; un mot, un regard de miss me rappelait à mon devoir, quand la légèreté naturelle à mon âge m'en avait écarté. Son amitié me consolait des petits chagrins que me donnait quelquefois l'humeur brusque et inégale de son père, et le désir de leur plaire à tous deux me rendait le travail facile et agréable

Milord avait donné à sa fille des maîtres de musique et de dessin. Je n'assistais d'abord aux leçons que parce qu'elles me donnaient un prétexte de rester auprès de Juliette, de la voir et de lui parler. Mais ses progrès eurent bientôt piqué mon émulation. Je crus que je pourrais apprendre la musique et le dessin tout comme un autre; je me flattais que miss me saurait gré de mes efforts. En conséquence, dès que j'étais seul, je prenais les crayons; j'ouvrais le piano, j'exécutais ce que miss avait fait à la leçon précédente; je me rappelais assez exactement les préceptes des maîtres, lorsque je pouvais prendre sur moi d'oublier miss pour les écouter, et mon infatigable

assiduité et mes réflexions suppléaient à ce qui m'était échappé.

J'avais lu et relu le livre que miss m'avait donné. Mademoiselle Fanchon n'avait plus rien à m'apprendre. Je sentais qu'il me fallait un autre maître; je ne savais où le prendre ni comment le payer. Cela m'inquiétait; mais j'étais exact auprès de Fanchon, par habitude et par reconnaissance. Je lui lisais un jour quelques pages d'Hippolyte, comte de Douglas, que lui avait prêté une cuisinière de ses amies. L'attention que je donnais à ma lecture m'absorbait tout entier. Milord rentra avec sa fille, et leur voiture était arrêtée à la porte de l'hôtel sans que je l'eusse ni vue ni entendue. Fanchon me poussa; je levai la tête, j'accourus. Miss était descendue, cela me fit de la peine; elle ne me regarda point, cela m'alla au cœur; elle monta avec son père, je montai après eux. Miss entra dans sa chambre, j'y entrai après elle; elle fit plusieurs tours, passait et repassait auprès de moi, se dérangeait pour m'éviter, agissait pour agir, paraissait tourmentée, et, après quelques irrésolutions, elle se disposa à sortir. J'étais en face de la porte, elle me poussa de la main; sa main trouva la mienne, et elle me regarda; des larmes roulaient dans mes yeux, et elle s'arrêta : Que faisiez-vous, me dit-elle, auprès de cette jeune fille?

— Je lisais.

— Et pourquoi auprès d'elle?

— Elle a la bonté de me montrer.

— Elle est bien, cette fille-là.

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Ce n'est pas là le maître qu'il vous faut. Elle glissa un louis dans la poche de mon gilet et rentra dans le salon.

Le lendemain de grand matin, j'achetai du

papier et des plumes. Je parcourus les rues adjacentes: je découvris un maître, et je m'arrangeai avec lui. En revenant, j'entrai chez une lingère, et je choisis un bonnet rond, orné d'une petite dentelle; je le payai six francs. Je l'offris à Fanchon, qui le reçut de bonne grâce; je la remerciai, et je ne lui parlai plus.

J'avais remarqué la boutique d'un libraire qui louait des livres au mois : je m'abonnai. Mon goût pour la lecture devint une passion, à mesure que je lisais des choses qui parlaient à mon esprit et à mon cœur. J'étais sans guide dans le choix des ouvrages; je n'en connaissais aucun, et je ne pouvais me décider sur le titre. J'ouvrais le livre par le milieu, j'en parcourais quelques pages; mon oreille décidait du style, ma raison du sujet, et je me trompais rarement.

Au bout de quelques mois, je connaissais les meilleurs auteurs, j'écrivais très passablement, j'exécutais une sonate avec facilité, et je dessinais correctement une tête. Personne au monde ne soupçonnait ce que je savais faire. J'avais eu la force de cacher mes progrès à miss, et je me préparais en secret au plaisir de la surprendre en faisant éclater tous mes talents à la fois. Cependant je ne pus vaincre le désir de lui faire connaître que j'avais un maître, et que ce maître n'était plus mademoiselle Fanchon. Il me parut indispensable de lui faire voir mon écriture. Fanchon ne savait pas écrire, miss ignorait cela; mais je le savais, et j'agis comme si miss eût été à l'école de mademoiselle Fanchon. Deux ou trois fois je pris mon papier, et j'allais le lui présenter; mais il y avait des pages un peu négligées, des pâtés par-ci, par-là, et son nom se trouvait à peu près partout. J'achetai une feuille de

papier à lettres dorée sur tranche; je pris ma plume neuve, et j'écrivis au milieu de la feuille, et bien mieux que je n'avais fait jusqu'alors :

Voilà l'usage que je fais de vos bienfaits.

Je lus et relus. J'examinai toutes les lettres les unes après les autres, et je prononçai que je pouvais avouer cela. J'entrai à la dérobée dans le cabinet de toilette, je plaçai mon papier devant la glace, et je me cachai dans une garde-robe. C'était l'heure où miss se coiffait. J'étais sûr qu'elle ne tarderait pas, et je voulais voir quel effet produirait mon écriture. Miss entra, ainsi que je l'avais prévu, elle s'assit et aperçut le papier. Elle le prit, le regarda, le remit, le reprit encore, et dit :

— C'est bien, c'est très bien... Pauvre Happy!... un bon cœur, de l'esprit, une figure...

Elle baissa la voix, et je n'entendis pas la fin. Elle ploya mon papier en quatre, tira son portefeuille et le serra. Cela me fit plaisir... mais un plaisir! elle prit quelque chose dans sa poche, elle en fit un petit paquet, écrivit quelques mots sur le dessus, se coiffa, se leva, sortit de son cabinet, et moi de la garde-robe. J'approchai de la toilette. Le petit paquet était à l'endroit même où j'avais placé mon papier : je le pris et je lus :

A celui qui sait employer son argent.

Je le mis dans mon sein, et je courus dans ma chambre. Je m'assis sur mon lit, et je tirai le petit paquet. Elle m'a répondu! m'écriai-je; elle a daigné me répondre! Ouvrons. J'ouvris, je trouvai trois louis, et je soupirai. Je repris l'enveloppe, je la por-

tai sur mon cœur, je la collai sur mes lèvres, et je l'attachai au-dessus de mon chevet. Je la lirai, disais-je, en me couchant, en me levant, et elle me fera souvenir de bien faire. Je descendis. Miss me regarda d'un air qui me fit croire qu'elle avait quelque chose à me dire : je me mis à la croisée. Elle fit un tour ou deux dans le salon, se mit à côté de moi, et me dit bien bas :

— Ma réponse est sur ma toilette.

— Je l'ai prise, lui répondis-je, et je vous en remercie.

— Par où avez-vous passé? Je ne suis pas sortie d'ici.

J'avouai la petite ruse que j'avais employée pour m'assurer qu'elle trouverait mon papier. Elle rougit...

— Happy, me dit-elle, je vous défends d'être auprès de moi sans que je le sache.

Son père toussa, et nous nous retournâmes.

L'anniversaire de la naissance de milord approchait. J'avais célébré le précédent comme un polisson; je me préparai à celui-ci comme un jeune homme qui cultive les arts. Après avoir cherché tous les moyens de faire quelque chose qui fût agréable à milord, avoir conçu vingt projets, y avoir ôté, ajouté, les avoir abandonnés, je jugeai que rien ne le flatterait autant que son portrait. Milord avait des traits prononcés, le front droit, le sourcil épais, le nez retroussé, la bouche grande, et un double menton; sa perruque coupée devait aider à la ressemblance : j'eus l'audace de croire la chose facile, et la présomption de l'entreprendre. Je commençai un profil au crayon. Je corrigeais, j'effaçais, je recommençais. Milord était présent à ma mémoire, je croyais le

voir et je ne faisais rien de bien. Cependant je ne me décourageai point; j'avais quinze jours devant moi. Je recommençai tant et tant, que je saisis enfin la ressemblance. Je calquai mon trait avant de commencer à ombrer, et bien m'en prit. Lorsque j'eus fini ma tête, elle ne ressemblait pas plus à milord qu'à moi. J'en ombrai une seconde, et j'y trouvai quelque chose. J'en fis une troisième, où j'attrapai l'œil et son pourtour. Dans la quatrième je saisis la bouche. Je pris un peu de l'une, un peu de l'autre, et je fus content de moi. J'entourai mon buste d'une guirlande de fleurs, et je mis dessous ces deux vers de ma composition :

Pour ce premier essai ayez quelque indulgence,
Mon crayon fut conduit par la reconnaissance.

L'idée me parut très jolie, et les vers admirables, quoiqu'il y ait un *hiatus*, à ce que m'a appris depuis la poétique de Gaillard. Je ne me lassais pas d'admirer mon ouvrage. La tête me paraissait parfaitement dessinée, le crayon moelleux et bien fondu. Je fis mettre mon chef-d'œuvre dans une bordure dorée, sous un verre de Bohême, et je le cachai jusqu'au moment où il devait paraître aux yeux des convives émerveillés

Le matin de ce grand jour j'accrochai le portrait derrière un grand tableau qui décorait la salle à manger, et je m'occupai des objets relatifs à mes fonctions ordinaires. Milord avait ordonné un repas somptueux, et il avait invité ses amis de l'Angleterre et son cher médecin. Miss avait engagé quelques dames qu'elle voyait habituellement. La société devait être nombreuse, et cependant choisie, et on se promettait de s'amuser. A deux heures, miss parut au salon, parée de tout ce qui pouvait

relever sa figure enchanteresse. Elle examina mes dispositions, les trouva pleines d'intelligence et de goût, et me dit qu'elle avait une confidence à me faire. Nous passâmes dans une autre pièce, où elle m'apprit qu'elle avait préparé une petite fête pour son père :

— J'écris mal, dit-elle, mais je pense bien ; papa laissera le style et saisira la pensée. Mes petits vers doivent être répétés par de jeunes personnes de la connaissance de nos dames. Elles n'arriveront qu'au dessert ; c'est le moment de la poésie et du chant. Elles seront accompagnées par quelques jeunes gens qui auront des instruments. On fera un petit concert, et la journée se terminera peut-être par quelques contredanses. Papa entre rarement ici, faites-y dresser une table : qu'elle soit chargée de fleurs, de fruits, de pâtisseries et de rafraîchissements ; je veux régaler mes acteurs. Je compte sur vous, mon cher Happy : de la promptitude et surtout de la discrétion.

Elle me donna sa bourse et me laissa.

En moins d'une demi-heure, le limonadier, le confiseur, le pâtissier et la fruitière m'arrangèrent un ambigu charmant. Une heure après j'avais des guirlandes de roses montées sur des cerceaux et des corbeilles garnies pleines de fleurs de toutes espèces. A quatre heures les convives arrivèrent, et, après les premiers compliments, on se mit à table. Miss faisait les honneurs avec cette grâce aisée qui ne la quittait jamais. Milord et ses amis d'Angleterre mangeaient ; le docteur et les dames soutenaient la conversation. J'étais vis-à-vis du tableau qui cachait le portrait de milord ; je grillais de le faire paraître. J'approchais, je m'éloignais,

et je me serais trahi s'il eût été possible qu'on eût quelques soupçons ou qu'on me remarquât au milieu de dix à douze domestiques qui servaient avec moi.

Le second service était sur table. Je sentais que les acteurs de miss ne tarderaient pas à venir. Il fallait les aller recevoir, les ranger, les faire entrer; je n'avais plus qu'un moment, et je me décidai. Je coupai le cordon qui attachait le grand tableau; il tomba avec un fracas qui fit retourner toutes les têtes, et les dames et le docteur s'écrièrent à la fois :

— C'est milord, c'est lui, il est frappant!

Le docteur se leva, prit le portrait le présenta à milord, qui l'examina attentivement et regarda sa fille.

— Ce n'est pas moi, papa, lui dit-elle; je l'avoue en rougissant, cette idée ne m'est pas venue.

Le portrait passa de main en main, reçut des éloges à la ronde, et j'étais content!... Oh! j'étais content!... Qu'on se mette à ma place. Le docteur jura à miss que le portrait était d'elle, et elle lui soutint le contraire. Les dames la pressèrent d'en convenir, et elle se défendit avec vivacité. Elle reprit le portrait, l'examina de nouveau, et dit :

— Ce ne peut être que mon maître.

— Pas du toute, reprit milord, il y a des vers qu'un maître de dessin ne peut pas m'adresser.

— Des vers! des vers! s'écria le docteur; voyons les vers...

— Ils sont dans un enfoncement ombragé par des fleurs...

— C'est de l'immortelle, dit miss.

— Lisons les vers, continua le docteur.

Il fit au *essai ayez* une légère grimace

qui échappa à tout le monde, hors à l'auteur, qui n'y comprit rien, et il finit par trouver les vers pleins d'âme et de délicatesse. Tous les yeux se reportèrent sur miss.

— Je n'aurais pas écrit autre chose, dit-elle, mais encore une fois ce n'est pas moi.

— C'est donc le diable! reprit milord.

Un valet, qui faisait l'entendu, s'approcha de l'oreille du docteur, celui-ci se leva avec vivacité.

— Mesdames, mesdames, s'écria-t-il, Happy va nous mettre dans la confidence : c'est lui qui a fait tomber le tableau qui masquait le portrait.

— Parlez, mon ami, me dit milord.

— C'est moi qui...

— Qui avez été chargé de placer le portrait, reprit le docteur; mais par qui?

— C'est moi qui...

— C'est moi qui... poursuivit milord : finissons. Qui a fait ce diable de portrait?

— C'est moi, milord...

— Qui avez dessiné cette peinture?

— Oui, milord.

— Ne mentez pas, me dit miss avec un regard sévère.

A ces mots j'éprouvai un mouvement de dépit, et je montai à ma chambre, d'où je descendis, les bras chargés de mes dessins, depuis mon premier œil jusqu'aux esquisses du portrait de milord. Je déposai mes œuvres aux pieds de miss Juliette, et je lui dis à demi-voix :

— Je ne vous dis pas tout; mais je ne mens jamais.

— C'est lui! c'est lui! s'écria-t-elle, d'un air que je ne lui avais jamais vu. C'est lui... et je l'accusais...

Elle se tut et rougit.

— Ah! ah! dit milord.

— C'est extraordinaire, dirent les dames.

— Mais, en vérité, ce n'est pas mal du tout, poursuivit le docteur.

Et on parla d'autre chose.

J'entendis plusieurs voitures qui s'arrêtaient à la porte : je sortis. C'étaient les acteurs de miss, qui s'étaient entassés dans des carrosses de place, et qui riaient aux éclats en se démêlant les uns d'avec les autres. Je tremblais que milord ne vînt à la croisée; mais il n'était pas curieux; et, quand il était à table, il ne se levait pas aisément. Je priai la joyeuse recrue de monter en silence et sur la pointe du pied. Je la fis entrer dans la salle où était dressé l'ambigu. Là, je déclarai que miss m'avait nommé maître des cérémonies. Je distribuai les corbellles de fleurs à six demoiselles, très jolies, mais qui ne valaient pas à elles six... Je priai les jeunes gens de déposer leurs instruments et de prendre des guirlandes; j'engageai l'un d'eux à passer au piano quand il en serait temps, et je rentrai.

On servit le dessert; miss me fit signe, et les portes s'ouvrirent. Cette brillante jeunesse défila au son d'une fanfare, et fit le tour de la table en marchant en mesure d'un air tragi-comique. Les jeunes personnes présentèrent leurs corbeilles à milord, et l'embrassèrent. Les jeunes gens formèrent sur la table un berceau de leurs guirlandes; et, pendant que le docteur admirait le choix et la fraîcheur des fleurs, qu'il s'extasiait sur la douceur de leur parfum, on se disposa à commencer la pièce. Elle joignit au rare mérite d'être courte le mérite plus rare encore d'être écrite avec délicatesse et sentiment. C'était une fille

tendre qui tremblait pour les jours d'un bon père, qui le pressait de demeurer dans un bocage riant, où il n'avait rien à craindre de la méchanceté des hommes ni de la fureur des loups. C'étaient des bergers et des bergères qui lui promettaient de veiller sur lui et d'embellir ses derniers jours. C'était enfin l'ouvrage de Juliette, dont l'âme, pure comme un beau jour, s'exhalait dans des vers qui n'étaient pas très corrects, mais qui étaient vrais comme la nature. Milord s'attendrit insensiblement; ses larmes coulèrent, et il ne pensa point à les cacher. Il cherchait sa fille; elle était près de lui, et elle tomba dans ses bras. Les actrices s'assirent auprès de leurs mamans, les acteurs prirent des serviettes et servirent leurs bergères. Le marasquin arriva : il multiplia les saillies, il ajouta à la gaieté, et bientôt on ne s'entendit plus.

— Voilà le moment, disaient au docteur deux femmes fort aimables qui étaient à ses côtés; voilà le moment, frappez le grand coup.

Le docteur se leva, s'essuya la bouche, se la pinça, toussa, demanda un moment de silence, et parla.

— Avouez, milord, que les plaisirs de l'Angleterre sont bien froids comparés à ceux-ci. Vous raisonnez à Londres, vous jouissez à Paris. Voyez cet aimable désordre, cette joie naïve qui brille dans tous les yeux, la tendresse de votre fille, l'empressement de vos amis; descendez dans votre cœur, soyez vrai, et convenez que vous êtes heureux. Cette scène de bonheur peut se modifier de mille manières différentes, et se renouveler tous les jours.

Puis, s'essayant sur un ton plus grave, il ajouta :

— Votre santé est parfaite, votre embonpoint est réduit; il y a trois mois vous pouviez à peine vous tenir à cheval; vous marchez facilement aujourd'hui; vous mangez avec appétit, vous riez quelquefois, et vous retourneriez à Londres! Non, milord, vous resterez ici : je vous l'ordonne au nom de la médecine; ces dames vous en prient au nom de l'amitié.

Elles se levèrent à l'instant, s'approchèrent de milord, le cajolèrent, le caressèrent, le pressèrent; miss lui présenta une procuration qui autorisait son homme d'affaires à vendre tous ses biens. Milord se fit un peu prier; sa fille tomba à ses genoux; milord prit la plume et signa. Le docteur fit le paquet, le cacheta, et j'allai le charger à la poste.

Quand je rentrai, la table était levée. On s'était mêlé dans le salon; on ne respirait que le plaisir. Un couple causait dans un petit coin; un autre, à la faveur d'un innocent duo, dévoilait le secret de son cœur; les uns dansaient, les autres riaient; milord écoutait, regardait, et trouvait tout bien.

« Place! place! » dit une des dames en conduisant au piano une jeune demoiselle, qui s'en défendait pour la forme. Les jeunes gens courent dans la pièce voisine, prennent leurs instruments; vingt pupitres sont dressés, on se range, on prête l'oreille, et le concert commence. Les jeunes personnes, fortes et faibles, reçurent le tribut d'éloge qu'on accorde plus souvent à l'usage qu'à la vérité. Enfin on pria miss de se faire entendre à son tour. Elle éludait, elle n'était pas en train, elle avait chaud, etc. Sa résistance me piquait : elle était d'une force supérieure. et j'étais certain qu'elle éclipse-

rait ses rivales. Milord la prit à l'écart et lui dit :

— J'ai fait ce que vous avez voulu : faites quelque chose pour moi.

— Ces demoiselles sont faibles, répondit-elle, je ne veux pas les humilier.

Je l'entendis, et je l'admirai. Trente personnes joignirent leurs instances à celles de milord : il eût été ridicule de se défendre davantage. Elle le sentit et céda. Elle toucha un concerto avec une précision, une netteté, une expression qui enlevèrent les suffrages. Une jeune dame lui présenta ensuite une ouverture qu'elle tira de sa poche.

— Elle ne connaît pas cela, dit-elle à un monsieur qui paraissait au mieux avec elle.

Miss joua le morceau en badinant. Elle fut applaudie à trois reprises. La dame se mordit les lèvres, et miss lui rendit sa musique en la remerciant d'une prévoyance qui avait fait valoir son talent.

— Vous n'avez rien entendu, dit le galant docteur; nous avons une sonate à quatre mains!... je ne connais rien d'aussi varié, d'aussi piquant.

Et on pressa miss d'ajouter à l'ivresse qu'on avait éprouvée.

— Madame, dit-elle à la femme à l'ouverture, vous jouez tout à la première vue. Vous voudrez bien faire une partie.

La dame balbutia, s'excusa et refusa. Le docteur insistait. Miss demanda un second, et personne ne se présenta.

— J'en suis fâchée, dit-elle en regardant la dame en question : le morceau est joli, et je le joue assez bien.

— Je ferai la seconde partie, lui dis-je tout bas.

— Vous, Happy!

— Moi.

— Cela ne se peut pas.

— Je vous ai dit que je ne mens jamais.

— Venez, me dit-elle avec force; vous êtes étonnant en tout.

Nous nous mîmes au piano; un léger murmure se fit entendre.

— Commençons, me dit miss; du courage et de l'aplomb.

Le cœur me battait avec violence; je sentais mes doigts s'engourdir, et je m'aperçus que miss me couvrait dans certains passages. Le plus profond silence régnait dans la salle; on semblait épier le moment de me prendre en défaut. J'en vins à une roulade extrêmement difficile, et je la passai avec le brillant et la rapidité de l'éclair. Toutes les mains partirent à la fois. Des bravos multipliés me rassurèrent, et je me remis.

— Changeons de partie, me dit miss quand nous fûmes au rondeau, tous les solos sont dans la mienne.

Il n'est pas possible à un artiste de désirer un prix plus doux de ses travaux que celui que j'obtins dans cette délicieuse soirée. On oublia l'orphelin, l'infortuné, le domestique de milord; on ne vit que l'homme, et on me prodigua ces expressions flatteuses qui sont sans prix quand elles ont le caractère de la vérité. Miss ne me dit pas un mot. Elle me serra la main : qu'eût-elle dit qui valût cela?

Je me levai et on m'entoura; je voulus sortir, on me retint. Le docteur me parla chimie, et je lui dis que je n'étais pas médecin. Il me parla littérature, je répondis conséquemment. Il fit le grammairien, je lui prouvai que je l'étais. Le docteur ne concevait pas comment je savais tout cela.

Je le conçois à merveille, lui répondait miss. Tous les hommes m'interrogeaient à la fois ; les femmes attendaient ma réponse, et souriaient avant que j'eusse répondu.

Milord fendit la presse, et me prit gravement par la main.

— Messieurs, dit-il, quand un homme, dans mon pays, il se distingue de la classe commune, nous oublions les torts de la fortune, ou, si nous nous en souvenons, c'ette pour les réparer. Cette june homme, il a été mon domestique : il sera désormais mon hami. Happi, embrassez-moi.

Je me jetai à son cou, et des larmes abondantes furent ma seule réponse. Tous ces messieurs m'embrassèrent à leur tour, et l'aimable docteur me présenta aux dames, qui se prêtèrent avec grâce à ce qu'elles appelaient ma réhabilitation. Miss était la dernière. Je m'arrêtai devant elle. Ses yeux étaient baissés, un vif incarnat colorait ses joues. J'éprouvais une émotion qui m'était inconnue ; un feu que je n'avais jamais senti passait de mon cœur dans mes veines et circulait avec mon sang. Miss et moi, nous étions immobiles à deux pas l'un de l'autre. Milord me poussa par l'épaule et m'ordonna de l'embrasser aussi : je touchai sa joue, et je tombai sur le parquet.

Le docteur fit appeler un chirurgien et voulut qu'on m'ouvrît la veine. Miss l'assura que mon incommodité ne venait que d'un excès de joie causé par le changement de ma condition. Le docteur avait prononcé, et ses jugements étaient sans appel. Pour moi, je me sentais oppressé ; je ne connaissais pas la cause de cette oppression, et je me laissai faire.

On exigea que je me misse au lit. Je n'en avais pas la moindre envie et pour cette

fois je ne fus pas du tout de l'avis du docteur. Il insista de manière que je ne pouvais résister sans me rendre coupable de lèse-médecine; il fallut obéir.

Bientôt j'entendis danser, et je m'emportai intérieurement contre le trop prévoyant docteur, qui me privait d'une partie des agréments de la soirée. J'aurais eu tant de plaisir à contempler Juliette. Je me la représentais rasant légèrement le parquet; je voyais ses mouvements souples et moelleux, sa physionomie animée et décente, lorsque ma porte s'ouvrit. C'était Juliette : elle s'était échappée un moment. Elle prit une chaise, s'assit près de mon lit, me demanda comment je me trouvais, et après un silence elle me dit d'un ton pénétré :

— Je vous ai fait de la peine, Happy : j'ai pu vous croire capable d'un mensonge ! Papa vous a bien vengé; mais ce n'est pas assez pour moi. Happy, me pardonnez-vous ?

Et elle s'était levée; sa main, appuyée sur mon chevet, soutenait son corps, qui était penché vers moi; sa bouche touchait presque la mienne, je respirais son haleine, et je me sentais brûler. Je saisis sa main et je la couvris de baisers. Mon cœur, mon âme, tout mon être était sur mes lèvres, s'épuisait sur cette main et y reprenait une nouvelle vie...

— C'est trop, me dit Juliette d'une voix entrecoupée, c'est trop... L'expérience m'éclaire... Happy, nous ne sommes plus des enfants.

Je ne voyais, je n'entendais rien... J'osai porter sa main sur mon cœur... Elle fit un effort, la dégagea, et s'éloigna avec vivacité. Elle tenait la porte entr'ouverte; sa tête se tournait encore vers moi; son œil

humide se fixait sur le mien, elle ne pouvait l'en détacher.

— Happy, me dit-elle enfin, je ne vous reproche rien; mon imprudence seule a tout fait. Souvenez-vous toute votre vie que vous avez oublié un moment et mon père, et Juliette, et vous-même, et l'honneur.

Je joignis mes mains en suppliant; j'allais m'accuser, demander grâce; elle sortit sans vouloir m'entendre.

Je me calmai insensiblement. Je réfléchis, je m'interrogeai, je me trouvai coupable, et je frémis.

« Je vois clair dans mon cœur, m'écriai-je. J'adore Juliette, et ce fatal amour me livre à des maux qui ne doivent plus finir. Je suis aimé autant que j'aime, et c'est un malheur de plus. Sa naissance, la fortune, les préjugés, la raison même, tout sépare des êtres que tout devrait unir. Juliette!... Juliette! je m'immolerai à ton repos et à ton père; je te fuirai, tu m'oublieras, tu seras heureuse avec un autre : j'en mourrai, mais j'aurai fait mon devoir. »

Je passai le reste de cette nuit cruelle à combattre mon amour et à lui céder alternativement. Au point du jour, ma tête était vide, mon corps fatigué, et je m'assoupis insensiblement.

X

JE VOIS LE MONDE

Je descendis chez milord, je me présentai pour l'habiller, selon ma coutume : il ne voulut pas le permettre. Il m'avança un siège et m'ordonna de m'asseoir Il me dit qu'il était déterminé à se fixer en France;

que la conservation de sa santé, les instances de sa fille et de ses amis lui en faisaient une sorte de loi ; qu'il avait vu mourir à Londres son épouse et les hommes qu'il avait le plus aimés, et que tous les lieux lui devaient être indifférents ; que cependant il aimait beaucoup sa patrie, et que les moments les plus agréables pour lui seraient ceux où je la lui rappellerais. Il ajouta obligeamment que j'apprenais ce que je voulais, et qu'il espérait que je me ferais l'effort d'apprendre l'anglais pour lui ; qu'il m'aimait, qu'il m'estimait, qu'il comptait que je m'attacherais invariablement à lui, et qu'il ne négligerait rien pour rendre mon sort agréable. Il finit en me donnant cinquante louis pour commencer ma garde-robe.

Rien n'humilie un bon cœur comme des bienfaits dont il ne se sent pas digne. A chaque mot de milord, je sentais le trait aigu du remords : et je serais tombé à ses pieds, si j'avais été le seul coupable.

Juliette partageait ce pénible état. Elle avait perdu cette gaieté franche et naïve, garant d'une âme pure ; elle ne répondait aux caresses de son père qu'avec timidité et embarras ; elle m'évitait autant que le permettait la décence, ne me parlait que lorsqu'elle y était contrainte par nécessité, et fuyait dès qu'on la laissait seule avec moi. J'approuvais sa conduite, et elle me faisait une peine !... Oh ! les passions, les passions !... Avec quelle adresse elles nous subjuguent ! par quels sentiers fleuris elles nous égarent pas à pas ! de quels charmes elles parent l'avenir ! avec quelle fureur elles nous tourmentent, quand la raison a déchiré le voile de l'illusion !

Milord n'avait pas de soupçons. Il nous

trouvait changés; il attribuait ce changement à la réserve qu'inspire un âge plus avancé. Il en plaisantait quelquefois. Nous rougissions, et milord ne s'en apercevait pas.

Il m'avait conduit aux bibliothèques, au jardin botanique. Il m'avait fait voir différentes galeries de tableaux. Il parlait peu, mais il jugeait bien, et il paraissait se complaire à me former le jugement. Il m'avait présenté chez tous ses amis. Des talents agréables, un physique avantageux, me faisaient accueillir; ma modestie me faisait aimer. Je n'avais pas vu les spectacles, milord lia une partie d'Opéra avec la comtesse d'Alleville, la femme de Paris qu'il voyait avec le plus de plaisir.

La comtesse avait été jolie, et s'était préparée de bonne heure à vieillir. Elle avait connu les hommes, elle avait connu les erreurs de la jeunesse, et elle avait orné sa raison de tous les agréments de l'esprit, elle jouissait, à soixante ans, des sacrifices qu'elle s'était faits à vingt-cinq. Les hommes mûrs la recherchaient, les jeunes gens l'écoutaient avec plaisir, les femmes l'aimaient depuis environ quinze ans.

Nous trouvâmes chez elle un conseiller au Parlement qui avait un sens droit, de l'aisance dans les manières, qui ne parlait jamais procès, qui ne dédaignait pas l'épée, et qui eût aimé la comtesse si elle fût née vingt ans plus tard;

De jeunes personnes jouant l'ingénuité, ne répondant que oui et non, écoutant, entendant tout, et n'oubliant pas que l'innocence ne rougit jamais;

Un jeune officier aux gardes, étourdi, présomptueux, portant parfaitement l'uniforme, ignorant comme un chevalier français, parlant de tout avec l'assurance d'un

homme instruit, persiflant le clergé, méprisant la robe, et ne daignant pas parler du tiers état; courant les femmes, qu'il croyait aimer, et leur persuadant qu'il leur faisait beaucoup d'honneur en les déshonorant;

Un prélat qui ne connaissait pas son diocèse, qui n'avait jamais lu ses mandements, et qui partageait le patrimoine de saint Pierre avec les filles d'Opéra;

Une marquise nouvellement mariée, vive, piquante, *adorant* son mari, le cherchant sans cesse des yeux, l'appelant, et le becquetant en appuyant tendrement son pied sur celui de l'officier aux gardes;

Un jeune homme de vingt ans, beau comme Adonis, timide comme un homme de mérite, réservé auprès du sexe, très disposé à aimer, et ayant encore son cœur pour n'avoir su à qui le donner.

C'est au milieu de cette société que Juliette parut avec des avantages qui devaient attirer tous les yeux et fixer tous les cœurs. Un sourcil parfaitement dessiné couronnait un œil noir, qui n'était pas voluptueux encore, mais qui déjà faisait naître le désir; une bouche de rose qui ne s'ouvrait que pour s'embellir; un teint d'une blancheur éblouissante; la gorge, la taille et l'abandon des grâces, de l'esprit sans prétention; des connaissances sans pédanterie; un cœur... oh! un cœur!... Si on l'eût connue comme moi, elle eût été trop dangereuse.

L'officier aux gardes l'aborda familièrement, joua avec son jabot et le pommeau de son épée, se caressa le menton, lui dit des choses *délicieuses*, auxquelles elle ne fit pas d'attention.

Le conseiller la salua respectueusement : cette marque de considération parut la flatter.

Le prélat la regarda, voulut lui parler, et se tut aux premiers mots qu'elle lui répondit. Il n'était à son aise qu'avec des femmes d'un certain genre.

Le jeune homme fit deux ou trois tours dans le salon, s'assit près de deux ou trois femmes, leur dit je ne sais quoi, se leva sans attendre leur réponse, et se trouva à côté de Juliette comme par hasard. Je m'étais aperçu qu'il ne cherchait qu'elle, et qu'il avait pris un détour pour qu'on ne soupçonnât point son but. Il lui parla de ce ton qui annonce l'estime; son accent avait cette douce chaleur qu'inspire un intérêt pressant; elle lui répondit avec une politesse froide qui le déconcerta. Il ne parla plus, mais il la regardait; il se trouvait bien auprès d'elle, et il y resta. Je ne sais pourquoi ce jeune homme me déplut au premier coup d'œil; je ne sais si Juliette le sentit, mais elle se leva après quelques minutes, fut se placer à côté de madame d'Alleville, s'entretint quelque temps avec elle, et me dit en s'asseyant auprès de moi :

— Cette femme est étonnante, elle embellit jusqu'à la vieillesse. Heureuses celles qui la prendront pour modèle, et qui lui ressembleront un jour!

La conversation devint générale. On parla beaucoup, et on dit très peu de chose C'étaient de jolis riens débités avec légèreté, des tours de phrase agréables et fins; c'était la piquante équivoque, que couvrait encore un coin du voile de la pudeur. On singeait la raison, on jouait le sentiment, on courait après la pensée, on applaudissait à des choses qu'on n'avait pas entendues, on était content de soi, on paraissait l'être des autres : c'était charmant.

Le conseiller tâchait de donner à la con-

versation quelque apparence de bon sens; on ne l'écoutait pas.

Le prélat s'exprimait avec une feinte modestie qui n'en imposait à personne.

La marquise déraisonnait à perdre haleine, et, quand elle avait dit une sottise, elle embrassait son mari en riant aux éclats.

L'officier lui jurait qu'elle était adorable d'un air qui eût révolté une femme décente. Le mari riait de la présomption de l'officier; celui-ci se moquait de la bonhomie du mari, et la marquise se moquait peut-être de tous les deux.

Juliette souffrait de ces ridicules. Elle me dit :

— Je n'aime pas les femmes trop caressantes : l'épouse honnête et sensible répond aux caresses de son époux. Celle qui le prévient avec affectation craint qu'il ne soupçonne qu'il est trompé ou qu'il va l'être.

Le jeune homme la devina, et parut s'estimer davantage pour l'avoir devinée.

Milord avait trouvé une traduction de Locke, et ne prenait pas garde à ce qui se passait autour de lui.

Pour moi, je ne me plaignais que de l'assiduité fatigante du jeune homme, qui, à force de tourner, était revenu à côté de Juliette.

L'officier, après avoir épuisé tous les lieux communs que lui fournit sa mémoire, crut qu'il convenait à un homme comme lui de se faire exclusivement écouter. Il perdit de réputation quelques femmes dont il prétendait faire l'éloge; il en calomnia d'autres qui l'avaient apprécié à sa juste valeur. La marquise lui dit en ricanant qu'il était un méchant. Juliette le regarda d'un air de pitié. Le conseiller fut sur le point de lever les épaules, et la comtesse observa qu'on dit toujours des femmes trop de bien ou trop

de mal; que la plus estimable est en effet celle dont on parle le moins; que la femme du jour est rarement la femme du lendemain, et que le plus grand tort que certains hommes puissent faire au sexe, c'est d'en parler de quelque manière que ce soit.

L'intarissable officier laissa les femmes et se jeta à corps perdu dans la métaphysique. Il demanda à l'abbé s'il croyait en Dieu. L'abbé répondit en s'inclinant qu'il ne parlait jamais religion. Le conseiller demanda à son tour à l'officier s'il croyait au soleil.

— Parbleu! je le sens répondit celui-ci.

— Est-il si difficile, reprit le conseiller, de remonter de l'effet à la cause?

— Je ne connais ni les effets ni les causes, continua l'officier; mais je sais que les religions sont inutiles, et qu'on devrait s'en passer. Nos officiers de fortune prendraient leurs invaldes chez les bénédictins, qu'ils mettraient à la porte; nos officiers généraux seraient abbés commendataires, et on réserverait les évêchés pour messieurs du régiment des gardes. On mènerait au moins une vie agréable et on s'inquiéterait peu de l'autre, qui, dans le fait, est très apocryphe et n'a rien qui puisse tenter un galant homme. Aussi je n'y crois point du tout, et il serait à désirer que tout le monde pensât comme moi : les choses en iraient bien mieux.

— Vous croyez donc, reprit le conseiller en s'échauffant un peu, vous croyez donc mourir tout entier?

— Parbleu! je n'en doute pas, répliqua l'officier.

— Où sont vos moyens de conviction? continua son adversaire.

— Conviction? qu'est-ce que cela? repartit l'officier.

— Vous croyez donc, reprit à son tour la comtesse, qu'une société d'athées pourrait exister?

— Certainement, madame.

— Alors il n'y aurait plus de vertu.

— Ni de préjugés.

— Vous allez un peu loin, madame la comtesse, dit le conseiller. Il est en effet impossible qu'une société d'athées se forme jamais, parce qu'un athée est un être pensant, et que la multitude ne pense point; mais, si un peuple adoptait ce système, il pourrait exister et prospérer indépendamment de ses opinions. Des lois sages, administrées avec fermeté, sont le seul frein de la méchanceté humaine. Les lois divines menacent sans cesse, ne frappent jamais, et la crainte du supplice présent est plus puissante que celle d'un supplice éloigné, dont on n'a point d'idée précise. D'ailleurs Dieu pardonne au coupable; on sait cela, et on y compte. Le Parlement ne pardonne point, et on ne s'y joue pas; et puis l'athéisme suppose une éducation soignée, des connaissances, fruits de longues réflexions, et l'homme qui médite est rarement un scélérat. Le véritable athée, s'il en est, ne compte que sur sa vie présente. Il ne s'occupe qu'à jouir, et quelles peuvent être ses jouissances? les cherchera-t-il dans la débauche, qui le conduirait à l'infamie? dans le crime, dont la punition abrégerait des jours au delà desquels il ne voit et n'attend rien? Il cultivera la vertu, parce qu'elle porte avec elle sa récompense. Il aimera ses semblables, pour en être aimé à son tour. Il soulagera l'humanité souffrante, pour obtenir des droits à la reconnaissance. Il sera bon époux, parce qu'une épouse chérie versera des fleurs à pleines mains

sur les amertumes de sa vie. Il sera bon père, pour trouver un bon fils; bon citoyen, pour acquérir de la considération. L'affection et l'estime de ceux qui l'entourent rempliront son cœur et le rendront fier de lui-même en le rendant heureux par les seuls moyens qu'il tient de la nature. Il sera à plaindre sans doute au moment où tout devra finir pour lui. Il s'éteindra sans espoir de renaître, son cœur se séchera à l'idée du néant absolu; mais aura-t-il été un fardeau inutile à la terre et un fléau pour la société?

— Je n'entreprendrai pas de vous répondre, dit la comtesse; de tels objets sont au-dessus de ma portée, je vous l'avoue avec humilité. Vous remarquerez seulement qu'il est une multitude de cas imprévus par ces lois humaines dont vous vantez la puissance, une foule de délits obscurs qu'elles ne peuvent atteindre, et dont la multiplicité détruirait bientôt chez un peuple toute espèce de moralité.

— Ces délits obscurs, reprit le conseiller, ne seront jamais commis par un véritable athée. Il ne s'enivre point, de peur d'altérer sa santé; il ne jouera point, de peur de perdre sa fortune; il ne manquera point à sa parole, de peur qu'on ne viole celle qu'on lui aura donnée; il ne séduira point la femme de son voisin, de peur qu'on ne débauche la sienne.

— Et s'il n'aime point sa femme, continua l'officier, il couchera donc avec sa voisine?

— Cela se peut, monsieur. Il est même possible qu'il assassine le voisin l'épée à la main ou autrement; mais alors on le rompra comme on rompt un déiste, et tout sera dit.

— Laissons cela, poursuivit la comtesse. J'aime à croire que le bien que j'ai fait n'entrera pas avec moi dans la tombe. J'aime à revivre dans un monde, inconnu sans doute, mais dont l'intime conviction me fait supporter celui-ci. Si c'est une erreur, elle me soutient, elle me console; il serait cruel de me la ravir.

— Mesdames, mesdames, s'écria l'officier, nous oublions l'Opéra.

— Il est six heures et demie, continua la marquise. Legros aura chanté son ariette; cela est désespérant. Qu'on fasse avancer ma voiture.

— Ma voiture, dirent l'officier et le prélat.

Milord donna la main à madame d'Alleville. Je m'avançai pour offrir la mienne à Juliette; le tourmentant jeune homme me prévint. Juliette ne pouvait le refuser; elle laissa prendre sa main, me regarda, et je l'entendis.

Milord occupait le fond de sa voiture avec sa fille, le jeune homme prit une place de devant, le conseiller avait accepté la quatrième que milord lui avait offerte. Ce contretemps m'affecta, et je montai dans le carrosse de madame d'Alleville. Je ne pus résister à l'envie de connaître ce fâcheux jeune homme, que je trouvais sans cesse dans mon chemin. Je demandai qui il était.

— C'est M. Abell, me répondit la comtesse, le fils du secrétaire d'ambassade de Sa Majesté Britannique, jeune homme bien né, et qui joint à un rare mérite une fortune considérable : vous serez bien aise de le connaître.

Cette connaissance ne me flattait pas du tout, et je sentis que M. Abell ne serait jamais mon ami.

Nous arrivâmes à l'Opéra. Chacun s'ar-

rangea selon son goût et son intérêt particulier. Je mis la comtesse dans sa loge, et j'entrai dans celle de Juliette. Elle n'était que de quatre places. Milord n'aimait pas à être enfermé; il s'était mis dans le fond, et l'opiniâtre M. Abell était à côté de miss. Il avait vaincu sa timidité; il parlait facilement; il parlait avec véhémence, et je n'entendais pas. Juliette était attentive, elle répondait avec circonspection; mais ses manières étaient affectueuses. Je souffrais beaucoup; ma tête se montait; une fureur concentrée s'emparait de mon cœur, et le poignait. Juliette s'approcha de l'oreille d'Abell, et lui dit quelques mots. Il ne répondit pas : il lui sourit avec une expression... Oh! que ce sourire me fit de mal! Vingt fois je fus près d'éclater; vingt fois j'invoquai la raison, et la cruelle ne me montra qu'un avenir affreux. Des mouvements convulsifs agitaient tous mes membres; Juliette me regarda; il était temps.

— Vous êtes un enfant, me dit-elle tout bas.

— Je me sens mourir, lui répondis-je.

— Que dit monsieur? reprit Abell.

— Il ne voit pas, continua Juliette, et il est dur de ne pas voir à l'Opéra. Faisons-lui un peu de place.

Elle me prit par la main et m'attira sur le devant.

— Que vous me connaissez mal, me dit-elle.

— Je ne serais pas jaloux de l'officier aux gardes.

— Vous ne devez l'être de personne.

Ce mot me fit un bien! Il soulagea mon cœur; il rafraîchit mon sang; il me redonna la vie. Je me serrais contre Juliette; je la touchais... C'était elle. Je l'avais per-

due; je la retrouvais... J'étais heureux... oh! j'étais heureux!...

— Remerciez, monsieur, me dit-elle tout haut.

— Eh, de quoi? lui répondis-je.

— De l'opinion avantageuse qu'il a conçue de vous. Il m'a parlé d'abord de mon père et de moi. Il a daigné me dire de ces choses flatteuses, qu'on ne croit pas quand on se rend justice, ajouta-t-elle en souriant, mais qu'on entend avec plaisir. Enfin on a parlé de vous : monsieur se connaît en hommes, et je l'en estime davantage. Cependant j'ai cru devoir ménager votre modestie, et je l'ai prié bien bas de ne pas vous laisser entendre tout le bien que nous disions de vous.

M. Abell me présenta la main. J'avançai la mienne; je le saluai. Il écouta les acteurs, et je dis à Juliette :

— Vous ne me deviez pas d'explication.

— Je la devais à ma délicatesse.

— Combien je suis confus ! Que de torts j'ai envers vous, Juliette ! Juliette !

— Possédez-vous, jeune homme, ou vous nous perdrez tous deux.

Mes yeux se portèrent enfin dans l'intérieur de la salle. Une assemblée brillante, nombreuse et une salle richement décorée, une musique enchanteresse, captivèrent un instant mon attention. Je me lassai bientôt de voir des spectateurs glacés, d'admirer une construction mesquine, qui ne pouvait plaire qu'au premier coup d'œil, d'entendre une continuité de sons fatigants pour l'oreille. J'examinai la scène et tout m'y parut faux. L'acte finit. Juliette et M. Abell me demandèrent ce qui m'avait flatté.

— Rien, leur répondis-je. J'ai vu des décorations très bien peintes, et qui donne-

raient une idée de la nature, sans la continuelle mobilité des châssis, et si on n'apercevait pas les lumières à travers des masses de colonnes ou un fond de forêt. J'ai vu des changements qui ne prouvent que l'adresse du machiniste, et qui nuisent à l'illusion. J'ai vu un char volant, qui eût trompé mes yeux, s'ils n'eussent trouvé les cordes qui le faisaient mouvoir. J'ai vu une mer de gaze d'argent, roulée sur des cylindres, et j'ai deviné la mécanique en voyant dans la coulisse l'homme qui faisait jouer la manivelle. J'ai vu des Grecs habillés en velours et en satin, des casques de la composition du cartonnier, qui ne sont ni grecs, ni romains, ni persans, ni gaulois. J'ai vu une princesse, en boucles collées et en chignon, chanter la pudeur en invitant d'un œil lascif les amateurs à venir souper chez elle. J'ai vu un héros chanter son amour, chanter son bonheur, chanter la trahison de sa belle, chanter son désespoir. Nous allons le voir sans doute chanter sa mort, les champs Elysées et la métempsycose. J'ai vu des choristes compatir aux douleurs de leurs maîtresses en tenant toutes leurs mantes de la main gauche, en battant toutes la mesure de la main droite, et en souriant au cintre à des amants qu'elles n'avaient pu placer dans la salle. J'ai vu des gardes du roi d'Epire en guêtres noires et en bottes à l'anglaise. Je vois des spectateurs qui s'efforcent de trouver tout cela charmant, qui bâillent sans s'en apercevoir : et je bâillerais aussi si je n'étais avec vous. Si du moins j'avais entendu un vers sur dix, j'aurais suivi l'action, j'aurais une idée du mérite du poète. Comment travaille-t-on pour ce théâtre?

— Vous ne savez donc pas, me dit M.

Abell, qu'on est convenu de s'ennuyer à l'Opéra, et qu'on ne vient ici que pour les ballets ?

— Allons, dis-je, attendons le ballet.

Le ballet commença. L'incroyable agilité des danseurs, la grâce de leurs mouvements, l'expression de leur physionomie, me séduisirent complètement et forcèrent mon admiration. Bientôt cette admiration se ralentit; bientôt je ne vis plus que des gambades et des mines qui me fatiguèrent par leur uniformité.

— Ce spectacle est ennuyeux, dis-je à Juliette. L'esprit n'y trouve pas d'aliment; le cœur n'y est point ému; on n'y parle qu'aux yeux.

— Voyez cependant comme tout est plein, dit M. Abell.

— Qu'est-ce que cela prouve ? répliquai-je. Tant pis pour qui n'a que des yeux!

Le lendemain nous fûmes à la Comédie-Française. On avait affiché l'*Iphigénie* de Racine. Je l'avais lue avec une ivresse !... Je me faisais une fête de la voir représenter !... Je ne fus pas trompé. C'étaient Lekain, Brisard, Dumesnil et Clairon. Quels vers! quelle connaissance du cœur humain! mais aussi quel aplomb! quelle intelligence! quelle force! quelle vérité! Je ne m'occupais ni de la salle, ni des spectateurs, ni des décorations. Je n'étais plus à la Comédie-Française : ces gens-là m'avaient transporté en Aulide. Beaux jours de la tragédie, êtes-vous perdus sans retour? Un seul homme me les rappelle encore quelquefois. On le hait, on le critique, on est forcé de l'applaudir. Remplis ta carrière, Talma. L'envie veut arrêter le char du génie : elle tombera sous la roue.

J'admirai dans la seconde pièce Préville,

Molé, Dangeville et Monvelle, qui se plaçait en débutant à côté de ses rivaux.

Je fus à la Comédie-Italienne et je ne vis que Caillot.

— Retournons aux Français, dis-je à Juliette. Ce n'est que là qu'on peut jouir.

XI

GRANDS ÉVÉNEMENTS

Milord reçut ses fonds d'Angleterre en lettres de change sur les meilleurs banquiers de Paris, et on s'occupa sérieusement des moyens de les placer avec avantage. Le docteur se chargea de visiter les environs de la capitale, et de choisir une terre dont l'air salubre et les sites pittoresques pussent convenir au goût et à la santé de milord. Il fut décidé qu'il y aurait un jardin anglais qui réunirait les bois, les fleurs, les boulingrins, les cascades, les rochers, le pont cassé, la chaumière et la laiterie : ce devait être un abrégé de la nature. S'il y manquait quelque chose, ou si rien de tout cela ne se trouvait dans une terre convenable d'ailleurs, milord se proposait de faire travailler sous ses yeux, d'imiter parfaitement ses jardins du duché de Northumberland, au moyen de quoi il serait en Angleterre et en France tout à la fois. Le conseiller prévint milord de la nécessité d'obtenir des lettres de naturalisation pour garantir sa fille des petits inconvénients du droit d'aubaine, que le brigandage imagina autrefois, et que les souverains maintiendront tant qu'ils le pourront, parce qu'ils y trouvent leur compte. Milord pria le conseiller de faire les démarches nécessaires ; le conseiller promit d'agir, et moi je

fus chargé de lire régulièrement les *Petites Affiches*, et de prendre une note exacte des immeubles à vendre, parce qu'on se proposait de placer en fonds de terres labourables à peu près un million et demi, dont le produit servirait à l'entretien du jardin anglais, du château, de la table, de la garde-robe et de l'équipage de milord. Le surplus devait être mangé par sa fille, leurs amis communs, et le mérite indigent. Ces dispositions générales bien arrêtées, chacun s'occupa, en ce qui le concernait, de leur exécution.

Milord allait fréquemment chez madame d'Alleville, qui aimait son caractère franc et loyal, quoique un peu brusque. Elle le recevait avec plaisir; elle le distinguait de ces liaisons superficielles, et quelquefois incommodes, qu'on ne peut cependant éviter dans un certain monde; mais elle sortait peu, et ne venait à l'hôtel que les grands jours, tels que ceux où l'on célébrait la naissance de milord, de sa fille ou du roi d'Angleterre, dont la naissance ou la mort doit être à peu près égale à ses sujets, auquel il n'a jamais fait ni bien ni mal. Un matin, elle descendit de son vis-à-vis d'un air discret et important, et elle entra dans le cabinet de milord, où elle s'enferma avec lui pendant deux grandes heures. Le lendemain, elle présenta MM. Abell père et fils; le surlendemain elle s'arrêta encore à l'hôtel. Elle avait eu des emplettes à faire; elle avait pris avec elle M. Abell fils, dont elle connaissait le bon goût; ils venaient de courir tout Paris ensemble; ils avaient mis à contribution tous les marchands de la rue Saint-Honoré; enfin, ils se trouvaient dans le quartier de milord, et venaient sans façon lui demander à dîner. Pendant ces

premiers détails, que je commençais à ne pas trouver plaisants, deux laquais emplissaient l'antichambre de bagatelles, de bijoux et d'étoffes, que madame d'Alleville voulait absolument faire admirer à Juliette, qui n'y trouvait rien d'aimable, et qui répondit aux marques d'amitié que lui prodiguait madame d'Alleville avec une froideur qui m'étonna, d'après l'opinion que Juliette avait conçue de cette dame. La comtesse, que rien ne rebutait quand elle avait entrepris ce qu'elle croyait être une action louable, continuait de nous montrer ses emplettes pièce à pièce, et soutenait seule la conversation. Une répétition, enrichie de brillants, avait fixé un moment l'attention de Juliette; la comtesse la présenta à milord, et lui dit :

— Elle aimera mieux la tenir de votre main que de la mienne.

Milord, sans réflexion sur la richesse du cadeau, sans se défendre de le recevoir, sans faire au moins les remerciements d'usage, prit le bijou, et le plaça au côté de sa fille, qui demeura immobile d'étonnement et d'effroi. Milord lui présenta la main, la conduisit à son cabinet; madame d'Alleville et M. Abell les suivirent. Je demeurai seul; je sentis que son mariage était décidé, et que tout était fini pour moi. Ma tête se troubla tout à coup; un voile épais s'étendit sur ma vue; un amour indomptable, une jalousie effrénée, l'honneur dont j'étais l'esclave, me tourmentaient, me déchiraient tour à tour. Je fis d'incroyables efforts pour me rappeler à ma bassesse, au dévouement absolu que je devais à Juliette et à son père; l'amour, l'impitoyable amour l'emportait sur la reconnaissnce sa: la vertu n'était plus écoutée; elle

s'éteignait dans le fond de mon cœur. Mon corps trop faible, ne put soutenir ce terrible combat; je succombai, et pendant quelques moments, je cessai de souffrir. Je revins à moi; j'étais faible, sans idées suivies, incapable de prendre un parti. Je descendis; je rencontrai le domestique de milord, qui me demanda ce que j'avais.

— Rien, lui répondis-je... la fièvre, je crois... une migraine... Je ne dîne pas à l'hôtel; milord a des affaires sérieuses, je le gênerais peut être... Je vais chez un ami.

— Voulez-vous que je fasse mettre les chevaux? vous n'êtes pas en état de marcher.

— Je vous remercie; je sortirai à pied. Ne dites rien à milord de mon indisposition; mais prévenez-le que je ne rentrerai que ce soir.

Je marchai au hasard, accablé, anéanti : vingt fois je fus près de tomber sous les roues des voitures qui me touchaient, et que je ne voyais pas. Je ne me rappelle point par quelles rues je passai, mais je marchai longtemps, et au déclin du jour je me trouvai sur le Pont-Royal. On venait de retirer de l'eau un malheureux qui y avait perdu la vie. Ses membres étaient raides, sa figure livide; ses cheveux, ses vêtements étaient couverts de fange; les passants, dégoûtés de ce hideux tableau, s'éloignaient rapidement. Je restai; je repus mes yeux de ce spectacle de mort et de putréfaction; je riais du rire affreux du délire et du désespoir; j'enviai le sort de cet infortuné, et je m'appuyai sur le parapet. L'onde était transparente, son cours était doux et tranquille; la lune commençait à en blanchir la surface; un vent frais agitait les feuilles des marronniers; le pêcheur, le

marinier, jouissaient d'un beau soir près de leurs épouses caressantes; tout m'invitait à vivre; mais l'enfer était dans mon cœur, et je voulais mourir. Ma main gauche, passée sous ma chemise, froissait et meurtrissait mon sein; ma main droite était fixée sur le parapet; mon corps s'avançait, mon œil égaré mesurait la hauteur du pont et la profondeur de l'eau; ma bouche desséchée s'ouvrait avec avidité, impatiente de boire le trépas : j'allais m'élancer... On m'arrête par mon habit, on m'entraîne, on m'arrache à la mort, mais on me rend au malheur. C'était une pauvre femme qui m'avait observé, et à qui mes gestes et des mots entrecoupés avaient fait soupçonner quelque dessein sinistre. Elle me fit entrer dans un petit cabaret, et m'invita à manger. Je n'avais rien pris de la journée, et je me sentais défaillir. Je cédai à ses instances, et je me trouvai mieux. Ma tête se remit, je retrouvai des idées. La bonne femme me parlait, je répondais; et quand elle me vit un peu tranquille, elle me reprocha, dans son langage simple et naïf, d'avoir voulu attenter sur moi-même. Elle parlait mal; mais ses principes étaient vrais, et je fus frappé de la solidité de ses raisonnements. Je l'écoutai avec docilité; je me repentis : deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent et me soulagèrent beaucoup. La bonne femme pleura avec moi, me consola, et me conduisit chez elle.

Mon funeste secret n'était jamais sorti de mon sein; je ne pus le renfermer plus longtemps. Je nommai Juliette. Je peignis en traits de feu ses charmes, ses vertus et mon amour. Je ne me lassais pas de parler de Juliette; je répétais les mêmes choses, et je croyais les dire pour la première fois.

La bonne femme m'écoutait avec complaisance, me redisait ce que je venais de lui dire, et je l'écoutais à mon tour. Minuit sonna.

— Retournez chez vous, me dit-elle. Allez revoir Juliette, que vous ne vouliez revoir jamais. Ce mariage n'est pas fait, peut-être ne se fera-t-il point. Juliette aura résisté; son père l'aime; qui sait ce que le ciel vous réserve?

Le cœur humain réunit toutes les passions et tous les extrêmes. Je me jetai au cou de la bonne femme, je l'embrassai avec transport, je l'appelai ma mère, et je la forçai à prendre deux louis : c'était tout ce que j'avais au monde.

Je sortis de ce réduit, et me trouvai dans la rue des Fossés-Saint-Victor. J'avais une grande lieue à faire, et je marchai très vite. La rapidité de ma marche, la fraîcheur de la nuit, et surtout les dernières paroles de la bonne femme me calmèrent peu à peu, et j'étais assez bien en rentrant à l'hôtel. Le domestique de milord me dit que son maître m'avait attendu très tard qu'il avait paru très agité, qu'enfin il s'était couché, et me priait de descendre chez lui de bonne heure. Je n'osai demander des nouvelles de Juliette, et je m'enfermai dans ma chambre.

Vers les sept heures, j'entrai chez milord. Il était levé, et marchait à grands pas. Il vint au-devant de moi, et me dit en anglais que mon absence lui avait paru extraordinaire, que je devais savoir qu'il n'avait rien de caché pour moi, que je ne lui serais jamais importun, et que jamais ma présence ne lui eût été aussi utile.

— Mon ami, ajouta-t-il, je vieillis et ma fille a près de seize ans. Elle a toutes les

qualités qui peuvent assurer le bonheur d'un honnête homme, et j'ai cru faire le sien en accordant sa main à M. Abell, qui l'aime tendrement et qui lui convient sous tous les rapports. Il est jeune, beau, bien fait, riche, et ses mœurs sont irréprochables. Il est Anglais; il consent à demeurer avec moi; il me promet de me fermer les yeux. Je n'ai qu'un enfant, j'allais en avoir deux : je me livrais à la douce idée d'augmenter ma famille, et de me voir renaître avant ma mort. Juliette trompe de si chères espérances; elle se refuse à mes vues. Elle allègue sa grande jeunesse, son attachement pour moi, et d'autres raisons aussi légères qui ne m'en imposent point. Si Juliette n'aimait personne, elle aimerait M. Abell. Il n'est point de femme qui ne fût vaine de sa recherche; il n'en est pas qui puisse raisonnablement lui refuser du retour. Cependant, mon ami, si Juliette aime, elle a donc fait un choix que je ne puis approuver, puisqu'elle m'en fait un mystère. Voilà ce qui me désole et ce que je voudrais approfondir. Vous êtes son ami d'enfance, vous ne vous quittez pas; il n'est pas possible que vous n'ayez au moins des soupçons sur l'objet de mes alarmes. Mon ami, si j'ai beaucoup fait pour vous, et si mes bienfaits vous ont attaché à moi, prouvez-moi votre reconnaissance. Dites-moi, que savez-vous de Juliette?

J'avais écouté milord avec une satisfaction difficile à lui cacher. Il était plus difficile encore de lui parler d'une manière positive sans compromettre Juliette, sans me trahir et sans avoir recours au mensonge. J'employai ces lieux communs qui ne signifient rien, et qui ne prouvent que la diffi-

culté et l'embarras de répondre. Milord me regarda fixement.

— Je vois, dit-il, que vous êtes instruit, et cependant vous vous taisez. Si Juliette vous a confié son secret, je n'exigerai pas que vous trompiez sa confiance; mais vous me devez autant qu'à ma fille. Allez la trouver de ma part; dites-lui que, si dans les choses indifférentes j'ai pu me prêter à ses goûts, je dois et je veux les combattre dans une circonstance qui va décider du sort de sa vie entière. Dites-lui que je n'approuverai jamais des penchants que la raison réprouve, et que la sienne peut facilement surmonter; dites-lui enfin que je la verrai avec sensibilité reconnaître mes soins et ma tendresse par la soumission que j'ai lieu d'attendre d'elle, et qu'une plus longue résistance lui causerait des chagrins sans rien changer à mes projets.

Je rentrai dans ma chambre, et je me consultai sur la démarche que milord attendait de moi, et que je ne pouvais lui refuser. Sa confiance m'humiliait, je ne la méritais pas; mais je n'étais point assez vil pour concevoir l'idée de trahir lâchement mon bienfaiteur en pressant sa fille de lui désobéir. Je ne me sentais non plus assez fort pour être l'instrument de ma perte, et engager Juliette à se donner à Abell. A son nom seul je sentais se renouveler ces accès de fureur dont j'avais failli être la victime. Je passai quelque temps dans cet état d'anxiété et d'incertitude; enfin, l'honneur l'emporta sur l'amour. « Non, je ne perdrai pas Juliette dans l'esprit de son père, m'écriai-je tout à coup. Non, elle ne renoncera pas à un établissement avantageux pour garder son cœur à un infortuné qui ne peut être à elle. Je lui parlerai, je la persuaderai; et

quel que soit mon sort, je ne serai pas tout à fait malheureux, si j'ai contribué moi-même à son bonheur... à son bonheur !... Oui, elle peut être heureuse. Mon amour ne me rend pas injuste : Abell est fait pour être aimé, elle l'aimera quand elle s'en sera imposé le devoir. La jeunesse est enthousiaste ; je trouverai de l'héroïsme à sacrifier plus que ma vie, à assurer la félicité d'un rival. » J'entrai chez Juliette, bien décidé à consommer mon sacrifice.

Elle était abattue, pâle, défaite, et il me sembla qu'elle avait pleuré. Je m'approchai en silence ; nous nous regardâmes quelque temps.

— C'est vous ! me dit-elle enfin : je ne vous ai pas vu hier, et bientôt je ne pourrai plus vous voir. On veut que je m'immole, on a fixé le jour, on compte sur la soumission de la victime. Happy, mon cher Happy, il faut donc renoncer aux erreurs de notre enfance ! Hélas ! elles ont fait six ans mon bonheur... Il faut nous séparer, mourir éloignés l'un de l'autre, sans appui, sans consolation... Mon ami, je n'en ai pas le courage, je ne le peux pas, l'effort est impossible.

Elle s'attendrit en finissant de parler, ses larmes coulèrent ; elles me firent oublier ce que je m'étais promis, ce que je devais à son père. L'amour reprit son empire. Je ne vis plus que Juliette, Juliette que j'adorais, que j'allais perdre, et sans qui je ne pouvais vivre. Son bras était jeté autour de mon cou, son autre main tenait la mienne et la pressait doucement ; elle laissa aller sa tête sur mon sein ; elle y déposait ses larmes brûlantes, et j'y mêlais les miennes.

— Happy... Happy, me dit-elle d'une voix étouffée, renoncer à toi c'est mourir ; me

livrer à un autre est un supplice lent et cruel qui effraye, qui révolte mon imagination... Happy, Happy !...

Et elle me pressa contre son cœur, et sa bouche ! se colla sur la mienne. La foudre n'est pas plus prompte que le feu terrible qui s'alluma dans mes veines. Je n'eus plus la force de réfléchir ni de résister. Des baisers de feu se succédèrent avec rapidité, et Juliette s'égara à son tour. Je ne respectai plus rien ; mes mains avides souillaient les trésors de l'amour ; et Juliette, oubliant l'univers, s'oubliant elle-même, n'opposait plus de résistance. J'invoquais le bonheur, je touchais au crime : j'allais le consommer... Sa vertu mourante fit un dernier effort.

— Grâce, grâce, me dit-elle, veux-tu abuser de ma faiblesse, me rendre vile à tes propres yeux ?... Tu me vois sans défense ; mais je ne survivrai pas à mon infamie... Veux-tu me donner la mort ?.... Grâce, grâce, épargne ta Juliette.

Et elle tomba à mes genoux. Son humiliation, son air suppliant, le désordre où je l'avais mise, me frappèrent, et je me fis horreur. Je la relevai, je la remis sur sa chaise longue, et je m'éloignai sans oser lever les yeux sur elle, et sans proférer un seul mot.

Je retournai dans ma chambre, en proie aux tourments qui suivent les forfaits. Juliette outragée, implorant ma générosité avec une douceur angélique ; ma brutalité, ma bassesse, bourrelaient mon cœur, et je maudis la compassion de la bonne femme qui m'avait arraché à la mort.

— J'aurais, m'écriai-je, j'aurais emporté au tombeau sa tendresse et son estime. Je vivrai pour être l'objet de sa haine et de son mépris.

Milord entra. Il me demanda si j'avais vu sa fille ; je répondis que oui. Il m'interrogea sur ses dispositions, j'hésitai, je divaguai, je me troublai. Milord me prit par le bras, me conduisait à son cabinet, et s'y enferma avec moi.

— Je sais maintenant, me dit-il, ce que je dois penser de la résistance de ma fille, et je sens trop tard la faute que j'ai commise. Mais pouvais-je croire qu'un malheureux que j'ai tiré de la misère et que j'ai comblé de bienfaits portât un jour le trouble dans ma maison ? Vous me feriez haïr la vertu, si je pensais que tous les hommes vous ressemblassent.

Je frémis.

— Répondez, reprit-il avec force ; ma fille est-elle perdue sans retour ? Est-elle indigne des vœux d'un honnête homme ? M'avez-vous mis au point de pleurer sa naissance et de souhaiter sa mort ?

Le sentiment de mon infamie me fermait la bouche ; ma langue glacée était incapable de rien articuler. Milord prit mon silence pour un aveu. Ses yeux s'allumèrent, son geste était menaçant ; il allait se porter aux dernières violences, quand on frappa à la porte : c'était Juliette.

— Mon père, dit-elle avec une dignité froide ; j'ai cru pouvoir vous résister ; je sens trop maintenant que ce n'est pas moi que je dois croire. C'est à votre expérience, à votre tendresse à décider de mon sort. Vous me proposez la main de M. Abell, je l'accepte et l'aimerai sans doute : un homme honnête et délicat peut seul posséder mon cœur.

Et elle me lança un regard qui m'atterra. Je m'étais conduit comme un lâche ; sa fierté était révoltée, et elle voulait me punir !

Hélas! elle ne sentait pas qu'elle frappait deux victimes.

Son père l'embrassa tendrement, la remercia de ce qu'il appelait son bonheur, demanda son carrosse, m'y fit monter avec lui, et se fit conduire chez M. Abell.

— Je me suis trompé à l'égard de ma fille, me dit-il; son cœur est libre, et j'en suis enchanté. Mais j'ai lu dans le vôtre. Ce mariage le désespère, et vous n'en serez pas témoin. Je me reproche la dureté avec laquelle je vous ai parlé tantôt. Vous avez pu être sensible au mérite de Juliette sans être criminel, et je ne vous abandonnerai pas. J'ai encore quelques fonds à recouvrer; vous partirez demain pour Londres. Le temps, l'absence, vous rendront à vous-même, et vous ne reviendrez à Paris que quand vous m'aurez donné votre parole d'honneur que vous pourrez revoir Juliette sans danger. Je vous estime assez pour vous croire incapable de me tromper.

Nous traversions le Pont-Neuf; quelqu'un sortit du café Conti, et fit arrêter le cocher : c'était M. Abell père.

— J'allais chez vous, lui dit milord, montez dans ma voiture.

— Un moment, répondit M. Abell, je lis le *Morning-Chronicle*, qui annonce des événements désastreux.

— Pour l'Angleterre? reprit milord.

— Oui, dit M. Abell. Nos colonies septentrionales se séparent de la mère-patrie; notre commerce est perdu.

Milord descendit aussitôt, entra dans le café, et demanda le journal. Quelques Anglais s'entretenaient des premières étincelles d'une insurrection, qui ne pouvait avoir que des suites funestes, de quelque côté que demeurât l'avantage. Deux ou trois

Français parlèrent de l'abaissement de l'Angleterre comme d'une chose certaine, pour peu que la Cour de France voulût aider les insurgés. Milord s'échauffa et déclara que le cabinet de Versailles ne prouverait que son astuce et sa faiblesse en s'immisçant dans les affaires d'une nation avec qui il était en paix, et qui lui avait souvent prouvé qu'on ne l'offensait pas impunément. Un jeune homme lui répondit que l'Angleterre était parvenue au plus haut degré de splendeur, qu'elle ne pouvait plus que décroître, et que le moment de sa décadence était arrivé. Milord s'emporta et M. Abell ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le ramener à des expressions mesurées. L'officier aux gardes que j'avais vu chez madame d'Alleville entra dans le café et dit en sautillant : que le gouvernement faisait partir le marquis de la Fayette et une foule d'officiers français pour discipliner les Américains, et les aider à secouer le joug de l'Angleterre ; qu'il se proposait de se joindre à eux, et qu'il était bien aise de voir comment on soutiendrait l'indépendance américaine. Milord ne put se contenir davantage. Il s'écria qu'il était étonnant que des colonies anglaises voulussent devoir quelque chose à un despote qui violait ouvertement la foi des traités. M. Abell le fit sortir du café, l'obligea à remonter en voiture, y monta après lui, et nous arrivâmes chez l'ambassadeur d'Angleterre. Je remarquai, en descendant, un homme qu'il me sembla avoir vu dans le café ; mais je n'y fis qu'une légère attention. Il entra chez le suisse, et nous chez M. Abell. Les deux pères s'entretinrent longtemps près d'une croisée ; enfin, ils se prirent affectueusement la main, et on fit appeler M. Abell fils. Il apprit avec

une joie douce que son mariage était arrêté pour le lendemain et que la cérémonie se ferait dans la chapelle de l'ambassadeur. Pour moi, j'étais malheureux au point que ce mariage ne m'affectait plus. C'était la colère de Juliette qui me désespérait. Je l'avais méritée, et ce devait être mon éternel supplice.

Nous sortîmes de chez M. Abell, et milord me répéta l'ordre précis de me tenir prêt à partir à la pointe du jour. Je fus frappé en rentrant de revoir l'homme que j'avais remarqué à la porte de l'ambassadeur; mais j'avais oublié la scène du café. Je n'étais occupé que de mon départ et du chagrin cuisant de passer les mers chargé de l'indignation de Juliette. Je me mis à mon secrétaire. Je laissai courir ma plume, j'écrivis tout ce que m'inspirèrent mon désespoir et mon repentir. J'allais fermer ma lettre, quand je pensai que je n'avais personne à qui je pusse la confier, et pour ma vie je n'aurais osé la remettre moi-même. D'ailleurs, je réfléchis aux suites de cette démarche. « Je la connais, m'écriai-je. Si elle me pardonne, elle me rendra son estime et son amour, elle rompra ce funeste mariage; elle encourra la disgrâce de son père, et je leur aurai ravi le repos à tous les deux. Non, qu'elle me croie sans mœurs, sans principes, et même sans amour ! Qu'elle épouse Abell, qu'elle m'oublie, et que l'Océan m'engloutisse ! » Je déchirai ma lettre en mille pièces; je me levai, je marchai à grands pas dans ma chambre; je pris une valise, j'y mis un habit, des chemises et quelques mouchoirs. On vint m'avertir qu'on avait servi; je refusai de descendre. Milord m'envoya à dîner. Je pris un doigt de vin, et me jetai sur mon lit dévoré

par les furies et rassemblant sur moi seul tous les maux qui peuvent accabler un mortel.

Dans le courant de l'après-midi je reçus un paquet de milord. C'étaient des lettres de recommandation et un rouleau de cinquante louis.

Vers le soir tout était dans un profond silence, j'ouvris ma porte, je sortis sur le palier. Je trouvai le domestique. Il me dit que milord était en ville avec sa fille, et qu'un inconnu était monté derrière la voiture au détour de la rue. Je rentrai. J'écrivis une seconde lettre, et je la déchirai par les mêmes motifs qui m'avaient fait déchirer la première.

A dix heures je sortis encore. J'écoutai, je n'entendis rien, et je me hasardai à descendre. J'entrai dans son cabinet de toilette; je mis sa chaise devant sa glace, je me mis derrière la chaise et je dis : « C'est ici que pour la première fois elle a souri à mon amour; c'est ici qu'elle a trouvé mes premiers caractères; c'est ici qu'elle y a répondu. » Un papier sortait d'une des boîtes, je le tirai; c'était la sonate à quatre mains, et elle avait écrit sur la première feuille : « Il a prouvé que les talents et l'art de plaire sont de tous les états. » Dans le milieu de la sonate je trouvai la feuille où j'avais écrit il y avait cinq ans : « Voilà l'usage que je fais de vos bienfaits. » Elle avait mis au bas : « Je verrai quel usage il fera de son cœur. » Je soupirai amèrement; je me retournai, et je vis une robe de son enfance. C'était celle qu'elle portait le jour où elle me défendit de prendre des leçons de Fanchon. J'en coupai un morceau, et je le mis dans mon sein. Je passai dans le salon. Le piano était ouvert; je m'y assis.

Je regardai les touches, je les baisai; je baisai les pédales, encore empreintes de la poussière de ses pieds. Je me levai, je sortis en silence, les yeux baissés et recueillis. Ma bouche ne trouva pas une parole, et mes yeux me refusèrent des larmes. Cependant je suffoquais... Je me remis sur mon lit dans un accablement qui ressemblait à la mort. Bientôt la voiture de milord s'arrêta à la porte de l'hôtel. Je me couchai à terre, j'approchai mon oreille du parquet j'écoutai attentivement, je reconnus les pas de Juliette, et je tressaillis.

« C'en est trop, m'écriai-je, il faut partir, et sans délai : chaque minute ajoute à mes tourments. » Je prends ma valise, je la mets sous mon bras, j'ouvre ma porte. Le domestique se présente, et me dit que la maison était pleine de gens qui s'étaient fait ouvrir de par le roi, et qu'on marchait à l'appartement de milord. J'y courus. On avait enfoncé la porte. Milord avait sauté sur ses pistolets, et menaçait quiconque oserait l'approcher. J'étais sans armes; je saisis un chenet, et je me rangeai près de milord. Un homme, qui paraissait commander aux autres, tira des papiers de sa poche; c'étaient deux lettres de cachet. L'une envoyait milord à la Bastille; l'autre ordonnait à la supérieure des Dames anglaises de recevoir sa fille, de la garder et de l'instruire dans la religion catholique romaine. Cet homme, après avoir fait lecture de ses pièces, somma milord d'obéir. Milord lui répondit par un coup de pistolet, et lui cassa la cuisse. Aussitôt toutes les épées se tirèrent, et on nous environna. Je me jetai dans la foule; je renversai avec mon chenet tout ce qui osait me résister; je me battais avec la fureur du désespoir : je voulais me faire

tuer. Juliette avait passé à la hâte une robe du matin. Elle accourut, et se précipita au milieu des armes. Un de ces malheureux osa mettre la main sur elle; je l'étendis à mes pieds. J'étais éloigné de milord, qui avait toujours gardé son second coup. Il tire, son arme manque, les lâches se jettent sur lui. Je me fais jour, et je le dégage. Nous étions dans un angle où je le défendais avec acharnement. Cependant on nous pressait de toutes parts, mon bras fatigué ne pouvait plus soulever son arme, et nous allions succomber. Le digne domestique de milord parut armé d'un coutelas, et changea la face du combat. Tous ses coups étaient décisifs. Mon courage se ranima, je le secondai avec vigueur, et bientôt le sang, ruisselant de toutes parts, inonda le parquet. La rage des assaillants, les cris des blessés, les sanglots de Juliette, l'alarme répandue par les fuyards, attirèrent en un instant plusieurs escouades du guet qui se présentèrent la baïonnette en avant, en menaçant de faire feu. Je sentis que milord était perdu; mais je ne désespérai pas de sauver Juliette. Le brave domestique venait de tomber percé d'un coup de baïonnette; milord avait ramassé le coutelas; tous les efforts étaient réunis contre lui. Je me rejetai dans la foule, je laissai couler mon arme à terre, je cherchai Juliette, et je la trouvai dans un état qui eût attendri des tigres. Ses cheveux étaient épars, sa vue égarée, son sein palpitait, son sang coulait en abondance d'une blessure reçue au bras. Je l'enlevai, et je me présentai à la porte. Un sergent m'arrêta.

— Je réponds de la fille, lui dis-je; je vais la mettre dans la voiture. Saisissez-vous du père, et surtout ne le blessez pas.

— Ah ! vous êtes des nôtres, me répondit le sergent.

Et il me laissa passer. Je descendis l'escalier, qui était couvert de gardes, et je criai :

— La voilà, la voilà, c'est moi qui l'ai arrêtée. La voiture est-elle là ?

— Eh ! sans doute, me répondit-on.

J'arrivai à la porte de la rue ; le cocher m'aida à monter Juliette ; je me plaçai à côté d'elle, et deux hommes du guet se présentèrent pour m'accompagner.

— Je n'ai besoin de personne, leur dis-je ; c'est une enfant, je la conduirai seul. Mais secondez vos camarades ; cet Anglais se défend comme un lion.

Ils montèrent précipitamment, et j'ordonnai au cocher de marcher. Il me demanda si M. Marais m'avait remis la lettre de cachet.

— Marche, lui répondis-je, je suis en règle.

Et nous partîmes. A peine eûmes-nous fait cinq cents pas, que je fus saisi d'une crainte nouvelle. Le cocher était sans doute un homme vendu à la police, et je ne savais pas comment je m'en déferais. Si j'employais la violence, les différents postes lui prêteraient main-forte ; si j'essayais de le gagner, et qu'il refusât mes offres, Juliette perdait sa liberté. Je tourmentais mon imagination, et je me désolais de ne trouver aucun moyen. Nous arrivâmes sur le pont Notre-Dame. Le cocher reconnut quelques soldats de la garde et s'arrêta.

— Où vas-tu, Nicolas ? lui dit l'un d'eux.

— Je conduis une jeune fille aux Dames anglaises.

— Une jeune fille ! reprit le soldat ; ça n'est pas dangereux ; rien n'empêche de boire le petit coup en passant

— Voulez-vous me le permettre? me demanda M. Nicolas.

— Parbleu, s'il te le permettra! Est-ce un inspecteur?

— Non, dit Nicolas, c'est tout bonnement un observateur.

— En ce cas, reprit l'autre, il boira avec nous.

Et il me présenta un verre d'eau-de-vie que je me gardai bien de refuser.

— A mon tour, compère Durand, dit Nicolas.

Et Nicolas but à son tour.

— Voilà de l'argent, lui dis-je. Va cher cher une pinte de rogomme et une livre de sucre, nous ferons de l'eau-de-vie brûlée. Je veux régaler Durand. J'ai fait quelques expéditions avec lui; c'est un luron.

— Pas vrai, camarade? reprit Durand. Va pour l'eau-de-vie brûlée.

Et Nicolas partit.

— Chez la commère Dupré, lui cria Durand ; elle se lève à toute heure.

Pendant l'absence de Nicolas, Durand et ses camarades ne cessèrent de me questionner, et m'embarrassaient beaucoup. Je n'entendais pas l'argot; je tremblais de répondre mal; j'étais dans des transes mortelles. Nicolas revint avec son sucre et son rogomme, et je lui dis d'entrer au corps de garde et de se hâter, parce qu'il serait bientôt jour. Le compère Durand me proposa de descendre. Je répondis que je ne pouvais pas quitter ma prisonnière.

— Eh parbleu! reprit Durand, elle descendra aussi : un petit verre la consolera.

— Non pas Durand, répondis-je; c'est la fille d'un milord.

— Ah ! reprit Durand, je ne dis plus rien ; ce n'est pas là du gibier de corps de garde.

Et il fut aider à Nicolas. Tous les soldats se rangèrent autour de la gamelle; le factionnaire qui convoitait sa part de l'eau-de-vie brûlée, la regardait faire à travers la croisée. Nicolas chantait en tournant le sucre; les autres faisaient chorus. J'ouvris bien doucement la portière à droite, je descendis, je pris Juliette, et je la portai sur le trottoir en face, masqué par la voiture. J'espérai qu'elle pourrait marcher : elle était sans connaissance. Je la soutins sous les bras, et j'avançai en tournant la tête à chaque pas. L'eau-de-vie brûlée occupait et cocher, et soldats, et factionnaire, et j'arrivai heureusement au coin de la rue des Marmousets. Là, je repris Juliette dans mes bras, je m'enfonçai dans le cloître. Pas une âme dans les rues, pas une maison ouverte, et Juliette avait besoin de secours. Je n'osais frapper à aucune porte, de peur d'être entendu du corps de garde, et j'allai jusqu'auprès de la cathédrale. On la réparait; le parvis était couvert d'énormes pierres. C'est là que je déposai mon précieux fardeau; c'est entre ces pierres que je le cachai.

Je prêtai l'oreille pendant quelques minutes. Je n'entendis d'autre bruit que celui d'un filet d'eau qui coulait à peu de distance. Je parlai à Juliette; elle était encore évanouie. Je pris ses mains, elles étaient froides; je jetai un cri. Je sentis aussitôt mon imprudence, et je me tus. J'ôtai mon habit, et je l'en couvris; j'enveloppai ses pieds dans ma veste; je m'assis et je plaçai sa tête sur mes genoux. Je repris ses mains; je les tins quelques minutes dans les miennes, et je reconnus que la chaleur se reportait aux extrémités. Le mouvement du pouls devint sensible : je respirai enfin.

J'écoutai encore, le même silence régnait

autour de nous. Je l'appelai plusieurs fois, et je crus voir à la sombre lueur d'un réverbère qu'elle entr'ouvrait les yeux. Je continuai à lui parler; mon nom fut le premier mot qu'elle articula. Elle paraissait sortir d'un songe pénible; elle cherchait ses idées, elle me fixa; elle me reconnut; elle poussa un long soupir, mais qui n'était pas douloureux.

— Vous ne m'avez pas abandonnée? me dit-elle enfin.

— M'en avez-vous cru capable?

— Et mon père, qu'est-il devenu? Il est sans doute arrêté. Vous l'avez souffert?

— Je n'avais plus d'autre espoir que de mourir à ses côtés, et je n'aurais pas sauvé sa fille!

Elle se tut, et se recueillit un moment.

— Où sommes-nous? dit-elle.

— Dans la rue.

— Je n'ai donc plus d'asile!

— Vous avez des amis.

— Je souffre beaucoup du bras.

J'y regardai; je le touchai; il me parut que le sang était arrêté. Je voulus dégager le bras de la manche : l'étoffe était collée à la peau. Je cherchai la fontaine; je la trouvai, guidé par le murmure de l'eau. J'enfonçai la forme de mon chapeau, je l'emplis, je revins, je mouillai mon mouchoir, j'humectai doucement la manche, elle se détacha, je la tirai. Je lavai la plaie, et je jugeai que c'était la pointe d'une épée qui dans le désordre avait traversé les chairs. Je déchirai ma chemise, et je bandai la blessure. J'essayai de remettre la manche, je ne pus pas y réussir.

— J'ai la bouche brûlante, me dit-elle.

Je retournai à la fontaine; je l'invitai à boire; elle but et se trouva mieux.

Le crépuscule commençait à blanchir le haut des toits. Déjà je distinguais les taches de sang qui couvraient ses vêtements et les miens. Il était impossible de rester plus longtemps où nous étions. Je le lui dis, et elle se leva.

— Où irons-nous? me dit-elle.

Je lui proposai la maison de madame d'Alleville, du conseiller, ou du médecin. Elle ne me répondait pas.

— Préférez-vous, lui dis-je avec timidité, vous retirer chez MM. Abell?

— Non, dit-elle avec force; allons chez madame d'Alleville.

Elle s'appuya sur mon bras, et nous marchâmes. Nous n'avions pas fait cinquante pas, qu'elle s'arrêta. Je lui demandai ce qu'elle avait.

— Je pense, me dit-elle, que je ne serai pas en sûreté chez madame d'Alleville et que je la compromettrai. On connaît les amis de mon père, on aura les yeux sur eux. Ils ont tous des maisons montées, un domestique nombreux; ils reçoivent du monde; je serai vue, reconnue, arrêtée. N'allons pas chez madame d'Alleville.

— Et où aller? lui répondis-je; vous êtes dans un état à faire pitié. Madame d'Alleville vous donnera du linge, une robe; et si elle juge que vous ne puissiez pas rester chez elle, vous serez du moins en état de sortir et de chercher une autre retraite.

— Etes-vous sûr que les gens de police ne soient pas déjà à sa porte?

Cette réflexion m'accabla. Le temps pressait; il fallait se décider; et nous ne décidions rien. Nous nous regardions, et nous soupirions. Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et me dit :

— Conduisez-moi au premier corps de

garde et éloignez-vous, je subirai mon sort.

Elle fouilla à sa poche et dit :

— Je n'ai pas ma bourse; je ne peux plus rien pour vous, que vous pardonner l'outrage que vous m'avez fait hier. Je vous pardonne; vivez en paix, soyez homme de bien. Le ciel nous réunira peut-être quelque jour.

Elle reprit mon bras, et voulut me faire avancer.

— Non, non lui dis-je en sanglotant, je ne vous livrerai pas à ces barbares, après vous avoir défendue, après vous avoir ôtée de leurs mains.

— Je le veux, répliqua-t-elle; obéissez.

Je résistais, je la retenais, je suppliais... Tout à coup, je pensai à ma bonne femme...

— Elle m'a sauvé la vie, m'écriai-je; elle ne nous refusera pas un asile.

Et je l'entraînai avec précipitation.

— Qui donc?... qui donc? me demandait Juliette. Quand votre vie a-t-elle été exposée? Qui est cette femme à qui je la dois?

Il fallut lui raconter en marchant ce qui m'était arrivé sur le Pont-Royal.

— Cruel jeune homme, me dit-elle, avez-vous pensé que je pourrais vous survivre? Que j'aime votre bonne femme! C'est là qu'il faut aller. La pauvreté est hospitalière; son obscurité fera notre sûreté.

Nous ne marchions plus, nous volions. Nous entrâmes dans la rue des Fossés-Saint-Victor. Je regardais toutes les maisons les unes après les autres. Je tremblais de ne pas trouver celle de ma bonne femme : je ne l'avais pas remarquée. Je me rappelais seulement que la porte était étroite, et que l'escalier était en face dans le fond de l'allée. J'entrai dans plusieurs

maisons qu'on n'avait pas daigné fermer, et où on reposait avec la sécurité de la misère et d'une conscience tranquille. L'escalier était à droite ou à gauche, et je disais : « Ce n'est pas ici. » Et nous cherchions plus loin. Il y avait une demi-heure au moins que nous allions, que nous revenions. Il était jour, j'entendais du mouvement de différents côtés, et je ne trouvais pas cette maison si désirée. Mes forces s'épuisaient; j'étais abattu, découragé. Une porte s'ouvrit; plusieurs personnes parurent dans la rue, et nous nous jetâmes dans une allée. On venait de notre côté, et nous nous retirâmes dans le fond. Mon pied se posa sur une marche; j'avançai la main, et je sentis une grosse rampe de bois.

— Je crois que c'est ici, dis-je à Juliette.

Et nous montâmes jusqu'au cinquième. Je regardais, et je ne reconnaissais rien. Au sixième, je m'arrêtai devant une porte qui ressemblait assez à celle de ma bonne femme. Je craignais de frapper, je n'étais pas sûr que ce fût là. Cependant, si cette chambre était habitée, j'espérais qu'on ne nous refuserait pas de la compassion et du secours. J'entendais marcher dans la rue. Nous ne pouvions plus sortir sans être remarqués, suivis, et sans doute arrêtés. Je frappai.

— Qui est là? répondit-on.

— C'est sa voix, c'est sa voix, m'écriai-je; nous sommes sauvés. Ouvrez, ma bonne femme, c'est le jeune homme du Pont-Royal, c'est sa malheureuse Juliette, persécutée, poursuivie, et qui n'a d'espoir qu'en vous.

— J'y vais, répondit-elle.

Elle ouvrit, resta interdite.

— Que signifie, me dit-elle, ce désordre, ce sang? malheureux! vous venez de commettre un crime, je ne vous recevrai pas.

Elle poussa la porte sur nous, et tourna la clef.

— Ecoutez-moi, lui dis-je à travers la serrure. Sauvez-moi encore une fois la vie.

Et je lui contai le plus succinctement que je pus les événements de cette nuit désastreuse.

— Tout cela est-il bien vrai? dit-elle en ouvrant sa porte une seconde fois.

— Ma bonne mère, lui répondit Juliette, jamais le mensonge n'a souillé mes lèvres. Nous sommes bien à plaindre; nous ne sommes pas coupables.

— Entrez donc, dit la bonne femme.

Et elle s'enferma avec nous.

— Pardonnez-moi, continua-t-elle de vous avoir soupçonnés. Mais c'est que c't amour fait faire tant de sottises! Allons, mon bon monsieur, aidez-moi à soulager cette aimable demoiselle.

Elle tira de son bahut des draps très gros et très blancs; et pendant que j'arrangeais le lit, elle aidait Juliette à se déshabiller. Quand elle fut couchée, la bonne femme prit un vieux sabot, alla frapper chez sa voisine, revint avec un charbon allumé, referma sa porte, rassembla quelques tisons, et souffla. Elle mit du bouillon dans un petit pot de terre et le fit chauffer.

— Ça lui fera du bien, me disait-elle.

Je la remerciais, je la caressais, et elle me souriait en versant le bouillon dans une écuelle fêlée.

— Je n'ai que du pain; mais il est blanc, et je suis propre. On peut le manger sans répugnance.

Et elle en mit une tranche dans le bouillon.

— Allons, ma belle enfant, dit-elle à Juliette, prenez cela; un peu de courage. Dieu est bon et la mère Jacquot ne vous abandonnera pas.

Juliette exigea que je partageasse avec elle. J'étais exténué, et j'obéis.

— Vous êtes agitée! disait la mère Jacquot à Juliette.

— Le sort de mon père m'affecte cruellement, lui répondait cette tendre fille.

Et je lui cachais mes propres inquiétudes pour ne pas ajouter aux siennes. La mère Jacquot lui promit de prendre des informations dans les environs de l'hôtel. Je me proposai de voir M. Abell le père, ou l'ambassadeur d'Angleterre lui-même, aussitôt que j'aurais un habit et du linge. Nos promesses la calmèrent un peu. Nous mîmes de l'eau et du sel sur sa blessure, qui n'avait rien d'inquiétant. Je pris une escabelle; je la portai près de son lit, et m'assis à côté d'elle. Nous étions accablés de fatigue; nous cédâmes insensiblement au besoin le plus pressant : nous nous endormîmes tous les deux.

XII

ELLE EST A MOI

— Mes petits enfants, nous dit la mère Jacquot quant nous fûmes réveillés, vous avez dormi quatre bonnes heures, et vous êtes, grâce au ciel, en état de m'entendre. Je vous dirai d'abord, et d'un, que je viens de courir les alentours de votre hôtel. Tout le quartier est encore en l'air. On n'y parle que du combat que ce pauvre milord a soutenu contre toute la pousse. J'ai demandé

ce qu'était devenu ce cher homme : on n'en sait rien. Ce qui paraît certain, c'est qu'en ce moment le commissaire du quartier met les scellés partout, car tout le monde le dit. J'ai voulu entrer à l'hôtel pour voir par mes yeux et entendre par mes oreilles. Un factionnaire malhonnête m'a jetée d'un coup de bourrade sur le tonneau d'une ravaudeuse, et la ravaudeuse, le tonneau et moi nous avons roulé au beau milieu de la rue. Je me suis relevée, j'ai aidé à la ravaudeuse à en faire autant, et je l'ai fait entrer chez le premier marchand de vin, là je l'ai interrogée en buvant chopine. On se trahit toujours quand on parle de quelqu'un qui intéresse. Aussi la petite ravaudeuse, qui, ma foi, est jolie, m'a-t-elle dit que j'avais l'air d'en savoir plus qu'elle.

« Au reste, m'a-t-elle dit, il est toujours bon de vous prévenir que toute la pousse a tenu conseil sous la porte cochère, il y a environ deux heures. Ces messieurs ont nommé quelques amis du milord, et se sont séparés en plusieurs bandes pour aller espionner ces différentes maisons où ils comptent sans doute trouver miss Juliette, qui s'est évadée, dit-on, avec un beau jeune homme que vous connaissez peut-être aussi bien que moi. Si, comme je le crois, vous savez où ils sont, recommandez-leur bien de se tenir cachés. Dites à M. Happy que ce conseil lui vient de la petite Fanchon, et il vous croira. »

De là, j'ai passé aux piliers des halles. J'avais dans ma poche vos deux louis et trois vieux écus de six livres que je gardais comme la prunelle de mes yeux, mais que je ne pouvais pas employer dans une meilleure occasion. Je vous ai acheté de quoi vous changer tous les deux. Ce que je

vous apporte n'est pas beau; mais il est des cas où il vaut mieux avoir l'air d'un Savoyard que d'un duc et pair. J ai ici dessus une mansarde dont je peux me passer. Nous l'arrangerons du mieux que nous pourrons et nous y logerons cette belle demoiselle. Vous, monsieur, vous coucherez ailleurs, et pour cause. Je ferai une histoire à mes voisins; nous dérouterons la curiosité; nous nous moquerons de la pousse, et nous serons tranquilles. Nous travaillerons tous les trois, et nous ne manquerons de rien : Dieu et le temps sont deux grands maîtres.

— Passez derrière cette armoire, me dit-elle en me mettant un paquet à la main; allez et déguisez-vous.

Je trouvai dans le paquet une veste, une culotte et des guêtres de bure, un gilet d'indienne mouchetée, et deux chemises de toile écrue. Pendant que je passais ce costume, qui me rappelait mon enfance, la mère Jacquot aidait Juliette à s'habiller; et quand je sortis de derrière l'armoire, je la trouvai en souliers plats, en jupon de calemande rayée, et en tablier de cotonnade rouge. Ses grands cheveux noirs étaient à demi cachés sous un petit bonnet rond bien simple, mais bien blanc. Elle était jolie! oh! elle était jolie!... et elle ne devait rien à l'art.

— Maintenant, nous dit la mère Jacquot, il faut penser au dîner. Je mange fort bien du pain; mais vous êtes accoutumés à un autre ordinaire. Donnez-moi de l'argent, car je suis à sec. J'irai faire un tour au marché et je vous apporterai quelque chose de bon.

Je cherchai dans les habits que je venais de quitter. Le rouleau que milord m'avait envoyé s'était crevé dans ma poche; et il

n'y restait que dix-neuf louis; le surplus s'était perdu. Juliette avait laissé sur sa commode sa bourse et ses bijoux. Ces dix-neuf louis et ma montre qui en valait huit ou dix, c'était là toute notre fortune. Je rendis à la mère Jacquot ce qu'elle nous avait avancé; je lui donnai un louis pour les premiers frais du ménage. Je pris mon chapeau et un gros bâton.

— Ne vous exposez pas, me dit Juliette; songez que je suis séparée de mon père et que je n'ai plus que vous au monde.

Je lui promis d'être circonspect, et je sortis.

Il n'était pas probable que les gens de la police eussent remarqué ma figure, et j'étais travesti de manière à les mettre en défaut, si j'avais été connu. Je fus droit chez l'ambassadeur d'Angleterre. Je feignis une commission pour M. Abell le père, et je demandai à le voir. On me fit monter : il était seul. Je me nommai; il se leva et vint m'embrasser d'un air sombre, dont je n'augurai rien de bon.

— Milord n'est plus, me dit-il, et je jetai un cri. Vous avez perdu votre père, et moi un ami. Il a été contraint de céder au nombre. On l'a garrotté; on allait le jeter dans un fiacre. La fatigue, l'émotion, suite d'un tel événement, la rage de se voir traiter ainsi, lui ont causé une révolution qui a été suivie d'une attaque d'apoplexie. Il est mort vers les trois heures du matin. Ses lettres de naturalisation n'étaient pas encore expédiées : toute sa fortune passe au trésor royal. Juliette est ruinée sans ressources. Mais je sais ce que je dois à la mémoire de son père, et mon fils n'oublie pas ce qu'il doit à la délicatesse et à l'amour. Le maître de votre hôtel, qui est venu m'instruire

de ces détails, m'a assuré que Juliette s'était échappée, et il présume que vous avez facilité son évasion. Hâtez-vous donc de me faire connaître le lieu de sa retraite. Je trouverai les moyens de la faire passer à Londres, et mon fils s'y rendra peu de jours après elle.

Ce procédé me toucha ; mais je ne voulus pas que Juliette fût exposée à des sollicitations tout au moins importunes ; et, je l'avoue en rougissant, je craignis que les approches de l'indigence ne la décidassent en faveur de M. Abell. Que je la connaissais mal ! Je répondis à M. Abell que je ne m'étais éloigné de milord que lorsqu'il me fut impossible de le défendre plus longtemps, et que j'ignorais où sa fille s'était retirée.

— Vous devez beaucoup à son père, reprit M. Abell, et vous n'avez pas de raison pour me cacher la vérité. Je vous crois, et votre ignorance m'afflige. J'espérais que vous me rendriez cette infortunée. J'ai envoyé chez madame d'Alleville et chez nos autres amis. Personne ne l'a vue, personne n'a reçu de ses nouvelles, et cela me paraît extraordinaire. Au reste, mon fils la fera chercher partout. Joignez vos soins à ses démarches, et comptez sur toute ma reconnaissance si vous pouvez m'instruire de son sort.

M. Abell finit en me demandant mon adresse. Je lui répondis que je n'avais pas encore de domicile, et que j'aurais l'honneur de le voir le lendemain. Il m'offrit de l'argent ; je le refusai, et je lui dis que j'avais du courage, quelques talents, et que je ne craignais pas le besoin.

Les desseins de MM. Abell sur Juliette m'inquiétaient cruellement. Mon intérêt

m'ordonnait de me taire; ma délicatesse me prescrivait de parler. Depuis quelques jours, j'étais sans cesse exposé à ces terribles combats. Je réfléchissais en prenant un long détour, et en regardant souvent si je n'étais pas suivi par quelqu'un des gens de M. Abell. Tantôt l'amour parlait en maître; tantôt ma probité s'élevait contre lui et lui imposait silence. En effet, pouvais-je cacher à Juliette qu'on se disposait à réparer envers elle les torts de la fortune! Elle n'avait jamais connu l'indigence: aurait-elle la force de la supporter? Me pardonnerait-elle un jour de l'y avoir exposée? Devais-je balancer à l'en tirer? Cette lutte terrible se termina comme les précédentes. Je rentrai chez la mère Jacquot, déterminé à faire encore mon devoir et pénétré de la fin tragique de milord.

Juliette me fixa. Je me taisais : je ne savais comment lui apprendre la fatale nouvelle. Ses yeux semblaient m'interroger; les miens craignaient de lui répondre.

— Vous ne dites rien? me dit-elle enfin.

— Hélas! lui répondis-je, je ne parlerai que trop tôt.

— Mon père est mort?

— Et votre fortune est perdue!

— Eh! que m'importe ma fortune! ce n'est pas elle que vous aimiez... Mais mon père!... mon père!...

Et elle fondit en larmes.

— Vous me l'avez ôté, ô mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, les yeux et les mains élevées vers le ciel. Un seul homme m'attache encore à la vie; que je meure à l'instant si vous devez m'en séparer!

Un cœur ulcéré ne raisonne point, et ne veut pas de consolations. Il cherche à nourrir sa douleur; il se plaît à s'identifier avec

elle, à l'exhaler sur tout ce qui l'entoure. Les larmes sont amères, et le malheureux aime à pleurer. Juliette exigea que j'entrasse dans les moindres détails de la mort de son père, et sa peine croissait à chaque mot. J'espérai la calmer en attirant son attention sur d'autres objets. Je lui parlai des vues de MM. Abell; je louai leur désintéressement; je crois même que je la pressai de se rendre à leurs vœux.

— Cessez, me dit-elle, cessez de me tourmenter. J'ai pu m'immoler à mon père, il n'est plus, et je ne dépends que de moi. Je bénis ma misère, elle me rapproche de vous. Il ne me reste que mon cœur, il suffira à ma félicité.

Je n'insistai pas, on le croira aisément. Je venais de me conduire en honnête homme, c'est tout ce que je pouvais.

Une partie du jour s'écoula dans les regrets et dans les pleurs. Vers le soir, la bonne mère Jacquot lui fit prendre quelque chose. Cette digne femme exigea qu'elle se couchât dans son lit. Nous soupâmes auprès d'elle, et nous la veillâmes toute la nuit. Je repassais dans ma mémoire les malheurs qui s'étaient succédé avec tant de rapidité. Je les aurais crus des songes si Juliette n'avait pas été près de moi. Cette Juliette, quelques heures auparavant fêtée, adorée et servie; cette Juliette dont l'or et les diamants relevaient l'éclat naturel, que le faste entourait, à qui une fortune considérable assurait les jouissances qui font aimer la vie, cette Juliette avait tout perdu en un instant. Elle était reléguée à un sixième étage, logée entre quatre murs, couchée sur un grabat, incertaine du lendemain, et elle ne se plaignait pas! Quel spectacle! quel tourment pour l'homme qui

n'avait que son cœur à lui offrir et des privations à lui faire partager ! Je pensais ensuite à son père infortuné. Un mot hasardé lui avait coûté la vie, parce qu'un gouvernement sans énergie suppléait aux ressorts usés des lois par l'espionnage et des bastilles. Une fille innocente était dépouillée parce que les déprédations des gens en place nécessitaient le brigandage et la rapine.

« Quel pays ! m'écriai-je, quel pays que celui où l'enfant n'hérite pas de son père, où il est enveloppé dans sa proscription, où on veut tyranniser jusqu'à sa conscience ! Fuyons, fuyons... mais où se retirer sans argent et sans moyens d'existence ? D'ailleurs où ne serions-nous pas victimes de quelques abus ? Si j'ouvre l'histoire du monde, je vois partout le faible opprimé par le fort. Partout les gouvernés sont des dupes, et les gouvernants des fripons. »

Au point du jour, Juliette parut sortir d'un long accablement.

— Mon ami, me dit-elle, il n'est qu'un remède pour les maladies de l'âme, c'est le temps. La raison fait supporter la douleur; mais le temps la dissipe. Je renfermerai la mienne; je ferai des efforts pour la surmonter, et je ne vous affligerai plus du spectacle de ma peine.

Elle se leva et fut s'asseoir auprès de la mère Jacquot. Elle lui prit les mains, elle la regarda avec intérêt, et un sourire presque imperceptible vint effleurer ses lèvres.

— Vous avez, lui dit-elle, un coin dont vous pouvez vous passer. Mon ami y mettra un ameublement conforme à notre humble fortune. Vous avez beaucoup fait pour moi, ma bonne mère; je ne souffrirai pas que vous vous gêniez plus longtemps : à votre âge on a besoin de son lit.

La mère Jacquot me donna la clef de la mansarde. J'y montai, et je descendis le cœur serré.

— Je vous entends, mon ami, me dit Juliette, cela n'est pas beau, mais qu'importe! vous y serez avec moi, et je n'y verrai que vous.

Jamais elle ne m'avait paru si grande; jamais elle ne m'avait été si chère.

Je courus le faubourg Saint-Antoine, et j'achetai quelques rouleaux d'un petit papier gris de lin, parsemé de bouquets. Je nettoyai les croisées, et la mère Jacquot faisait de la colle. Juliette coupait le papier; je l'appliquais sur le mur, et la mère Jacquot appuyait son pied sur les barres de ma chaise. Un lit de sangle, une table et un secrétaire en bois de noyer, six chaises de paille, un petit miroir, formèrent notre mobilier.

— Eh bien, disait Juliette, qu'en pensez-vous? Ne voilà-t-il pas l'exact nécessaire? C'est bien, c'est très bien. Que de femmes sont plus mal, et n'ont pas leur ami avec elles!

C'est là que nous passions des journées, qui s'écoulaient comme des minutes. Nos voisins, occupés de leur travail, ne s'inquiétaient pas de nous. Notre univers était dans la mansarde : nous ne désirions rien au delà. Juliette brodait. Je faisais quelques gouaches, la mère Jacquot vendait tout cela, et nous vivions. La bonne femme nous servait un repas frugal, se mettait en tiers avec nous, et nous égayait quelquefois par ses saillies naïves. Après le souper, Juliette m'embrassait au front, la mère Jacquot prenait la clef de la mansarde, et j'allais me coucher chez un logeur, plein de l'image de Juliette, et consolé par la certitude de la revoir le lendemain.

Six semaines s'étaient écoulées. Milord n'était pas oublié; mais les larmes étaient taries. Nous conservions de lui ce tendre souvenir qui remue l'âme sans la déchirer. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre. Cette dernière puissance avait rappelé son ambassadeur, et nous présumions, avec toutes sortes de vraisemblances, que MM. Abell avaient repassé la mer avec lui. Je proposai à Juliette de prendre l'air pour sa santé, et d'aller tous les jours de grand matin faire quelques tours au Jardin du Roi. La mère Jacquot appuya ma proposition, et Juliette l'accepta.

Un jour que nous nous promenions avec une sécurité parfaite, j'aperçus un homme qui venait droit à nous. Il était enveloppé dans une redingote, un chapeau rond était enfoncé sur ses yeux. Je ne cherchai pas à démêler ses traits, que je croyais indifférents. Juliette était appuyée sur mon bras, sa main était dans la mienne, et nous nous entretenions avec cette douce chaleur, si difficile à décrire et si bien sentie par ceux qui savent aimer. L'homme au chapeau rond s'arrêta devant nous. Je levai la tête, je reconnus Abell fils et j'avoue que je fus interdit.

— Je suis à Paris pour vous seule, mademoiselle, dit-il à Juliette, et je vois avec douleur que vous ne méritez pas mes soins. Je ne m'abaisserai pas à me plaindre; mais je vengerai sur votre séducteur l'outrage qu'il fait à la mémoire de votre père.

Il me marcha sur le pied. Je l'entendis parfaitement; mais Juliette était là. Elle nous devina l'un et l'autre et répondit avec fierté à Abell qu'elle ne lui avait rien promis et qu'elle trouvait étrange qu'il osât lui reprocher sa conduite.

— Une femme comme moi, ajouta-t-elle, se donne et n'est jamais séduite. L'homme que vous accusez n'est coupable que d'avoir su me plaire. Si vous m'avez jamais aimée, prouvez-le-moi en renonçant à des projets de vengeance qui détruiraient mon bonheur sans vous rendre plus heureux.

Abell parut étonné un moment.

— Non, s'écria-t-il, la fille la plus modeste ne s'est pas oubliée jusque-là. Si vous étiez à cet homme, vous n'auriez pas l'impudeur de le dire.

— *Cet homme* est tout pour moi, répliqua Juliette. Je suis à lui, irrévocablement à lui! J'en fais ma félicité et ma gloire.

— Vous voulez, reprit Abell, que je vous méprise et que je vous oublie : je serais trop malheureux si je pouvais vous croire.

— Finissons, monsieur, interrompis-je brusquement.

Et je le tirai à l'écart.

— Elle est toujours vertueuse, lui dis-je; elle mérite toujours les hommages de l'univers. Nous l'adorons l'un et l'autre, c'en est assez pour nous haïr. Demain, à cinq heures du matin, je serai au bois de Boulogne avec des pistolets. Je vous connais assez pour croire que vous ne nous suivrez point et que vous ne prendrez pas de seconds à la police.

— Je sais que vous êtes brave, me dit Abell. A demain.

Il se jeta dans une contre-allée, et je rejoignis Juliette.

— Quand vous battez-vous? me demanda-t-elle d'un air parfaitement tranquille.

Je voulus dissimuler.

— Il est inutile de feindre, continua-t-elle, Abell m'a insultée, vous y avez été sensible, vous lui avez donné un rendez-vous. Je ne vois rien là que de très naturel.

Je crus qu'elle cherchait à me pénétrer : je me taisais.

— Je vous laisserai maître absolu de vos actions, me dit-elle; je vous en donne ma parole d'honneur; mais je veux savoir la vérité.

Sa parole était sacrée, il ne m'était pas permis d'en douter, et je lui avouai tout.

— Ce n'est que demain? reprit-elle. Allez acheter des armes, remettez-les-moi; je vous les rendrai quand le moment sera venu.

Ce sang-froid m'étonna, et, en effet, il était inexplicable. Je m'éloignais; elle me rappela.

— Souvenez-vous, Happy, que vous me devez la journée. J'exige que vous la passiez avec moi.

Ce pouvait être la dernière, je le sentais; je lui jurai de la donner tout entière à l'amour, et elle me quitta avec ce sourire aimable qui annonce la paix de l'âme. Je croyais qu'il aurait fallu la tromper, user d'adresse pour m'échapper, et elle me donnait des facilités que je n'eusse pas obtenues d'un ami de deux jours. Je ne savais que penser, je me perdais dans mes conjectures, et je résolus de me défier de tout, même de sa parole.

Je rentrai une heure après. Elle s'entretenait à voix basse avec la mère Jacquot, et elles avaient l'air de s'entendre parfaitement. Elle prit mes pistolets, les examina, les mit dans le secrétaire et serra la clef dans sa poche. Je commençai à concevoir des soupçons. Ces pistolets me coûtaient à peu près tout notre avoir et il m'était impossible de m'en procurer d'autres.

« Rassurez-vous, me dit Juliette, qui avait l'habitude de pénétrer jusqu'à ma

pensée : je suis incapable de manquer à ma parole. Je tiendrai celle que je vous ai donnée; mais la journée est à moi. N'en troublons pas les douceurs par des inquiétudes prématurées. Demain, à cinq heures, je vous remettrai la clef. » Elle fit un signe à la mère Jacquot, qui prit un panier et sortit. Juliette vint s'asseoir près de moi. Jamais elle n'avait été si tendre, si caressante; jamais je n'avais été aussi sensible au plaisir d'être aimé. Mon engagement avec Abell semblait m'attacher de plus près à ma félicité présente. Nous épuisâmes ce que l'amour le plus vif peut dire de plus tendre. Nous nous redisions ce que nous nous étions dit mille fois, et nous trouvions un charme toujours nouveau à le redire. Toutes les langues sont pauvres pour l'amour : les mots manquent à qui sent beaucoup. Nous nous regardions alors, et nos yeux achevaient la pensée... Ce silence avait une expression !... Il nous pénétrait d'une ivresse si douce! J'aurais passé ma vie mes yeux fixés sur les siens... mais aussi, comme elle me regardait! c'était la volupté parée encore par l'innocence.

La mère Jacquot rentra et son panier était amplement fourni. Ce n'était pas l'ordinaire de tous les jours : j'en marquai mon étonnement.

— Je donne une fête ce soir, me dit Juliette en souriant.

— Et à qui donc? lui demandai-je.

— A vous, mon ami.

Et elle commença avec la mère Jacquot les apprêts d'un assez joli souper. Je marchais par la chambre, je les regardais faire, je n'y entendais rien.

La mère Jacquot avait son genre de saillies. Elle les prodiguait. Juliette applaudis-

sait, et je riais quelquefois. Cependant Abell me revenait à l'esprit, et des réflexions tristes et sombres répandaient sur mon visage une teinte de mélancolie qui n'échappa point à Juliette; rien ne lui échappait. Elle me prit la main, me regarda tendrement, me baisa sur la joue. L'idée du lendemain s'évanouit, mon cœur se ranima, le sourire reparut sur mes lèvres.

A huit heures tout était prêt. La mère Jacquot servit et nous nous mîmes à table. Juliette avait été enjouée, folâtre même. Elle prit tout à coup un maintien calme, réservé et imposant. Elle paraissait occupée d'un grand dessein; elle était recueillie; la mère Jacquot imitait son silence, et j'attendais la fin de tout cela. Juliette se leva enfin et parla.

— Ma position ne me permet pas, dit-elle, d'observer les formalités prescrites par les lois; mais la pureté de mes intentions et votre probité me rassurent. Je n'aurai pas à gémir sur les suites d'un dessein que je mûris depuis quelque temps, et dont les circonstances ne me permettent pas de différer l'exécution. Des serments qui n'auront pour témoins que le ciel et cette digne femme, n'en seront ni moins sacrés ni moins inviolables pour vous. Happy, levez-vous.

Je me levai.

— O mon Dieu, continua-t-elle d'un ton religieux et pénétrant, voilà l'époux que votre Providence me désigne; je le reçois de votre main. Je jure de l'aimer toute ma vie et de ne m'occuper que de sa félicité. O mon Dieu, entendez mes promesses et bénissez-nous.

Avec quel transport je répétai les mêmes paroles! Avec quel transport je jurai de ne vivre que pour elle! Vous l'avez éprouvé,

combien ces serments sont doux, vous qui les avez faits à l'objet de votre tendresse!... La mère Jacquot nous embrassa l'un et l'autre et nous laissa entre le mystère et l'amour.

O quel moment que celui où l'on possède enfin ce qu'on adore! Quelle plume de feu pourrait esquisser cette ivresse de l'âme, cette soif de jouir qui se rallume par la jouissance, ce torrent de délices que l'on peut à peine supporter, cette tendre langueur qui suit la satiété des plaisirs! O nature! c'est là que tu manifestes ta puissance, que tu réunis, que tu épuises tes efforts. Moments divins, qui portez l'homme au plus haut degré de bonheur où ses vœux mêmes puissent atteindre, pourquoi êtes vous si courts? Pourquoi ne renaissez-vous jamais? On retrouve des maîtresses : retrouve-t-on son cœur?

Juliette dormait entre mes bras. Son sommeil était doux comme les plaisirs qu'elle avait goûtés; son haleine était fraîche comme la rosée du matin. Son sein rougi par mes baisers, mille charmes secrets recevaient tour à tour mes hommages et mes caresses. L'amour osa la réveiller; elle ne s'en plaignit point.

Je tombai enfin sur les myrtes dont j'avais jonché le lit nuptial, et Juliette fit succéder le langage de la raison aux transports brûlants de l'amour.

— Je connais, me dit-elle, la violence de votre caractère. Mes représentations, mes prières mêmes eussent été impuissantes hier. Vous retenir, c'était précipiter le moment du danger; et, pour vous empêcher de prodiguer votre vie, il fallait vous y attacher par des nœuds que vous ne puissiez rompre... O mon ami, combien une telle

nuit doit te faire chérir ton existence. Sera-ce la seule que je te devrai? Préféreras-tu au bonheur que je te réserve encore le barbare et stérile honneur d'exposer tes jours pour verser le sang d'un homme que tu dois plaindre, puisqu'il m'aime et que tu es heureux! Que t'importe l'opinion qu'il aura de toi? Que te fait celle de tous les hommes? Seule je te suffirai comme tu me suffiras. J'ai regretté ma fortune : je ne pouvais plus la partager avec toi. Il ne me restait que ma réputation, je te l'ai sacrifiée. Ne feras-tu rien pour moi? O mon ami, peut-être suis-je mère... et tu ne verrais pas ton enfant! ses petits bras ne s'ouvriraient jamais pour recevoir tes caresses!... Tu n'iras pas, mon ami, n'est-il pas vrai, tu n'iras pas?

Je voyais, je pensais comme Juliette; mais j'étais engagé et l'ombre même du mépris m'était insupportable.

—Tu m'as promis, lui répondis-je en soupirant, de me laisser maître de mes actions

— Voilà la clef, me dit-elle. Allez massacrer l'ami de mon père, ou faire mourir du même coup trois personnes à la fois.

Je la regardai, je balançai. Elle me pressa sur son sein et me combla des plus tendres caresses.

— C'en est trop, m'écriai-je, on ne renonce pas volontairement à tant de biens!

Et j'oubliai dans ses bras le point d'honneur, Abell, le bois de Boulogne et tout l'univers.

— Je l'emporte donc! me dit-elle. Combien ta condescendance me flatte! qu'elle est d'un heureux augure pour l'avenir! Mais je n'en ai pas besoin; mes mesures étaient prises; tu ne te serais pas battu.

Elle frappa, la mère Jacquot ouvrit et in-

troduisit M. Abell. Jamais surprise ne fut égale à la mienne.

— Monsieur, lui dit Juliette, je sens tout ce que vous valez; mais on ne commande pas à son cœur. Je vous ai trompé au Jardin du Roi; je vous ai dit la vérité dans ma lettre, vous le voyez. Happy est mon époux; il a passé la nuit avec moi et il ne vous reste plus d'espoir. J'en conserve un bien doux; j'aime à croire que vous ne le détruirez pas. Oubliez que ce jeune homme vous a provoqué, comme j'ai oublié ce que vos propos ont eu d'injurieux. A cette condition je vous offre mon amitié, qui peut être de quelque prix à vos yeux.

— Madame, lui répondit Abell, je vous étais tendrement attaché, et le dépit m'a arraché des expressions que la réflexion m'a fait aussitôt désavouer. Je ne suis pas un homme féroce. Votre lettre, dictée par le courage et la vertu, m'a rendu ma raison en m'inspirant le respect. Je ne vous ai bien connue qu'au moment où je vous perds. Oui, madame, j'accepte votre amitié et j'espère que monsieur ne me refusera pas la sienne.

De quel poids mon cœur était soulagé! Avec quelle satisfaction je répondis à des avances aussi flatteuses! J'embrassai Abell avec la plus franche cordialité, et il me dit :

— Vous avez la plus respectable des femmes : qu'elle soit heureuse, et j'oublierai que j'aurais pu l'être sans vous.

Il reprocha obligeamment à Juliette de n'avoir pas été assez confiante pour lui écrire plus tôt. Il ne nous eût pas laissés dans une situation qui ne paraissait pas aisée. Il nous eût priés d'accepter quelques avances sur les fonds que milord avait en

Angleterre, et qui se montaient à peu près à cent mille livres, argent de France.

— Ce n'est pas une fortune, ajouta-t-il; mais cela peut suffire à qui ne connaît que le besoin d'aimer.

Il nous rassura sur la liberté de Juliette.

Je ne crois pas, dit-il, qu'on ait fait des recherches bien sérieuses. Le gouvernement a *hérité* de milord, et il lui est indifférent que madame soit au couvent ou ailleurs. Cependant il sera prudent de vous tenir cachés jusqu'à ce que j'aie pris des informations positives. Je partirai ensuite pour Londres, et je me chargerai volontiers de mettre ordre à vos affaires.

Il finit en nous forçant de prendre cent louis pour les besoins les plus pressants.

Nous passâmes la journée ensemble. Je ne craignais plus Abell et j'étais pénétré de ses bonnes qualités et de ses procédés délicats. Je lui souhaitai intérieurement un autre amour et des succès plus heureux.

Le lendemain, je louai trois jolies petites pièces à l'Estrapade. J'y mis des meubles simples, mais propres, et nous nous y établîmes le surlendemain. Nous engageâmes la mère Jacquot à ne pas nous quitter : nous lui devions tant, et nous étions si satisfaits de pouvoir nous acquitter envers elle.

XIII

JE SUIS AUTEUR ET JE TOMBE

Abell ne se démentit point. Respectueux avec Juliette, affectueux avec moi, il nous rendit toutes sortes de services, de la manière la plus désintéressée et la plus franche. Il avait appris que la lettre de cachet

qui menaçait Juliette n'était pas révoquée, et il en eût facilement obtenu la révocation si la guerre qui divisait les deux puissances n'eût ôté aux Anglais leur crédit auprès du ministre. Au reste, on ne faisait nulle espèce de perquisition, et moi, je pouvais être parfaitement tranquille. Dans le rapport fait à la police, j'avais été compris avec les gens de milord, et on ne s'était pas même informé de ce qu'ils étaient devenus. M. Abell avait pris les renseignements et les papiers nécessaires pour rassembler les débris de la fortune de Juliette. Il touchait au moment de son départ pour Londres, et il devait nous faire passer ces fonds sans délai, si Juliette persistait dans le dessein de rester en France. Il lui représentait cependant qu'il était plus prudent de passer en Angleterre. Il croyait facile d'obtenir un passeport sous un nom supposé. Quelques parents de milord, des amis sincères, s'empresseraient d'embellir notre existence, et ce n'était qu'à Londres que nous pourrions donner à notre mariage les formes légales qui assurent l'état des enfants et qui imposent silence aux préjugés.

Juliette refusait constamment de prendre ce parti. Elle comptait peu sur l'affection de parents éloignés; elle redoutait leur improbation, leurs sollicitations, et même leurs démarches humiliantes pour moi et désagréables autant qu'inutiles pour elle. Elle croyait que l'amitié sincère et compatissante était extrêmement rare. Elle savait, au contraire, que les hommes, en général très indulgents pour leurs propres travers, sont sans pitié pour ce qu'ils appellent les faiblesses d'autrui; elle ne prévoyait que des désagréments dans ces cercles nombreux où l'opinion l'emporte sur la sensi-

bilité, et où on n'a pas toujours la délicatesse de cacher son opinion, même à ceux à qui elle est défavorable. Son mariage était sacré pour elle et pour moi, et sa conscience était tranquille. Si elle devenait mère, il serait temps de sacrifier son repos à sa famille; mais à présent rien ne l'obligeait à passer la mer pour aller chercher à Londres des chagrins qu'elle ne connaissait pas à Paris. Elle y était ignorée et personne n'y troublait son bonheur. Elle y menait à la vérité une vie très retirée, mais cette retraite même était douce, puisqu'elle la partageait avec moi.

— Nous ne nous quittons pas, me disait-elle ensuite, et les journées nous semblent trop courtes. Mon ami, être avec toi, toujours avec toi, ne voir, ne désirer, n'aimer que toi, voilà la félicité suprême. Restons à Paris, ne sortons pas de notre chambre. L'amour l'habite avec nous, et l'amour sait tout embellir.

Abell n'insista plus. Il prit congé de nous et partit, après m'avoir indiqué une adresse où j'irais prendre ses lettres.

Me voilà donc, à dix-huit ans, possesseur paisible d'une femme charmante et m'occupant uniquement du soin de la rendre heureuse. Juliette, tendre, délicate, caressante, n'existait que pour moi. Elle continuait de broder, je faisais toujours des gouaches, et ces petits travaux étaient pour nous des plaisirs. Nous étions l'un vis-à-vis de l'autre, séparés seulement par une table, sous laquelle nos genoux se cherchaient, se rencontraient, se pressaient. Souvent la table était trop grande. Juliette se levait pour voir mon ouvrage de plus près, et elle ne voyait bien que quand sa joue touchait à la mienne. Elle me donnait des *distractions*,

mais je ne m'en plaignais pas : j'avais soin de les lui rendre. Je m'avançais sur la pointe du pied, je lui volais un baiser, elle courait après moi pour le reprendre et son teint alors effaçait la rose qui venait de naître sous ses jolis doigts. A dîner, à souper, je m'asseyais à côté d'elle, ou je la prenais sur mes genoux. Nous mangions dans la même assiette, nous buvions dans le même verre, et tout en devenait meilleur. Le dimanche, elle passait son déshabillé blanc, je prenais mon frac de drap gris, et nous nous permettions une promenade hors des barrières. On se pressait autour de nous. Les hommes la regardaient avec un intérêt !... Les femmes me jetaient un coup d'œil, à travers les bâtons de l'éventail, et cela me rendait fier, et cela la faisait sourire. Bientôt on répétait de tous côtés : Oh! le joli couple ! Nous allions nous cacher plus loin, et plus loin on répétait encore : Oh ! le joli couple ! Cela nous embarrassait quelquefois et ne nous déplaisait jamais. Le soir, chacun de nous redisait ce qu'il avait entendu d'obligeant pour l'autre. Juliette ajoutait : « Ce n'est que pour toi que je veux être jolie. »

Je répondais :

» Ce n'est qu'à toi que je veux paraître aimable. »

Et tout cela nous donnait envie de nous coucher. Ces petits jeux eurent enfin des suites qui ne sont pas difficiles à prévoir : sa taille s'arrondit insensiblement; je l'en aimai davantage et je lui trouvai une grâce de plus.

J'avais choisi jusqu'alors pour sujets de mes gouaches les événements les plus intéressants de notre vie, et le plaisir que je prenais à les tracer me rendait insensible à la modicité du prix que j'en tirais. Abell

avait éprouvé des difficultés; il n'avait pas encore fait passer de fonds. Les nôtres commençaient à baisser, et il fallait sérieusement penser à l'avenir. Le bien-être de ma Juliette, une layette à faire, mille autres petits frais par lesquels on achète la douceur d'être père étaient des objets de la plus haute importance. Je sentais la nécessité de doubler au moins notre gain; j'en cherchais les moyens, et je n'en trouvais pas de bien satisfaisants. Juliette s'en occupait avec moi et n'était pas plus heureuse. D'ailleurs nous commencions par discuter, et nous finissions par arriver, sans nous en apercevoir, au chapitre des *distractions*.

Un jour, la mère Jacquot nous donnait du meilleur de son cœur des conseils inexécutables. En pérorant, elle roulait dans ses doigts une feuille du *Mercure de France*, qui lui avait servi à envelopper du poivre. J'avais pris le papier et je le roulais aussi en écoutant les contes bleus de la mère Jacquot. En le roulant et en le déroulant, j'y jetai machinalement les yeux, et je lus l'extrait d'une pièce nouvelle qu'on venait de jouer aux Français; c'était *l'Inconstant*. L'auteur donnait en débutant les plus heureuses espérances, et ne les a point démenties. Je me sentis inspiré tout à coup. Je me levai et je déclarai que j'étais homme de lettres. Juliette me demanda en souriant à quel genre je me destinais.

— Ma foi, je n'en sais rien, lui répondis-je; mais je réussirai, car tu m'inspireras.

La mère Jacquot observa que les comédiens étaient excommuniés, et que les auteurs devaient l'être doublement; car enfin, ajouta-t-elle avec beaucoup de sagacité, s'il n'y avait pas d'auteurs, il n'y aurait pas

de comédiens. Je résolus d'aller mon train en dépit de l'excommunication, et je dis à Juliette avec toute l'emphase d'un poète :

— Mon génie t'invoque et t'attend. Sois Melpomène ou Thalie. Prononce, et je produis.

— La tragédie, la comédie, reprenait Juliette, c'est bien beau; mais c'est bien long, et cela doit être bien difficile. Le *Temple de Gnide* est si joli ! tout le monde l'a lu, tout le monde le relit encore. Nous avions le *Temple de Gnide*; je le pris, je le relus, et j'en réalisai certains tableaux qui valent bien des tableaux de tragédie.

— Finis donc, me dit Juliette, on ne peut pas te parler raison.

— Ne me regarde donc pas, si tu veux que je sois raisonnable.

Et je l'embrassai, et le livre lui tomba des mains, et puis..... et puis..... La mère Jacquot rentra, et me demanda si je venais de faire une tragédie ou une comédie. Juliette rougissait, moi je riais, et la mère Jacquot hochait la tête.

— Tiens, dis-je à Juliette, je ne veux plus te consulter, je ne veux plus que tu me donnes d'avis. A force de nous entendre, nous ne savons ce que nous faisons que quand nous avons fini, et c'est le moyen de ne rien finir. J'ai connu, il y a quelques années, un imprimeur libraire, qui demeure rue Galande. C'est un homme qui ne se borne pas, comme ses confrères, à trafiquer de l'esprit d'autrui. Il a de l'érudition, il est considéré dans la littérature : je vais causer avec lui. Il ne me donnera pas de *distractions*, je ne lui en donnerai pas; il m'écoutera, il me répondra, et il décidera. Je serai, selon qu'il le jugera à propos, poète comique, tragique, épique, didactique, allégorique, bucolique, érotique, lyrique, et à

quoi que je m'applique, je vais être l'homme unique.

— Va, me dit Juliette, mais souviens-toi que je t'attends.

— Tu ne m'attendras pas longtemps, lui répondis-je en sortant; je ne suis bien qu'auprès de toi.

M. Cailleau parut fort aise de me revoir, et me reçut avec son affabilité ordinaire. Il aime à parler. C'est un défaut dans beaucoup de gens. Mais il parle bien, et on aime à l'entendre. Après m'avoir promené gaiement d'objets en objets pendant une heure, M. Cailleau me demanda enfin ce qui m'amenait chez lui. Je lui répondis que j'étais décidé à caresser les Muses, dussent-elles répondre à mes caresses par des égratignures, et que je venais le prier de m'indiquer celle des Neufs Sœurs à laquelle je me vouerais exclusivement.

— Voilà les jeunes gens, reprit-il; ils prennent le goût pour le talent d'écrire, et l'amour-propre ne leur permet pas de consulter leurs forces.

— Monsieur, répliquai-je, les plus grands hommes ont commencé, et jamais ils n'eussent fait un vers s'ils eussent été atteints de la crainte puérile que vous voulez m'inspirer. Je sens que la nature m'a fait poète, et je remplirai le vœu de la nature.

— Si vraiment, poursuivit M. Cailleau, vous éprouvez cette impulsion de la nature à laquelle on ne résiste pas, vous écrirez, et vous écrirez bien. Cependant, si vous êtes raisonnable, et que vous puissiez faire autre chose, vous vous garderez bien d'écrire : cette manie ne fait que des malheureux, et les Muses sont pauvres partout. Le Camoëns est mort à l'hôpital, Cervantes est mort de misère; Shakespeare écrivait une tragédie

d'une main et attendait de l'autre, à l'affût, un chevreuil pour sa provision de la semaine; Fielding a enrichi des libraires et a vécu dans l'indigence; La Harpe et l'abbé Delille ne possèdent que leur réputation. Je doute que vous ayez le talent de ces gens-là et il est incertain que la fortune vous traite mieux qu'eux. Passons aux jouissances de l'amour-propre, et voyons ce que vous pouvez raisonnablement espérer. Racine a vu tomber presque toutes ses pièces, et il est mort de chagrin; J.-B. Rousseau a été banni; Destouches a été obligé de gâter son *Glorieux* pour complaire à *monsieur* Dufresne. Le manuscrit de la *Métromanie* a été livré six mois à la poussière et à l'oubli sur le ciel du lit de ce même acteur, et *messieurs* les successeurs de *monsieur* Dufresne, qui n'ont pas tous hérité de son talent, mais qui tiennent beaucoup aux traditions, se piquent, ainsi que lui, de morceler les pièces et d'humilier les auteurs. Le grand, l'inimitable Voltaire, a fait, à la vérité, sa fortune à force de travail et de génie; mais il fut ballotté par des princes qui se croyaient au-dessus de lui, et qui croyaient le prouver en le faisant embastiller. Il fut chassé par le roi de Prusse pour avoir trouvé aimable la princesse Amélie, qu'un regard de Voltaire n'avilissait pas. Il frissonnait en ouvrant toutes les feuilles périodiques qui parlaient de ses ouvrages, depuis celle de Fréron jusqu'aux rapsodies du petit Clément, qui me rappelle la fable du *Serpent et la Lime*. Le bon, l'honnête, l'aimable Collin d'Harleville, le seul auteur comique dont le théâtre puisse aujourd'hui s'honorer, voit sans se plaindre vieillir ses ouvrages dans les portefeuilles des comédiens, qui ont l'impudeur de négliger l'homme qui les a nour-

ris, les Français par paresse, les autres pour ne pas payer de part d'auteur. Je vous citerais mille autres exemples, si j'avais la manie des citations; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour dégoûter de la métromanie. Je me résume. Si vous avez un talent marquant, l'envie agitera ses serpents, et vous les entendrez sans cesse siffler à vos oreilles. Si vous n'êtes que médiocre, ce sera encore pis : tous les folliculaires s'élèveront contre vous. Incapables de rien faire de bien, ils vous contesteront jusqu'au bien que vous aurez fait; et comme les folliculaires sont en possession de se faire écouter des sots, ils les soulèveront contre vous; et comme les sots sont les plus forts, personne ne prendra votre défense. Si vous êtes au-dessous du médiocre, on ne parlera pas de vous; mais aussi on ne vous lira point. N'écrivez pas, mon cher ami; n'écrivez pas à moins que vous n'ayez que cette ressource pour vous empêcher de mourir de faim.

— Eh! m'écriai-je, c'est là précisément l'origine de ma vocation.

— Alors vous écrirez vite, et vous n'écrirez que des sottises. Vos plans seront mal conçus; votre style sera lâche, diffus, incorrect, et vous serez bientôt réduit à faire des devises pour les marchands de bonbons de la rue des Lombards, ou à écrire dans un coin de rue *placets*, *mémoires* et *lettres* pour les cuisinières du quartier. Je finis par un mot qui me concerne. Vos ouvrages, bons ou mauvais, resteront dans la boutique du libraire, qui aura payé vos manuscrits trop cher en vous donnant le quart de leur valeur, parce que mes confrères les *contrefacteurs*, qui prétendent gagner *honnêtement* leur vie en contrefaisant le tiers et le quart, et qui au fond ne sont que des

voleurs dignes du fouet et des galères; parce que, dis-je, mes confrères les *contrefacteurs* vous contreferont en papier gris, en caractères usés, vendront six sous de moins et feront fort bien leurs affaires, pendant que votre libraire et vous, vous ferez fort mal les vôtres. N'écrivez pas, mon cher ami, n'écrivez pas.

— Vous en parlez fort à votre aise, lui répondis-je. Si j'étais imprimeur, je vivrais des sottises d'autrui, et malheureusement je suis forcé d'en faire. Vous avez oublié qu'il n'était pas question de savoir si j'écrirais ou si je n'écrirais pas. Mon parti est pris : quel genre adopterai-je? C'est là-dessus seulement que je veux vous consulter.

— Ma réponse sera courte, dit M. Cailleau; avez-vous du génie, faites la comédie de caractère; n'avez-vous que la verve, faites de ces tragédies sans conséquence, comme on nous en donne tous les jours; n'avez-vous que de l'esprit, faites de ces petites comédies à la mode, où des détails frais et piquants tiennent lieu d'intérêt et d'action; n'avez-vous que de l'imagination, faites un roman; ne savez-vous que limer un vers, faites un poème didactique; n'avez-vous que des réminiscences, faites un opéra bouffon; n'avez-vous rien du tout, faites un journal.

— Je serais assez d'avis de m'en tenir au journal, répliquai-je; ce serait-peut-être le parti le plus sage; mais mon destin l'emporte; et je ferai la comédie de caractère. Vous ne m'avez rien caché des désagréments de la profession : dites-moi du moins ce qu'elle peut avoir d'encourageant.

— Ma foi, pas grand'chose, répondit-il, l'estime d'une trentaine de personnes en état de prononcer, plus quelques coups de

mains de gens qui auront acheté trente sous le droit de vous juger, et qui à la fin de la pièce demanderont l'auteur comme on demande le tambour de basque chez Nicolet. Cet honneur nouveau fut la juste récompense des mille et un succès de Voltaire. Il séduisait, entraînait, déchirait, et le public transporté voulut lui offrir son hommage : le parterre savait juger alors. Le parterre d'aujourd'hui, qui ressemble à celui-là, comme vous ressemblez à Voltaire, veut à toute force voir l'auteur. Il veut le voir s'il l'a fait rire ; il veut le voir s'il l'a fait pleurer; il veut le voir s'il l'a sifflé sans l'avoir entendu. Si par hasard il l'a sifflé avec connaissance de cause, il a encore la bassesse de le demander pour insulter à sa disgrâce. Vandales que vous êtes, voyez combien vous méprise l'homme de lettres qui se respecte un peu. Il dédaigne, du sommet de l'Hélicon, les croassements qui s'élèvent des bas-fonds du parterre; il rejette un honneur tellement prodigué qu'il n'est plus qu'un opprobre; il court se renfermer entre sa gloire et ses amis.

— Ce que vous me dites là n'est pas très encourageant, répondis-je à M. Cailleau. Sont-ce là les seuls avantages que je puisse me promettre?

— Peut-être, me dit-il, quelqu'un de nos petits seigneurs s'avisera-t-il de vouloir jouer le Mécène. Il parlera de vous à quelque jeune fille entretenue, qui vous recevra avec dignité, et qui, au moyen d'une nuit ou deux, dont vous ne saurez que faire, vous recommandera à quelque galopin des bureaux du ministre, lequel, pour se débarrasser tout à fait de ladite fille, vous fera nommer censeur royal ou académicien.

Je demandai à M. Cailleau des détails positifs sur la considération et les honoraires attachés au titre d'académicien.

— Les honoraires sont réduits à zéro, me répondit-il, et la considération ne s'étend pas beaucoup plus loin. Autrefois on briguait le fauteuil : maintenant on le jette à la tête de ceux qui refusent de s'y asseoir. Les gens de qualité même n'en veulent plus ; témoin cette lettre du maréchal de Saxe, que je ne rapporte pas pour donner un ridicule au vainqueur de Fontenoy : il est beau de cacher son ignorance sous ses lauriers. Mais enfin le maréchal de Saxe, pressé d'entrer à l'Académie, écrivait au duc de Noailles : *Jé répondu que je ne cavé pas seulement l'ortografe, et que se la miré comme une bage à un chat, pour coi nan aites vous pas? Je crains les ridigules, et se lui si man paret un*, etc. Si cela continue, messieurs de l'Académie justifieront le mot de Piron : *Ils auront de l'esprit comme quatre.*

— En voilà assez, dis-je à M. Cailleau. Qu'est-ce que c'est précisément qu'un censeur royal?

— Ce serait, me répondit-il, quelque chose de moins, si on n'avait pas attaché à cet emploi des appointements passables et si le tour du bâton ne valait pas le principal. Demandez à un certain monsieur que je ne nommerai pas parce que tout le monde le connaît, demandez-lui ce qu'il a reçu du théâtre du Palais-Royal et de ceux du boulevard, pour ne pas rayer telle scène dont les Français demandaient la radiation, parce qu'elle avait le sens commun? Demandez-lui quelles sont les qualités exigibles et exigées pour parvenir à cette place lucrative? Aucune, vous répondra-t-il, s'il est de bonne foi. Un de ses confrères mit

au bas d'une traduction de l'Alcoran qu'il n'y avait rien trouvé de contraire aux mœurs, à la religion, ni au gouvernement de France, et on ne lui a pas ôté son emploi. Il vous apprendra, s'il est de bonne foi, comment (avec dispense de talent, ce qui ne laisse pas d'être agréable) on devient tout ensemble censeur royal et académicien, pour peu qu'on sache l'anglais et qu'on ait une femme jolie et complaisante. Il vous apprendra, s'il est de bonne foi, l'art d'écrire de basses platitudes aux gens en place. Il vous apprendra...

— Oh ! laissons cela, interrompis-je, je ne suis pas plus jaloux de la censure que du fauteuil : dites-moi maintenant ce que peut rapporter une comédie en cinq actes qui réussit passablement?

— Plus ou moins, me répondit-il, selon que vous serez bien ou mal avec M. le semainier, qui vous mettra dans l'abondance ou à la diète, selon son bon plaisir, et autant qu'il ne sera pas arrêté dans ses louables intentions par des migraines de commande, ou par de petits soupers, ou par des suites de soupers, ou qu'il ne voudra pas vous faire tomber dans les règles pour arrondir le patrimoine de sa *compagnie* ou pour faire jouer monsieur un tel, homme du foyer par excellence.

— Vous ne voyez pas les choses en beau, répliquai-je; mais le sort en est jeté; je n'en démordrai pas; je ferai la comédie de caractère, au risque de tout ce qui pourra m'en arriver.

Je pris congé de M. Cailleau, et je retournai chez moi en cherchant un sujet et un titre. Je trouvai Juliette assise en grande cérémonie vis-à-vis de M. le curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui était venu visiter des

pauvres qui habitaient le haut de la maison, et qui profitait avec empressement de cette occasion pour faire connaissance avec ses nouveaux paroissiens.

Il était temps que je rentrasse. Juliette était tellement embarrassée, que je m'en aperçus d'abord, et je jugeai que M. le curé lui avait fait quelques questions indiscrètes, auxquelles elle n'avait su que répondre. Je me hâtai de parler de choses indifférentes et générales, et j'affectai avec l'homme d'Eglise cette politesse froide qui veut dire précisément : J'ai trop d'usage pour vous mettre à la porte ; mais faites-moi le plaisir de ne plus revenir. Je crois que le curé m'entendit parfaitement : il se leva, et sortit après quelques compliments, dont je l'aurais très volontiers dispensé. Je demandai à Juliette s'il n'était entré dans aucun détail sur notre situation. Il avait débuté par des choses honnêtes, mais fortement senties pour un prêtre ; puis il s'était informé du lieu de notre naissance. Juliette avait répondu que nous étions de Calais. « — Et c'est là, madame, que vous vous êtes mariés ? — Oui, monsieur le curé. — A quelle paroisse ? — Je l'ai oublié, monsieur le curé. — C'est étonnant. — En quoi, monsieur le curé ? — C'est qu'il n'y a qu'une paroisse à Calais. » J'étais sur les épines, et il a repris : « C'est une jolie ville que Calais ? — Charmante, monsieur le curé. — Le sexe y est beau, sensible, sage surtout ; les hommes y sont bien faits. — Mon mari est le plus bel homme que je connaisse. — Et vous l'aimez tendrement ? — Je l'adore, monsieur le curé. — Il n'y a pas de mal à cela. — Je le sais bien, monsieur le curé. — Son sort sera envié par tous ceux qui vous verront. — Ils n'y gagneront rien, monsieur le

curé. » Et je fus m'asseoir où tu m'as vue, parce que la chaise de M. le curé commençait à être trop près de la mienne.

— Et par quel hasard, repris-je, a-t-il su que nous demeurions ici?

— C'est moi, répondit la mère Jacquot, qui l'ai prié d'entrer. C'est un homme selon Dieu que notre curé, et ses visites ne peuvent qu'attirer les bénédictions du ciel sur un ménage.

— Vous avez eu tort, dis-je à la mère Jacquot: vous savez que nous ne voulons voir personne.

— Mais notre curé...

— Moins encore que tout autre. Ces gens-là se mêlent de tout, sont toujours importuns, quelquefois dangereux, et on ne s'en défait pas comme on le voudrait bien.

— Se défaire de notre curé! répliqua la mère Jacquot entre ses dents.

Je lui déclarai d'un ton ferme qu'elle me ferait beaucoup de peine si elle m'en parlait davantage. Je la priai, s'il se présentait une seconde fois, de répondre que nous étions sortis, et surtout de ne lui rien dire de nos affaires. Elle le promit, et je rendis compte à Juliette de ma conversation avec M. Cailleau.

— Il a raison, me dit-elle. N'écris pas, mon ami, n'écris pas.

— J'essayerai, lui répondis-je. Tu verras mes scènes, je les jetterai au feu si tu n'en es pas contente.

Je commençai. Ce genre de travail déplut bientôt à Juliette. Elle ne pouvait plus me parler. J'étais toujours préoccupé, toujours écrivant des vers, ou en cherchant de nouveaux; mécontent quand je n'en trouvais pas, plus mécontent encore quand je n'en trouvais que de mauvais. Plus d'appétit,

plus de gaieté; je n'étais amoureux que la la nuit, et Juliette trouvait les journées longues.

— Les Muses sont des rivales dangereuses, me dit-elle enfin. J'espère que tu tomberas: il n'y a qu'une chute qui puisse te rendre à ta femme.

Je lui représentai la nécessité de me livrer à un travail lucratif; je la consolais, je la caressais; mais un maudit hémistiche me poussait dans mon cabinet, que j'avais fait dans un coin de notre chambre, avec une vieille tapisserie, derrière laquelle je me retranchais pour éviter les *distractions*. Juliette n'y entrait que lorsque je me reposais. Elle en sortait en boudant, quand elle avait lu quelque chose qui annonçait le succès; elle en sortait en riant quand elle avait lu quelque chose qui annonçait la chute. Je riais quand elle faisait la mine; je faisais la mine quand elle riait: nous ne nous entendions plus. Je finis enfin ma comédie, et je la lui lus tout entière. Je voulus, à l'exemple de Molière, que la mère Jacquot entendit ma lecture. Elle s'endormit, et cela m'affecta peu: la comédie de caractère ne pouvait pas intéresser la mère Jacquot. Juliette fut très attentive, elle sourit souvent; elle applaudit à des scènes d'amour, et je m'y attendais: j'avais peint ce sentiment comme il était dans mon cœur. Elle me félicita sincèrement et ce fut la plus précieuse recompense de mon travail.

J'avais la tête fatiguée, et je dis à ma tendre Juliette que je faisais divorce avec les Muses jusqu'à...

— Jusqu'au succès de ton premier essai, me répondit-elle: il est bon de savoir à quoi s'en tenir.

— Je ne doute pas du succès.

— Ni moi non plus ; mais enfin il faut voir.

— Tu verras, petite incrédule.

Et j'écrivis pour demander lecture à M. le semainier du théâtre auquel je destinais ma pièce. En attendant sa réponse, nous nous remîmes à la broderie et aux gouaches. Je retrouvai avec un plaisir nouveau ma table, les genoux de Juliette et surtout les *distractions*. Ils ramenèrent l'appétit, la gaieté et l'amour. Je n'étais plus un grand homme ; mais je redevenais heureux, et Juliette ne manquait pas d'observer que l'ivresse du bonheur vaut bien les fumées du Parnasse.

Au bout de quinze jours je m'ennuyai de n'avoir pas de nouvelles de M. le semainier, et je crus que le parti le plus court était d'aller moi-même chercher sa réponse.

J'arrivai au théâtre, et le concierge me fit monter au foyer. J'y trouvai quelques-unes de ces dames qu'entouraient une vingtaine de jeunes gens fort aimables, à ce qu'ils s'imaginaient. Ces messieurs leur disaient les plus jolies niaiseries du monde, parlaient de leur beauté avec autant d'assurance que s'ils eussent pu en juger à travers le blanc et le rouge qui leur couvraient le visage; préconisaient leur talent comme s'ils y avaient cru; et ces dames, qui se piquent d'avoir beaucoup d'esprit, étaient complètement leurs dupes. Je les priai très honnêtement de m'indiquer M. le semainier.

FIN DU TOME PREMIER

Paris.- Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue Cadet.
A. Mangeot, directeur.

Plutarque. Vies de Pericles, Fabius Maximus, Coriolan..... 1
Prévost. Manon Lescaut. 1
Quinte-Curce. Histoire d'Alexandre le Grand... 3
Rabelais. Œuvres..... 5
Racine. Esther. Athalie . 1
— Phèdre. Britannicus... 1
— Andromaque. Plaideurs 1
— Iphigénie. Mithridate.. 1
— Bérénice. Bajazet..... 1
Regnard. Voyages..... 1
— Le Joueur. Les Folies. 1
— Le Légataire universel. 1
Roland (Mme). Mémoires.. 4
Rousseau (J.-J.). Emile, 4 v.; Contrat social, 1 v.; De l'Inégalité, 1 v.; La Nouvelle Héloïse, 5 v.; Confessions..... 5
Saint-Réal. Don Carlos. Conjuration cont. Venise. 1
Salluste. Catilina. Jugurtha 1
Scarron. Roman comique. 3
— Virgile travesti..... 3
Schiller. Les Brigands... 1
— Guillaume Tell..... 1
Sedaine. Philosophe sans savoir. La Gageure. 1
Sévigné (Mme de). Lettres choisies..... 2
Shakespeare. Hamlet, 1 v.; Roméo et Juliette, 1 v.; Othello, 1 v.; Macbeth, 1 v.; Le Roi Lear, 1 v.; Le Marchand de Venise, 1 v.; Joyeuses Commères, 1 v.; Le Songe d'une Nuit d'été, 1 v.; La Tempête, 1 v.; Vie et Mort de Richard III, Henry VIII, 1 v.; Beaucoup de bruit pour rien 1 v.; Jules César..... 1
Sheridan. L'Ecole de la Médisance..... 1
Sophocle. Œdipe-Roi. Antigone..... 1
Sterne. Voyage sentimental 1
— Tristram Shandy..... 4
Suétone. Douze Césars... 2
Swift. Voyages de Gulliver. 2
Tacite. Mœurs des Germains. Vie d'Agricola... 1
— Annales de Tibère..... 2
Tasse. Jérusalem délivr. 2
Tassoni. Seau enlevé.... 2
Théroulde. La Chanson de Roland..... 1
Tite-Live. Hist. de Rome. 2
Vauban. La Dîme royale. 1
Vauvenargues. Choix 1
Virgile. L'Enéide..... 2
— Bucoliques et Géorgiq. 1
Volney. Les Ruines. La Loi naturelle..... 2
Voltaire. Charles XII, 2 v.; Siècle de Louis XIV, 4 v.; Histoire de Russie, 2 v.; Romans, 5 v.; Zaïre, Mérope, 1 v.; Mahomet, Mort de César, 1 v.; La Henriade, 1 v.; Contes en vers et Satires, 1 v.; Traité sur la Tolérance, 2 vol.; Correspondance avec le roi de Prusse.. 1
Xénophon. Retraite des Dix Mille (Anabase).... 1
— La Cyropédie..... 2

Le vol. broché, **25** c.; relié, **45** c.; *F°*, **10** c. en sus par volume.

Nota. — Le colis postal diminue beaucoup les frais de port; celui de 3 kil. contient jusqu'à 40 vol. brochés ou 34 reliés : 60 c. en gare; celui de 5 kil., 65 brochés ou 55 reliés : 80 c. en gare; celui de 10 kil., 130 brochés ou 110 reliés : 1 fr. 25 en gare.

Adresser les demandes affranchies à M. L. PFLUGER, *éditeur, passage Montesquieu, r. Montesquieu, près le Palais-Royal, Paris*

Dictionnaire de la Langue française usuelle, de 416 pages
Prix, cartonné, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.